U d'/of OTTAWA
39003002195922

RELIEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s1oeuvresdiverse03jani

JULES JANIN

ŒUVRES DIVERSES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. A. DE LA FIZELIÈRE

MÉLANGES

ET

VARIÉTÉS

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. ALBERT DE LA FIZELIÈRE

III

MÉLANGES

ET

VARIÉTÉS

Il a été fait un tirage d'amateurs, ainsi composé :

300	exemplaires	sur papier de Hollande (Nos 51 à 350).
25	—	sur papier de Chine (Nos 1 à 25).
25	—	sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

350 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce tirage sont ornés d'une Gravure a l'eau-forte de M. Ed. Hédouin.

JULES JANIN

MÉLANGES

ET

VARIÉTÉS

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

PQ
2311
.J2
1876
v. 1/3

UNE LECTURE DE CANDIDE

Il y eut une journée fort remarquable et qui n'a pas été assez remarquée dans le règne de Louis XV, c'est que M. le marquis d'Argenson et Mme de Pompadour, deux puissants ministres, se trouvèrent tous les deux, et à la même heure, attaqués d'une ophthalmie violente, après laquelle Mme de Pompadour se trouva borgne et le marquis d'Argenson parfaitement aveugle. On peut, après cela, se figurer l'embarras du roi entre ces deux cécités inattendues, lui qui, dès son enfance, avait l'habitude de ne rien voir par ses yeux. Cependant l'histoire ne nous dit pas quelle fut son affliction, elle nous a seulement appris que Mme de Pompadour se rétablit en peu de

temps; et d'après la déplorable administration de cette époque, tout porte à croire que l'autre ministre ne fut jamais entièrement guéri.

Cependant la nouvelle de ce fâcheux accident s'était promptement répandue, et comme Mme de Pompadour était à cette époque la seule protectrice des lettres et de la philosophie, la philosophie et les lettres se mirent en frais pour plaindre leur bienfaitrice. Et, de fait, il y avait à la cour de Louis XV un si grand dédain pour tout ce qui était littéraire, et un courroux si réel contre l'apparition d'une philosophie naissante, que jamais, sans Mme de Pompadour, on n'eût entendu parler à la Cour de poésie ou d'éloquence. Mais, avec l'esprit et le tact qui la distinguaient, avec ce besoin de distractions dont elle était poursuivie au milieu d'un règne si équivoque, si chancelant, si monotone, la belle Mme d'Étioles avait fort bien compris que les arts, et l'esprit, et les jeux du théâtre étaient encore quelque chose d'ingénieux et d'utile; aussi avait-elle protégé les gens de lettres de toute la force d'un crédit soumis à tant de caprices divers; c'était par elle que Voltaire était parvenu à devenir, comme il le dit lui-même, un des membres inutiles de l'Académie, après que monseigneur l'évêque de Mirepoix eût été nommé; c'était par Mme de Pompadour que le duc de Nivernais, assez

bon poëte et surtout fort homme d'esprit, était devenu ambassadeur à la cour de Prusse; c'était encore par elle que, pour de fort jolis poëmes, très-cléricalement licencieux, et que nous ne lisons plus, M. de Bernis avait été envoyé à Venise pour devenir ensuite cardinal et ministre d'État. C'était donc une position singulière que celle de cette femme, qui, d'une basse condition, était parvenue à succéder à la noble marquise de Châteauroux, à la belle duchesse de Lauraguais, et qui bientôt se mettant, par la force de son esprit et la vivacité de son cœur, au niveau d'une place qui était alors une place d'État, s'emparait du plus beau des devoirs de son royal amant, celui de protéger, de secourir les lettres, et s'en acquittait presque aussi bien que Louis XIV, ce qui vraiment n'est pas peu dire.

Vous concevez donc bien qu'à la première nouvelle de la maladie de sa protectrice, de la maîtresse de ses loisirs, Voltaire accourut pour charmer avec son talent de poëte et de narrateur ces longues heures de malaise qu'une jeune et jolie femme doit à toute force passer dans son lit et dans les ombres douteuses de son alcôve aussitôt qu'elle se sent défigurée. Mme de Pompadour avait alors une maison presque royale à Choisy-le-Roi, pauvre village dont elle avait fait un second Ver-

sailles, et dans lequel vous pouvez voir encore la belle et large route par laquelle *le bien-aimé* venait voir sa maîtresse au retour de la chasse. Ce fut dans ce palais, dont l'emplacement est couvert aujourd'hui de jolies et simples maisons bourgeoises, que Voltaire arriva pour faire sa cour. Voltaire était encore dans toute la vivacité de la jeunesse, avec son œil vif et plein de feu, ses lèvres petites, vermeilles, et dont le contour commençait déjà à se rider légèrement par un sourire singulièrement spirituel et sardonique; du reste il me semble le voir avec sa jambe fine, sa taille bien prise, sa chevelure artistement poudrée, et toute cette tournure d'un homme comme il faut et de bonne façon, qui, enfant, fut élevé chez Ninon de l'Enclos, qui, jeune homme, parlait au duc d'Orléans, au régent comme s'il eût parlé à un membre de l'Académie, et qui alors n'était rien moins qu'un gentilhomme de la chambre du roi, et le premier poëte épique de la France, sans compter qu'il commençait à passer pour l'homme qui avait eu chez nous le plus d'esprit.

Car c'était plutôt à l'esprit de Voltaire qu'à son talent de poëte tragique ou de poëte épique que Mme de Pompadour en voulait. Comme elle le disait très-bien, et avec une naïveté qui depuis s'est assez généralement confirmée, la belle et frondeuse

marquise aurait donné toutes les tragédies, tous les poëmes sérieux de Voltaire pour un seul de ses contes; et, en effet, les contes de Voltaire étaient une chose bien inouïe pour une femme qui vivait intimement avec un roi aussi rétrograde que Louis XV. Pour cette fois donc, Voltaire, voulant opposer aux grands maux les grands remèdes, avait apporté, pour amuser sa charmante et difficile protectrice, son *Candide,* Candide en personne, vif, méchant, railleur, dont la bonhomie désespérante est égale à toute la rage satirique de Rabelais; Candide, étrange héros autour duquel sont groupés toutes les misères, tous les fléaux de l'humanité, et qui, après avoir été tout ce qu'on peut être, soldat, jésuite, riche, pauvre, philosophe et précepteur, finit comme finissent presque tous les hommes qui se marient, et n'en est que plus content. C'était donc là un délicieux remède à une maladie de femme et dès les premières pages, Mme de Pompadour, ne se gênant pas devant un simple mortel, se prit tellement à rire qu'elle ne songea plus à sa maladie, ni à son œil encore rouge, ni à son bras, dont il n'y avait pas de modèle en France, ni même à cette gorge nue et blanche, et ferme, et jeune, qu'elle montrait à toute la Cour les jours de cérémonie, mais que Louis XV seul avait le droit de regarder en particulier. D'ailleurs, à ce plaisir d'une comédie si

vivement, si pittoresquement écrite, se joignait, pour Mme de Pompadour, l'ineffable plaisir de voir tourner en ridicule cet inflexible J. J. Rousseau, qui avait osé écrire que *la femme d'un charbonnier était préférable à la maîtresse d'un prince*. Et, au milieu de ces innombrables saillies, la maîtresse régnante, quittant la Cour un instant, et revenant sans y songer à son premier état et à ses mœurs de bourgeoise, applaudissait à outrance des sarcasmes qui s'adressaient principalement à tout ce qui s'appelle pouvoir dans le monde; tant il y avait d'entraînement dans le style de Voltaire, d'intérêt dans sa narration, de force et de grâce dans son débit!

Cependant, au chapitre XXVI, à cette fameuse scène d'hôtellerie où Candide se trouve à table avec six rois détrônés et quatre altesses sérénissimes sur lesquelles il daigne à peine jeter les yeux, Mme de Pompadour arrêta Voltaire; et le lecteur, ne demandant pas mieux que de pouvoir sans distraction contempler cette belle personne dans tout le négligé d'une marquise qui en agit sans façon, posa vivement son manuscrit, appelant à son secours toute sa présence d'esprit.

« Six rois détrônés au cabaret, Voltaire! s'écria Mme de Pompadour; mais, mon ami, vous n'y pensez pas : et si vous imprimez cela, j'ai bien

peur que vous n'alliez, vous aussi, *passer votre carnaval à Venise.*

— En ce cas-là, Madame, reprit Voltaire, je n'ai rien de mieux à faire que de me faire roi à mon tour, et je vous assure que j'y ai songé plus d'une fois.

— Et dans quel lieu de la terre Votre Majesté choisira-t-elle ses États? ajouta la marquise en souriant.

— Mes États? répondit Voltaire avec le plus grand sérieux : si je connaissais quelque plus beau pays que la France, Madame, je l'aurais choisi ; mais la France me suffit ; quand je l'aurai, je verrai après.

— O Candide! ô Cacambo! ô vénérable Pangloss! écoutez-le, s'écria la marquise en levant les bras ; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et voici M. de Voltaire qui va devenir une Majesté!

— Oui, Madame, reprit Voltaire en se levant, et prêt à renverser un beau surtout de Germain ; oui, une Majesté bien caractérisée et bien complète ! Je vous assure que depuis longtemps j'y songe, et j'ai découvert, ajouta-t-il plus bas et en se rapprochant de la marquise, j'ai découvert que la société de notre époque pourrait être facilement dominée, et que si elle avait un chef suprême, ce chef suprême ce serait moi.

— Oui, oui, reprit Mme de Pompadour, en jetant par habitude un regard satisfait sur une belle glace de Venise que lui avait envoyée sa cousine Marie-Thérèse, vous dominerez la société comme l'abbé de Saint-Pierre avec sa paix perpétuelle, comme Rousseau avec ses beaux discours, comme M. de Buffon avec son histoire et son Jardin des plantes, comme M. de Montesquieu avec son esprit sur les lois.

— Il n'y a que manière de s'y prendre, Madame : je ne parle pas de l'abbé de Saint-Pierre, qui n'était autre qu'un bonhomme; mais si Rousseau eût été moins misérable, s'il n'eût pas subi le patronage d'une femme à grands sentiments, s'il eût été citoyen de Genève dans toute son éloquence et sa liberté, croyez-vous que Rousseau ne serait pas au pouvoir? Quant à M. de Buffon, c'était un homme trop compassé, trop soumis à des formes rigoureuses d'étiquette, un homme d'une vie aussi correcte que son style, qui, dans tous les temps, n'aurait été propre qu'à écrire sur les découvertes de Daubenton. Pour ce qui est de M. de Montesquieu, souvenez-vous, Madame, que ce sera une honte dans l'avenir de n'avoir pas vu ce grand homme membre important du gouvernement, ou tout au moins à la tête du Parlement de Paris.

— Mais, de grâce, Monsieur. reprit Mme de Pom-

padour, donnez-moi quelques-uns de vos secrets pour arriver à ce pouvoir dont vous paraissez si assuré; je vous promets, foi d'honnête femme, que Mme de Pompadour n'en dira rien à la maîtresse du roi.

— Mon plan est simple, Madame : je commence d'abord par me faire une fortune indépendante, pour n'être pas obligé de mendier les secours du ministère; une fois ma fortune faite, je m'empare en même temps et de la multitude qui se porte au théâtre et des esprits délicats qui ne vivent que dans les salons; je parle aux vieillards de Henri IV et de Louis XIV; je parle aux jeunes gens de tolérance et de liberté; je fais pour les femmes des romans, des contes en vers, et des poëmes entiers, s'il le faut; en un mot, je parle à chacun le langage de ses passions, je me mets au niveau de tous les besoins, et je vous assure que, pour me faire entendre, jamais époque ne fut plus favorable. Et de fait, regardez, je vous prie, au niveau de quelles puissances je dois me mettre aujourd'hui : en quelques lieux que vous portiez vos regards, vous trouverez que les vieux trônes chancellent, et qu'il n'y a que les rois parvenus qui soient à leur place. Voyez le trône d'Angleterre tremblant encore après tant de secousses inouïes qui ont épouvanté le monde; voyez l'impératrice Marie-Thérèse à vos

genoux, et, d'autre part, au fond de la Russie, voyez un des plus grands princes de l'Europe élever au trône une ancienne servante de cabaret. Le beau-père de notre roi lui-même n'est-il pas un roi détrôné? A quelle époque, je vous le demande, avez-vous vu plus de princes sans couronne? Il est donc vrai qu'à la fin les pouvoirs se déplacent, que la force se dénature, qu'il existe un bon droit de conscience et de liberté plus fort que le bon plaisir des armes et d'une naissance royale; en un mot, Madame, l'empire matériel du monde n'est plus possible; nous sommes aujourd'hui sous le règne exclusif de la raison et de l'humanité.

— Je commence à croire, Sire, que c'est par vous que ce règne florissant doit commencer, et, si vous l'exigez, je suis prête à me prosterner devant vous comme la dernière de vos esclaves.

— Ah! Madame, s'écria Voltaire, en faisant le signe d'un homme qui relève une jolie femme, vous à mes pieds! je ne le souffrirai jamais! D'ailleurs, je vous en conjure, ne me confondez pas avec les rois qui se cachent dans des châteaux forts entourés de hallebardes; je serai, je vous assure, un roi très-populaire, un bonhomme s'il en fut, mais enfin je serai roi; je dominerai ce que les rois de France n'ont jamais dominé, je veux dire les consciences et la foi de mes compatriotes. Avec

cela, Madame, quand on a l'esprit de Voltaire, on est bien fort!

— Mais, Sire, si vous ne voulez ni gardes, ni château fort, ni aucun des attributs de la puissance royale, tout au moins, pour vous distraire des fonctions de votre royauté morale, prendrez-vous, je l'espère, une maîtresse en titre, comme c'est assez l'usage parmi les majestés de ce monde!

— Si j'aurai une maîtresse, Madame! et à quoi, je vous prie, me servirait ma royauté si je renonçais à son plus beau privilége? Oui, Madame, j'aurai une maîtresse, et même je vous dirai que je l'ai déjà choisie, jeune, belle, pleine d'esprit et de grâce.... » Un grand coup frappé à la porte du château interrompit Voltaire au milieu de sa phrase commencée. C'était le roi en personne, qui venait à l'improviste visiter Mme de Pompadour; et comme Voltaire n'était pas encore monarque, il céda prudemment la place au roi de France, qu'il voulait déposséder.

Pourtant, quarante ans plus tard, après que Voltaire, revenu de la cour du roi de Prusse et de toute ambition vulgaire, se fut résolu à dominer son siècle à force d'esprit et de génie; quand, vieux et toujours plein de feu, il fut porté en triomphe jusqu'à ce Théâtre-Français dont il était l'honneur; quand il mourut étouffé sous la gloire, le

dernier homme du siècle qui venait de finir, le premier homme du siècle qui commençait; alors si Mme de Pompadour eût pu voir le poëte octogénaire dans son triomphe, elle aurait compris ce que c'était, en effet, que cette royauté du génie que rien n'efface, et dont personne à cette époque même ne contestait la légitimité.

PÉTRONE

Parmi tous les grands écrivains l'honneur de ce siècle si mêlé qu'on appelle le *siècle d'Auguste*, il faut s'arrêter longtemps sur Pétrone. Son *Satyricon* n'est pas la production la moins curieuse que nous ait laissé l'ancienne Rome à son heure la plus éclatante de vice et d'esprit, d'ironie et de scepticisme, de galanterie et de poésie, de gourmandise et d'esclavage. Ce livre et son auteur sont entourés l'un et l'autre d'incertitudes et de mystères que nulle science n'a pu ni expliquer ni définir. Que veut dire ce mot *Satyricon?* S'agit-il d'une satire? S'agit-il plutôt d'un roman? Sommes-nous dans la fiction ou dans l'histoire? N'est-ce pas là, pour mieux dire,

une comédie véritable, un de ces drames barbouillés de lie que les Grecs appelaient *drames satiriques*, ce naïf commencement de la comédie? ou bien encore, ne peut-on pas dire que le *Satyricon* est un mélange (*satura*) de toutes sortes de choses tristes et plaisantes, sérieuses et bouffonnes? ou mieux encore, le *Satyricon* de Pétrone, n'est-ce pas tout à fait ce qu'on appelle la *Satire ménippée,* mise en honneur par Varron, le plus savant des romains? innocente satire celle-là, et avant tout retenue et loyale, qui a en horreur la mordante hyperbole et les excès de Juvénal. La *Satire ménippée*, de sa nature, est une facile et chaste satire, bien plus disposée au rire qu'à la colère, à l'amusante épigramme qu'à la diffamation; elle parle tous les langages, les plus élevés et les plus simples; elle passe facilement de la prose au vers. La fiction est sa grande ressource; châtier en riant est sa devise; elle tient du roman par ses détours sans fin, de la comédie par son sourire sans fiel. Il y a des chefs-d'œuvre de Satire ménippée dans le monde : le *Pantagruel* de Rabelais, par exemple, et le *Catholicon d'Espagne,* la *Satire ménippée* par excellence. Mais, même à propos de ce mot *ménippée,* les savants se disputent encore : la *Satire ménippée* est-elle un produit de la Grèce, ou bien un produit de l'Italie? Les uns

affirment que ce mot même *ménippée* indique une origine grecque; les autres soutiennent avec Quintilien que la satire est latine, *satira tota nostra est*, et qu'elle a été trouvée, non pas par le philosophe grec Ménippe, mais par le satirique latin Lucilius : *In qua primus insignem laudem adeptus est Lucilius.*

Vous voyez de combien de questions savantes ce charmant livre, cet ingénieux roman, le *Satyricon,* est obstrué tout d'abord. Le commentateur, de sa nature, est un être qui doute de tout. Il amasse, il entasse, il accumule les unes sur les autres les objections les plus frivoles pour avoir le droit de les détruire à la fin du volume; il se fait *assembleur de nuages* pour avoir le plaisir de dissiper d'un souffle les nuages amoncelés par son souffle. Eh! mon Dieu! il était si facile de laisser là la science pour la poésie! Que me fait le genre du livre dont vous parlez, pourvu que ce livre m'intéresse et me plaise? Qu'il soit grec ou romain, qu'importe, pourvu qu'il soit de son époque, pourvu qu'il appartienne à la plus belle langue de son temps? Ne me dites pas combien il y a de sortes de satires et d'où vient la satire ménippée ou lucilienne: je n'ai pas besoin d'entrer, à propos de Pétrone, dans ces disputes interminables du Grec Sotade contre Ptolémée-Philadelphe. J'ai entendu

dire autrefois, en effet, qu'il y avait dans la Grèce un terrible poëte, Archiloque, qui a forcé un honnête homme de se pendre au figuier de Diogène, et que, par conséquent, l'iambe cynique était découvert bien avant Juvénal; je préfère à toute cette dissertation l'histoire de la *Matrone d'Éphèse*, le chef-d'œuvre de l'ironie et du bon goût. Je n'ai pas besoin de vous, savants, pour savoir si le *Satyricon* de Pétrone est un roman ou une histoire, une satire ou une comédie, une ménippée ou une tragédie; je me doute même, ne vous en déplaise, annotateurs que vous êtes, que vous avez tous raison et que le *Satyricon* est tout cela à la fois. Oui, c'est une histoire, car le *Satyricon* nous transporte véritablement dans cette élégante et infâme corruption des mœurs romaines sous les empereurs; oui, c'est un roman, car ce sont là des aventures arrangées à plaisir; oui, c'est une satire, car il est impossible de mieux représenter ce mélange horrible de volupté et de terreur, de poésie et d'esclavage, de sang et de plaisir, qui, au temps de Néron et de Tibère, ont souillé et ensanglanté à la fois les promontoires de Caprée et de Misène; oui, c'est une satire et une satire terrible, le livre de cet élégant écrivain : il nous fait assister, non pas seulement au festin de Trimalcion, mais à toutes les orgies de cette société romaine énervée

sous le double excès du luxe et de l'esprit, qui s'enivrait de cette poésie et de ce délire dans les villes des Césars, sur le golfe de Baies, à quelques pas de l'Achéron; oui enfin, c'est une satire ménippée après avoir été une violente satire, ce récit saillant et fin mêlé de vers et de prose, où sont débattues avec tant de légèreté et de grâce les plus hautes questions de la philosophie et de la morale, de l'art et du goût. Ne vous disputez donc pas pour savoir s'il faut écrire *Satyricon* avec un omicron ou avec un oméga, messieurs les savants, vous avez tous raison.

Les incertitudes sur le véritable auteur du *Satyricon* ne sont pas moindres ni plus faciles à éclaircir. Par une fatalité bien singulière et bien heureuse, il se trouve que le nom de Pétrone est le nom de onze célèbres auteurs, tous gens de goût et d'esprit. Un de ces Pétrone est un Gaulois; et vraiment, si celui-là était l'auteur du *Satyricon*, il aurait fait un livre aussi français que Voltaire lui-même eût pu le faire. Vous sentez bien que je n'irai guère perdre mon temps à chercher le véritable Pétrone dans ces onze Pétrone; il n'y a que les savants et les commentateurs qui ont ce droit-là. Je renonce d'autant plus volontiers à cette tâche qu'elle est plus rude; car, outre les onze Pétrone gens d'esprit, les savants ont encore découvert une

douzaine de Pétrone gens de courage; voilà un nom bien heureux. Ainsi, si nous voulions éclaircir cette question d'une façon tant soit peu scientifique et embrouillée, il nous faudrait choisir entre le Pétrone rhéteur et l'officier de César nommé Pétrone qui se tua en Afrique plutôt que de rendre les armes à Scipion; entre le Pétrone *grammaticus, Affranius, Venustianus, Indicus, Boloniensis*, et le Pétrone préteur sous Auguste, gouverneur d'Égypte sous Tibère, gouverneur de la Syrie sous Caligula, consul sous Gallien, assassin de Valentinien III, beaucoup plus tard. Allez donc faire votre choix parmi tous ces Pétrone si vous l'osez!

Nous qui ne sommes pas des savants, grâce au ciel, ouvrons Tacite au seizième livre de ses *Annales*, nous trouverons peut-être le véritable Pétrone couronné de roses, caché sous le manteau de Tacite. Dans ce livre, qu'on dirait écrit, non pas avec un stylet, mais avec un poignard, il y a un certain passage où tout d'un coup le sombre visage du sévère historien redescend à je ne sais quelle tristesse plus humaine qui ferait de Tacite le plus grand historien du monde si cette tristesse sans colère était moins rare dans ses livres.

« C'était, dit Tacite en parlant de Pétrone, un courtisan voluptueux qui passait avec la même

aisance des plaisirs aux affaires et des affaires aux plaisirs. Il donnait le jour au sommeil, la nuit aux affaires, aux festins et aux amours. Idole d'une Cour corrompue qu'il charmait par son esprit, ses grâces et sa prodigalité, il y fut longtemps l'arbitre du goût, le modèle de la vie élégante, le favori de l'empereur. Mais à la fin, supplanté par Tigellin son rival, il prévint par une mort volontaire la cruauté de Néron. Fidèle jusqu'à la mort à son maître Épicure, il regardait en souriant la vie qui s'échappait avec son sang de ses veines entr'ouvertes. Quand le sang coulait trop vite il faisait fermer sa veine pour s'entretenir plus à loisir, non pas de l'immortalité de l'âme, mais de vers badins, de poésie légère et galante. Loin d'imiter les autres victimes du tyran, qui baisaient en mourant la main de leur bourreau et qui léguaient leur fortune à leur avide assassin, il s'amusa, dans ses derniers moments, à écrire en abrégé les débauches de Néron : il le peignit outrageant à la fois la pudeur et la nature. Il adressa à Néron lui-même ce testament accusateur, scellé de l'anneau consulaire, et il se laissa tranquillement mourir comme s'il se fût naturellement endormi. »

Ainsi parle Tacite de Pétrone. Maintenant la dissertation aura beau accourir tout essoufflée, et, me tirant par mon manteau, me démontrer que le

Pétrone dont parle Tacite ne peut pas être l'auteur du *Satyricon*, par la raison que le *Satyricon* n'est pas une satire contre Néron, par la raison que le *Satyricon* n'a pas pu être écrit d'un bout à l'autre dans un bain chaud par un homme dont les veines sont ouvertes, par la raison que ce mourant de tant de courage, s'il eût voulu se venger, en effet, de ses assassins, n'eût pas employé le voile de l'allégorie au moment où il allait mourir, et par tant d'autres raisons que les commentateurs trouvent toujours : je dirai à la dissertation : Laisse-moi ! Le Pétrone dont parle Tacite est pour moi le véritable Pétrone. Il est homme de goût et d'esprit ; il est homme d'état et homme de plaisirs ; il dort le jour, la nuit il s'amuse et il travaille ; il meurt sous Néron, et il meurt en riant ; il dit comme Aristippe : *Vivamus dum licet esse bene ;* voilà le Pétrone qu'il me faut ; arrière les autres Pétrone ! Je n'ai ni le temps ni la volonté d'aller chercher le véritable Pétrone dans cette douzaine de Pétrone écrivains et de Pétrone soldats dont vous parlez. Laisse donc mon manteau, dissertation ! et toi, commentaire, va-t'en loin d'ici ! Il y a assez longtemps que vous m'arrêtez sur le seuil de ce livre charmant, le *Satyricon.* Entrons donc à présent que, grâce à ma dissertation, aussi claire que les dissertations précédentes, nous savons moins que jamais qui est

l'auteur du *Satyricon* et ce que c'est que le *Satyricon.*

Un jeune Romain qui a fait de bonnes études, qui sait les poëtes grecs, qui fait des vers, qui est dans toute la fougue de la jeunesse, dont la passion est sans frein comme l'esprit, arrive à Rome un beau jour, sous le règne de Néron, empereur, pour y chercher fortune. Ce jeune homme a compris de bonne heure, et même sur les bancs de l'école, que la rhétorique est une grande vanité.

« Ce qui fait de nos écoliers autant de maîtres sots, c'est que tout ce qu'ils voient et entendent dans leurs écoles leur offrent précisément le contraire de la société. Sans cesse on leur rebat les oreilles de pirates en embuscade sur le rivage de la mer et préparant des chaînes à leurs captifs, de tyrans dont les arrêts condamnent des fils à couper la tête de leur père, d'oracles dévouant à la mort trois jeunes vierges, et quelquefois plus, pour le salut des villes dépeuplées par la peste. C'est un déluge de périodes emmiellées, arrondies et passées à l'eau rose. »

Ainsi parle le jeune écolier. Vous voyez qu'il en veut terriblement aux amplifications de rhétorique; et, de bonne foi, a-t-il grand tort ?

« Non, ajoute-t-il, au temps des Sophocle et des Euripide, dans cette langue nouvelle créée par

leur génie, on n'exerçait pas la jeunesse à ces puériles déclamations; un pédant accroupi dans la poussière des classes n'étouffait point ainsi le talent dans son germe. Homère est né poëte ; ni Platon ni Démosthène n'ont fait des amplifications de rhétorique, la véritable éloquence est une vierge pudique qui ne connaît pas le fard. Nous sommes perdus aujourd'hui dans je ne sais quelle littérature boursouflée et médiocre qui est la honte des lettres romaines. La peinture est aussi dégénérée que la poésie. Malheur aux parents qui ont jeté leurs enfants dans cette éducation puérile! Ils ont sacrifié à l'ambition même l'espérance; ils ont fait de ces écoliers des orateurs. Le barreau n'est plus séparé de l'école; l'étude est devenue un jeu frivole. »

Ne diriez-vous pas que ceci a été écrit hier?

Cependant, au temps de Néron comme de nos jours, les études frivoles ne menaient guère à un but utile. En ce temps-là, comme aujourd'hui, au sortir de l'école, il fallait vivre. Ce n'est pas assez que d'être un bon rhétoricien et d'arriver, la mémoire remplie des auteurs classiques, au milieu de Paris ou de Rome: encore faut-il y trouver une petite place, un coin de terre à défricher, une vertu ou seulement un vice à exercer. Or, vertu ou vice, dans les grandes villes qui consomment

chaque jour, et dans une si effrayante proportion, tant de vertus et tant de vices, d'ordinaire toutes les places sont prises. Notre jeune Romain, qui déjà regrette l'école, aborde une vieille femme en lui disant : « Bonne mère, ne sauriez-vous point où je demeure? » La vieille femme mène le jeune homme dans une maison de débauche. Où vouliez-vous qu'elle le conduisît? Cela vous apprendra, jeunes gens, à ne pas demander votre chemin à la première venue, et à le trouver vous-mêmes en vous faisant place dans la foule.

Notre chevalier romain, qui voulait vivre de son génie, c'est-à-dire vivre sans travail, et qui pourtant ne voulait être ni poëte, ni rhéteur, ni musicien, ni improvisateur sous les portiques, prit tout d'un coup le parti le plus simple et le plus naturel : il se fit parasite. En ce temps-là le peuple romain tout entier n'était qu'un insatiable et vil parasite qui vivait sans travailler et qui tendait indignement la main à la sportule de ses empereurs; en ce temps-là le luxe du riche ne servait en rien les besoins du pauvre. L'ouvrier était un esclave qui n'avait ni le courage que donne la liberté ni l'espoir que donne le travail; l'industrie était office d'esclave; le commerce n'était qu'une usure déguisée; l'agriculture, malgré les vers de Virgile, était méprisée et sans honneur; la terre de l'Italie était couverte de villas

inutiles; au lieu de blé, cette forte terre romaine ne produisait plus que des fleurs; toute cette belle et féconde et guerrière Italie appartenait tout entière à trois ou quatre mille riches, à deux ou trois millions de plébéiens dans la ville de Rome, à un million de cultivateurs, à un peuple sans fin d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis, de Grecs, de Barbares, d'usuriers, de Juifs, ce vil peuple que vous voyez s'agiter et pulluler d'une manière infâme dans les satires de Juvénal. Or tout ce peuple tendait la main et vivait d'aumônes. Pour le nourrir ses empereurs avaient épuisé d'abord la Sicile, puis l'Égypte, puis l'Afrique; et cependant cette populace de citoyens romains, plus insatiable chaque jour, s'en allait en disant, plus affamée que jamais : *Panem et circenses* (du pain et des spectacles)!

Ce que le peuple faisait en masse, des jeunes gens sans fortune pouvaient se le permettre à coup sûr. Ils se faisaient donc parasites sans honte et sans remords. C'est un métier perdu pour nos lauréats d'université. Tant mieux pour eux!

La première maison où notre jeune Romain alla demander à dîner, ce fut la maison d'un chevalier romain nommé Lycurgue. Lycurgue, le nom est singulièrement choisi! Ce chevalier romain était un riche et élégant seigneur; il réunissait chez lui

la meilleure compagnie, beaucoup de gens d'esprit et quelques belles femmes. De toutes ces femmes l'honneur de ces banquets Tryphène était la plus jolie. Tryphène, vicieuse Romaine de seize ans, à moitié Athénienne, fille de la mer comme Vénus, était la maîtresse d'un écumeur de mer nommé Lycas. Voici donc l'amour qui se met de la partie. Notre aventurier a dîné chez Lycurgue ; il voit la belle Tryphène : il lui dit *je t'aime* dans ce langage romain de Pétrone, aussi doux déjà que l'italien de Pétrarque ; et le voilà qui s'enfuit avec la maîtresse du pirate nommé Lycas. Mais, avant de s'enfuir, notre homme dépouille la statue de la déesse Isis, il vole à la déesse sa robe de brocard et son cistre d'argent. Rome ne croit plus à rien, Horace vous l'a déjà dit : *Donec templa refeceris.* Rendre sa robe à la déesse Isis ! à quoi bon ? La robe de la déesse Isis couvrira le beau sein de la jeune Tryphène.

Lycurgue, ainsi payé de son hospitalité, fait courir après les fugitifs. On a enlevé Tryphène, la maîtresse de son ami ; on a dépouillé de son manteau la déesse Isis : un adultère et un sacrilége pour commencer. — Dans le *Satyricon*, la justice romaine n'est pas mieux traitée que la religion de l'État. Tout à l'heure vous avez vu dépouiller la déesse Isis : écoutez comment on traite les officiers

de justice, *véritables oiseaux de nuit,* qui, voulant s'approprier le manteau, demandent à haute voix qu'on dépose entre leurs mains les objets en litige. La justice, disaient-ils, *prononcera sur ce différend.* Ne sont-ce pas là, je vous prie, et tout à fait, les officiers de justice dans *Gil Blas?*

Cependant notre héros échappe à la justice. Il rend à elle-même cette belle Tryphène; mais il garde, pour la vendre au brocanteur, la robe de la déesse Isis. La belle Tryphène s'en va comme elle était venue, se fiant pour arriver, Dieu sait où, sur sa beauté et sur sa jeunesse. Je vous avertis que ce livre est un livre de galanterie, non d'amour; le temps de l'amour romain est déjà bien loin des mœurs où nous sommes. Virgile, au siècle d'Auguste, a trouvé la passion romaine; Virgile a trouvé Didon, pauvre femme si abandonnée et si malheureuse; Virgile a trouvé ce chaste amour d'Orphée et d'Eurydice : *Te veniente die!* Il a mis ainsi la poésie latine sur cette voie nouvelle de la passion et des transports du cœur. Après Virgile sont venus de grands poëtes qui, eux aussi, ont chanté avec toutes les grâces et toute la sincérité de la poésie leurs passions et leurs amours. Ovide a chanté l'amour comme un Français, Tibule comme un Italien, Properce comme un Espagnol : ils ont été *amoureux,* comme dit Boileau, et voilà pourquoi ils ont

été des poëtes. Horace, qui a fait de l'amour une moins grande affaire, l'a traité cependant avec une délicatesse sans égale. L'auteur du *Satyricon* n'est ni passionné comme Virgile, ni amoureux comme Properce et Tibule, ni galant comme le galant Horace; il n'a pas d'amour, il a des sens; il a des sens comme Lucien, cet élégant esprit, qui ne connaît plus de frein quand il parle des courtisanes; il a des sens comme Martial quand il dévoile tous les intérieurs lascifs des lupanars de Rome; il a fait de l'amour une déclamation pour parler comme Juvénal : *Ut declamatio fias.*

Ainsi donc ne vous effarouchez pas de ces violentes histoires d'amour que renferme le *Satyricon:* je ne ferai que les indiquer; et, loin de m'en faire reproche, applaudissez à tout ce que je passe sous silence.

Dans le *Satyricon* de Pétrone l'orgie latine est racontée comme Salluste raconte la défaite de Jugurtha, c'est-à-dire comme une chose toute simple sous ce beau ciel et sous cet intrépide despotisme des empereurs qui était devenu enfin le despotisme oriental. Voilà pourtant ce qu'avaient rapporté de leurs guerres efféminées, dans la Rome maîtresse du monde, Antoine et César! Cléopâtre leur avait appris le despotisme dans toutes ses conséquences, moitié vice et moitié sang,

fleur et venin, vin et poison, une perle sans prix réduite en poudre dans une coupe remplie de vinaigre! Ainsi Cléopâtre, morte sous l'aspic tout comme l'Orient est mort sous Cléopâtre, a pesé jusqu'à la fin sur le monde romain; ainsi elle avait légué aux empereurs le double poison de ses voluptés et de son pouvoir aveugle et sans frein. Ne dirait-on pas, en effet, à lire les pages molles et brûlantes de Pétrone, qu'il a assisté à ces festins célèbres de la reine d'Égypte, qu'il a parcouru à demi ivre les rues d'Alexandrie, cette même nuit où l'orgie d'Antoine fut interrompue par une harmonie venue du ciel, et qui voulait dire que les dieux le quittaient? Or, ces dieux, qui abandonnaient ainsi le général romain, savez-vous qui ils étaient? C'était la tempérance, c'était la liberté, c'étaient les dieux tout-puissants et invincibles qui avaient fait la fortune de Rome.

Nous disons donc que le jeune homme, Giton, dans lequel Pétrone a personnifié tous les vices de la jeunesse romaine, après avoir étudié jusqu'à dix-huit ans les belles-lettres, récité les vers d'Homère et s'être pénétré des sévères enseignements de l'éloquence antique, n'avait rien eu de plus pressé que de s'affranchir de toute espèce de joug et de mener la vie d'un parasite et d'un bateleur. Singulière idée que Pétrone nous donne là de la jeunesse

romaine, hélas ! et pourtant trop véritable exemple de ce que peut devenir, dans une société corrompue et corruptrice, un jeune homme sans frein, sans fortune, sans famille, dont toutes les passions sont éveillées dès l'âge le plus tendre. Malheureux, il sait déjà plus de choses qu'il n'en devait savoir pour rester un citoyen utile et obscur. Au sortir de sa rhétorique toutes les carrières vulgaires lui sont fermées, et à tout prendre, grâce à la belle éducation qu'il a reçue, il ne peut plus être qu'un grand homme ou un chevalier d'industrie.

La plus terrible des aventures de ce jeune chevalier romain, perdu au milieu de tant de vices et de tant de débauches, et aussi le plus formidable chapitre du livre de Pétrone, c'est sans contredit ce fameux festin de Trimalcion cité si souvent et dont bien peu de gens pourraient dire les détails. Ne nous inquiétons pas des autres aventures de notre héros : suivons-le chez Trimalcion ; à tout prendre, le festin de Trimalcion, c'est tout le *Satyricon*.

Ici Pétrone, à force d'esprit et d'ironie, s'élève peut-être à l'éloquence sinon à la concision de Tacite. Seulement, cette lamentable énumération de tous les excès que peuvent engendrer le luxe, la débauche et l'esclavage, Tacite l'eût faite si triste et si sévère qu'elle eût fait peur aux plus hardis.

Tacite eût entouré l'orgie de Trimalcion de sa terrible raillerie, espèce de sombre accompagnement qui produit sur l'âme le même effet que le bruit des pas de la statue de pierre au souper du Commandeur. Pétrone tout au rebours : il rit encore quand il veut s'indigner, et même, à propos de Trimalcion, il s'abandonne à sa gaieté naturelle avec une facilité et une aisance sans égales. Pétrone est un sceptique de bonne foi qui ne croit plus à rien depuis qu'il ne croit plus à la liberté romaine. Que Rome meure tout à fait aujourd'hui ou qu'elle meure demain; qu'elle expire sous Néron ou qu'elle expire sous Tibère : qu'importe à Pétrone? Pour lui Rome est morte le jour où mourut dans les plaines de Philippe le dernier Brutus, ce sublime plagiaire de Caton. Après Rome, pour un vrai Romain, il n'y a plus de république sur la terre, il n'y a plus de Dieu dans le ciel. Dans l'opinion de ces sceptiques, qui étaient faits pour venir au monde au temps de Régulus, Rome c'était le passé et l'avenir du monde, Rome c'était le soleil. Or, maintenant que Rome n'est plus qu'une ombre, mettons à profit ce crépuscule de ténèbres et livrons-nous à l'orgie. Ainsi ont raisonné les grands seigneurs de Florence devant cette terrible peste qui a inspiré les contes licencieux et charmants de Boccace; ainsi

ont raisonné l'une après l'autre toutes les nations définitivement perdues. Hélas! c'était déjà, mais plus enveloppé de ménagements et de grâce, le raisonnement d'Anacréon quand il n'y eut plus de république athénienne; c'était déjà le refrain timide du poëte Horace quand Auguste eut ouvert le chemin à Tibère; fatal raisonnement que vous retrouvez toujours le même, et sous les mêmes roses décolorées, dans les poëtes licencieux et galants du règne de Louis XV... Et voilà pourtant comment finissent les grandes sociétés : par de petits soupers et de petits vers!

Mais si Voisenon, si Crébillon fils, si Parny, si tous ces petits faiseurs de vers et de petites orgies ont été plus que suffisants à signaler la chute de l'ancienne société française, c'est que la société française ne devait pas mourir sans retour, et qu'elle allait renaître plus puissante et plus forte après ces folles soirées de vin, de licence et d'amour. Au contraire, quand écrivit Pétrone, la perte de la société romaine était complète, et pour le banquet de ses funérailles il fallait trouver une de ces fatales et furibondes orgies qui pût lutter avec l'orgie de Balthazar, avec l'orgie de Cléopâtre. Chose horrible à voir! des mondes qui croulent aux chants des bateleurs, aux baisers des courtisanes, aux enivrements prolongés des esclaves et des maîtres, à

l'heure fatale où tous les vices, toutes les gloires, tous les esclavages, toutes les infamies, toutes les lâchetés, toutes les voluptés, toutes les poésies sont entassés pêle-mêle sur le même bûcher ; alors qu'Alexandre le Grand, au sortir d'un banquet, s'en va mettre le feu à toute une ville de la même main qui assassina Clytus ! Avez-vous jamais senti cet horrible frisson qui vous saisit à la fin de toutes les histoires antiques, vous trouvant tout d'un coup en présence d'un festin et d'un suicide ? Quand le dernier héros de ces grandes histoires a vidé sa dernière coupe, quand il s'est plongé un poignard dans le cœur, alors tout est dit, et il n'y a plus rien à voir dans ce monde désert que des pyramides, des sphinx à la gueule béante, des temples ruinés, des théâtres déserts, et en vérité ce fut une idée bien courageuse au christianisme de vouloir repeupler ces ruines, rendre la vie à ces histoires, le mouvement à ces déserts !

Bien que le festin de Trimalcion ne soit pas raconté par Tacite, cependant vous le lirez avec terreur, même dans les pages sans vergogne de Pétrone ; car c'est là, bien certainement, la dernière orgie de Rome expirante. On a dit que Pétrone avait voulu vouer Néron à l'exécration du monde dans cet affreux chapitre : quand Pétrone écrivait ce chapitre il ne pensait pas à Néron plus

qu'il ne pensait à Domitien ; il se disait tout simplement que puisque tout était mort dans l'Italie et puisque lui-même il allait mourir, il pouvait bien fouler aux pieds cette illustre poussière, et la jeter aux vents pour s'amuser à la voir emporter on ne sait où. Le festin de Trimalcion, c'est la dernière volupté de cette Rome effrontée qui ne vivait plus que de voluptés, c'est le dernier chapitre de l'histoire de Tacite, c'est le dernier vers de Juvénal, c'est la dernière saillie d'Horace, c'est la dernière épigramme obscène de Martial, c'est le dernier baiser d'Ovide, c'est le dernier feu de Properce, c'est la dernière invention d'Apicius, c'est le dernier soupir de Tibulle, c'est la dernière énigme de Perse, c'est la dernière déclamation de Suétone, c'est le dernier rôle de Néron. Donc donnez-vous tous la main, vous les maîtres, les poëtes, les corrupteurs et les tyrans de la ville éternelle, et dansez en rond autour de ce feu de joie où vous avez jeté vos dieux, vos lois, vos mœurs, vos familles, vos ancêtres, votre patrie et vos libertés! — Aussi, voyez avec quelle prodigalité impitoyable Pétrone amoncèle dans cette oraison funèbre, la seule qui fût à la taille du cadavre romain, les voluptés sur les voluptés, les roses sur les roses, les parfums sur les parfums, les amours sur les amours! Maintenant la ville de Néron peut dire comme Mes-

saline dans Juvénal : *Lassata, sed non satiata* (je suis fatiguée de voluptés, mais je n'en suis pas assouvie). Prêtez l'oreille, et, si vous osez, ouvrez les yeux : la fête commence. Trimalcion, porté dans sa litière par des sénateurs, se rend dans son palais de marbre et d'or aux sons d'une douce petite flûte comme celle qui donnait le ton à Cicéron quand l'orateur romain montait à la tribune contre Catilina ou contre Verrès. Trimalcion entouré d'enfants, de jeunes gens et de vieillards, leur jette indistinctement une caresse ou une insulte. On porte devant lui, non pas les images de ses ancêtres, mais un vase de nuit en argent (*matellam argenteam*), dignes faisceaux d'un tel consul. Quand il passe, les portiers de son palais courbent la tête, les oiseaux parleurs, dans leurs cages d'or, crient *vive Trimalcion*, pies bavardes qui vont sur les brisées des parasites ; un peuple de statues de marbre ou d'airain de Corinthe semble lui offrir, Jupiter sa foudre, Mercure son caducée, Vénus sa ceinture ; la Fortune vide à ses pieds sa corne d'abondance, la Parque lui tresse des fils d'or. Cependant s'étendent sur leurs lits de pourpre ces pâles convives ; à la place d'honneur est couché Trimalcion, hideux vieillard. Sa tête est chauve, et pâlit sous un voile de pourpre ; ses bras nus, flasques et livides, sont chargés de bracelets et de camées

d'ivoire; il se nettoie la bouche avec un cure-dent d'argent, et il crache au nez de ses hôtes. Tous ces pauvres misérables, affamés et morts de soif, attendent longtemps que leur maître leur permette de manger et de boire. On leur sert d'abord une poule de bois et des pois chiches. Ils attendent encore le premier service; et Trimalcion, qui joue aux dames, leur récite une élégie de sa façon. Tous ces convives réunis autour de sa table ne sont là que pour son plaisir; ils n'auront à manger que quand ils seront assez insultés.

Mais aussi quels convives ! la fange et la boue de la société romaine. Parmi ces vils parasites brillent des affranchis, des usuriers, des fripons, des faussaires, des patriciens, des poëtes, des comédiens, des avocats, des sénateurs, toute la bande de Catilina ressuscitée et qui n'a plus à redouter ni la hache ni les verges. L'amphitryon, qui est à la fois un orateur et un poëte et qui tout à l'heure a récité son élégie *Vivamus dum licet esse bene* (Jouissons de la vie pendant qu'il en est temps), récite alors à ses convives une espèce de déclamation comme on en fait chez les rhéteurs d'Athènes, et il prend pour texte les douze constellations du surtout qui décore la table.

Le *Bélier* voit naître les gens sans pudeur, les étudiants et les déclamateurs; le *Taureau,* les

gens hargneux et les bouviers; la *Balance,* les bouchers et les parfumeurs; le *Scorpion,* les empoisonneurs et les meurtriers; les *Poissons,* les avocats et les rhéteurs: ainsi donc, il n'y a dans le monde que des voleurs et des faussaires. Et les convives de battre des mains à tout l'esprit de leur hôte. Au même instant d'horribles aboiements se font entendre. Toute une meute de chiens affamés accourent dans la salle du festin: ces chiens précédaient un énorme sanglier porté sur un immense plat par quatre estafiers. Le sanglier est ouvert, et de son flanc s'échappe une volée de cailles vivantes. Triste régal!

La conversation entre les convives était digne des discours et de la conduite du maître. Le maître quitte un instant la salle du banquet, et alors voilà ces pauvres opprimés qui jasent comme les cailles échappées du ventre du sanglier.

« Moi, dit l'un, j'aime à passer du lit à la table.

— Moi, dit l'autre, j'ai le bain en horreur; l'eau ronge le corps. »

Un troisième parle de ce pauvre Chrysante, qui est mort le matin même.

« Laissez les morts en repos, dit un quatrième : la famine nous menace, et les pains d'un sou n'ont pas le poids. Oh! nous sommes des lâches! Si nous

avions un peu de sang dans les veines nous étranglerions nos édiles.

— Bah! disait celui-ci, la famine ne m'épouvante guère : nous avons dans deux jours des jeux publics et des gladiateurs; le riche Glycon fait dévorer par les lions son trésorier, qui lui a enlevé sa maîtresse. »

Celui-là, pareil à l'usurier Alfius (*fœnerator Alfius*) d'Horace, célèbre les douceurs de la campagne : « O la chaumière! ô le laitage! ô les œufs et les poulets! »

Il y en a un qui vante son petit Cicéron de dix ans, qui sait les quatre parties de l'oraison et qui fait déjà des vers. « Au reste, il a laissé de côté le grec », ajoute ce bon père; et ceci est l'histoire de bien des génies, dans nos colléges, qui *laissent le grec* pour faire des vers. La conversation s'établit ainsi, imprévoyante, imprudente, licencieuse, débauchée, railleuse, faussement sentimentale, entre tous ces parasites affamés.

« Quand mon fils aura fait toutes ses études, dit un homme prévoyant, j'en ferai un avocat ou un barbier : voilà un véritable gagne-pain ! »

Dans les quatre ou cinq pages de cette conversation Pétrone a écrit une admirable, mais aussi une terrible comédie.

Les convives en sont là de leurs discours et de

leur appétit mal satisfait lorsque revient Trimalcion.

« Excusez-moi, dit-il : mon ventre ne fait pas bien ses fonctions » (*Venter non mihi respondet*).

Il est impossible de jeter à des hommes réunis plus de mépris. Ceux-ci répondent en saluant et en buvant de plus belle. Alors enfin le festin recommence d'une façon sérieuse : trois cochons blancs entrent dans la salle au son des instruments.

« Lequel des trois voulez-vous manger? » dit le maître.

Et, pendant que le cuisinier les apprête tous les trois, Trimalcion, apostrophant ses convives :

« Dites-moi, maître Agamemnon, quel a été votre plaidoyer d'aujourd'hui. Moi aussi j'aurais pu être un habile avocat, je suis très-versé dans les belles-lettres : j'ai trois bibliothèques, une grecque et deux latines.

— Mon plaidoyer, répond Agamemnon, a été celui-ci : Un pauvre plaidait contre un riche...

— Mon ami, dit Trimalcion en l'interrompant, *faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est qu'un pauvre.* »

La belle ironie! Ceci pourrait servir à toute l'histoire de la Rome impériale, et se pourrait écrire, en guise d'épigraphe, en tête de cette longue suite de saturnales : « Dites-moi ce que c'est qu'un

pauvre. » (*Quid est pauper?*) Et il y a des commentateurs qui vous soutiendront sérieusement que le livre de Pétrone n'est pas une satire!

Vingt minutes après que le porc a été se faire cuire, on l'apporte tout cuit sur la table.

Le porc est ouvert, et soudain c'est comme une avalanche de boudins et de saucisses; et les convives d'applaudir toujours. En même temps l'amphitryon fait parade de ses vases d'airain, de ses vases d'argent, de ses vases d'or. Un esclave laisse tomber un plat d'argent.

« Balayez ce plat! s'écrie-t-il. Du vin! s'écrie-t-il, du vin! Appelez ma femme! appelez mon bouffon! »

Et voilà cet homme qui se met à danser et à chanter comme un vil bateleur!

On annonce entre deux vins l'intendant du maître. Cet homme arrive, et, déployant une large pancarte aux yeux ébahis et avides de ces misérables convives qui sont à peine les propriétaires de la tunique qui les couvre, il annonce à haute voix que le VII des calendes de juillet, dans le domaine de Cumes, sont nés à Trimalcion trente garçons et quarante filles; on a transporté dans ses greniers cinq cent mille boisseaux de froment; on a mis au joug cinq cents bœufs; l'esclave Mithridate a été crucifié (*in crucem actus est*) pour avoir blasphémé

contre le génie de Trimalcion; le même jour on a mis en caisse dix millions de sesterces, dont il était impossible de faire emploi; le même jour il y a eu dans le jardin de Pompée un incendie.

« Qu'est-ce à dire? s'écrie Trimalcion; vous m'avez acheté les jardins de Pompée sans mon ordre? Une autre fois je vous laisserai vos acquisitions pour votre compte. »

Puis c'étaient des affranchies violées et battues de verges; c'étaient toutes sortes de misères et d'infamies; c'était toute la vie du patricien romain écrite comme l'écrit Juvénal. A quoi Trimalcion répond :

« Faites venir les danseurs de corde. »

On vit alors arriver un petit enfant : il grimpa sur les échelons d'une haute échelle; il passa à travers les flammes; il portait une cruche avec les dents.

« Pour moi, disait le maître, en fait de spectacles, je n'aime que les sauteurs et les combats de cailles. Un jour j'eus la fantaisie d'acheter une troupe de comédiens : ils me jouèrent des comédies grecques et des comédies latines; mais j'aime mieux les danseurs de corde. »

Ainsi cet admirable comique Pétrone n'oublie pas, dans toutes ces décadences et dans toutes ces misères, de signaler la misère des arts, la décadence

du goût, corruptions de l'esprit qui tiennent à toutes les corruptions du cœur.

« Je vous prie, cher maître, dit Trimalcion à l'avocat Mithridate, quel est le plus grand orateur, de Cicéron ou de Publius? Cicéron, selon moi, est plus éloquent, mais Publius est plus moral. »

On convint aussi d'une voix unanime que le plus grand des poëtes était Marcus de Thrace; que le plus noble métier, après la médecine, c'était la banque. Vous voyez donc que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que le médecin passe avant le poëte, l'argent avant le talent, Publius avant Cicéron, et Marcus de Thrace ou de Gascogne avant Virgile et La Fontaine.

En lisant avec nous ce terrible chapitre, vous trouvez, non sans effroi, que toutes les profusions y sont prévues. C'est ainsi que ces élégantes et galantes profusions du roi Louis XIV, ces loteries des fêtes de Versailles où Mme de La Vallière et la Reine étaient à coup sûr les mieux favorisées du hasard, mais où personne ne perdait, j'en suis fâché pour le roi Louis XIV, c'est Trimalcion qui les a inventées. Seulement l'avare et opulent Trimalcion, même en leur distribuant ces tristes présents, se moquait de ses convives : il donnait à l'un une corde de potence, à l'autre des raisins secs, à un troisième un croc et une pomme. Un des convives,

moins patient que les autres, s'étant permis de murmurer, fut horriblement apostrophé par les autres parasites :

« Voyez l'âne! Il se moque du patron! Qu'a-t-il à rire? Si je lâchais sur lui le superflu de ma boisson, il serait noyé sur l'heure! »

Et autres discours de la même urbanité. Malheur en effet au parasite peu complaisant, au flatteur qui oublierait de flatter le maître! il serait roué de coups par les autres convives. Juvénal nous raconte, lui aussi, un de ces horribles festins où le triste client d'un sénateur, placé au bas bout de la table, mange en soupirant un pain dur, s'abreuve de vin frelaté, et ne boit pas même la même eau que son maître : Pétrone est plus terrible en ceci que Juvénal, car à son convive insulté Pétrone défend même la plainte. Vainement ce pauvre diable s'écrierait-il qu'il est homme libre, qu'il a payé mille deniers la liberté de sa femme pour qu'elle ne servît plus d'essuie-main à son maître (*ne quis sinu illius manus tergeret*) : à la porte ce misérable qui ose se plaindre d'être maltraité par un hôte si généreux! que n'est-il aussi patient que l'avocat Agamemnon!

O comble de profanation! au milieu de ces cris, de ces hoquets, de ce tumulte, voici des rapsodes qui viennent déclamer des vers d'Homère! Pauvre

vieil Homère, chanté naguère avec tant d'enthousiasme par Horace (*Prœneste relegi*) ! pauvre vieil Homère, le maître de Virgile! l'*Iliade*, mère et sœur de l'*Énéide!* faut-il donc qu'il joue un rôle dans ces horribles débauches, le chaste vieillard!

A peine les rapsodes eurent-ils commencé à réciter quelques-uns de ces nobles vers que l'amphitryon, les arrêtant, leur demande des vers latins, et des vers du poëte à la mode encore, Marcus de Thrace!

L'instant d'après, Marcus le poëte fut remplacé par un plus grand poëte, un veau bouilli qui avait un casque sur la tête; et les convives mangèrent encore le veau comme ils avaient mangé les trois porcs!

Une immense couronne descendit alors du plafond entr'ouvert : cette couronne portait des vases remplis de parfums. En même temps la table se couvrit de pâtisseries comme par enchantement : de tous ces gâteaux jaillissait au visage des convives une *liqueur nauséabonde*. Néanmoins les convives se lèvent et ils font leurs prières : *Le ciel protége l'empereur, père de la liberté!* Vous attendiez-vous à une prière en ce lieu, et à ce surnom de l'empereur, *père de la liberté?* Mais rassurez-vous, ce surnom est une ironie, cette prière est une raillerie. En effet, l'histoire ajoute : « On but ensuite *aux*

dieux propices, Cerdon, Félicion et Lucrum. » Des dieux imaginaires, vous le voyez; des dieux parodiés, des dieux à l'usage des athées pris de vin. Cerdon, c'est-à-dire le *gain;* Félicion, c'est-à-dire le *hasard;* Lucrum, c'est-à-dire le *vol;* les véritables dieux de cette époque corrompue. Excellente plaisanterie de Pétrone, qui a paru si excellente à saint Augustin qu'il s'en est servi avec bonheur contre les *gentils* dans la *Cité de Dieu.*

Comme repos à tant d'allégresse, un des parasites du maître, un certain Niceros, bouffon de son métier, raconte une histoire digne d'une telle assemblée : il a été lié autrefois avec un loup-garou, il a connu un âne qui était sorcier. Le récit de Niceros est interrompu par un lustre qui tombe et qui couvre les convives de son huile bouillante. Le maître cependant s'amuse à caresser un gros chien de Laconie, en disant : *Nul* ANIMAL *ici ne m'aime plus que celui-là.* Entre alors au milieu de cette débauche un terrible étranger, Habinas, le fabricant d'urnes funéraires. Habinas revient de l'enterrement et du festin : il porte le deuil et il peut à peine se porter; il représente à ce banquet les momies égyptiennes. Cet ouvrier funèbre est couronné de roses, et il mène avec lui sa femme Scintilla. Scintilla et Fortunata, la femme de Trimalcion, tombent aussitôt dans les bras l'une de l'autre,

et elles admirent l'une l'autre leurs tuniques couleur cerise, retroussées par une ceinture vert pâle, leurs jarretières en torsades d'or et leurs petites mules brodées d'or.

« Eh! que vous voilà belle, Scintilla! acceptez mon collier de perles.

— O Fortunata! parez-vous de mes bracelets. »

Et cependant Habinas, le fabricant de tombeaux, jette sur un lit la femme de Trimalcion, Fortunata, *pour mieux voir sa jambe*. Ainsi, après avoir joué avec les vices, avec l'empereur, avec la liberté, avec Virgile, avec le vieil Homère, avec le passé et le présent de la République, avec l'honneur, les voilà maintenant, les misérables et les insensés, qui jouent avec leurs femmes et avec la mort!

Le dessert couronne dignement cette œuvre gastronomique. On répand sur le plancher du safran et du vermillon; on apporte l'eau chaude; un esclave imite le chant du rossignol, un autre esclave entonne un chant de l'*Énéide;* le plaisant Habinas s'abandonne à sa triste gaieté et ne parle plus que de funérailles; Fortunata, à demi ivre, s'abandonne à des danses obscènes; Scintilla, plus ivre encore, trouve à peine la force d'applaudir Fortunata. En même temps, les esclaves de cette maison inhospitalière, sur un geste du maître, et moins polis que les chiens du premier service, se préci-

pitent dans la salle du festin, se couchent sur les lits des convives... que dis-je? ils se vautrent sur les convives et se repaissent de leurs restes. Pendant que ses esclaves se livrent à toute leur gloutonnerie, Trimalcion commande son tombeau à Habinas, « un vaste terrain planté d'arbres, des vases en marbre, des bas-reliefs, et le portrait de ma petite chienne », et cette épitaphe à sa louange : *Trimalcion, digne émule de Mécène, pieux, vaillant, fidèle,* etc.; *il n'a jamais assisté aux leçons des philosophes.*

En entendant leur hôte occupé de ces derniers détails, les convives se lamentent, ils versent des larmes et jurent de ne pas lui survivre; les uns tombent sous la table, les autres s'endorment sur la table; les plus sobres accompagnent Trimalcion dans une autre salle, où l'orgie recommence de plus belle. Mais, je vous prie, n'en demandez pas davantage : pour suffire à tous ces récits, il faut avoir l'atticisme, l'élégance, la politesse, l'effronterie de Pétrone; il faut être épicurien comme lui, et comme lui un épicurien qui n'a plus rien à ménager, car tout à l'heure il va mourir.

Heureusement qu'à l'heure où s'accomplissait la dernière orgie romaine, Dieu, dans sa justice, remuait du fond de leur barbarie les Huns et les Vandales; il réveillait dans leur misère et leur

assujettissement quelques pauvres pêcheurs de Jérusalem; il disait aux barbares : « Allez là-bas vous enivrer d'or, de vin et de sang, car les Romains ont accaparé tout l'or, tout le vin et tout le sang de l'univers ». Il disait aux apôtres : « Allez là-bas, et dites à ceux que vous trouverez couchés sous le double joug de l'esclavage et de l'ivresse : « Levez-vous, vous êtes libres! » *Mané, Thécel, Pharès!*

LES MÉMOIRES DE MARTIAL

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

I

Je m'appelle M. Val. Martial, poëte favori des Romains. Cependant, quelle que soit ma renommée présente, j'espère qu'elle a encore à grandir dans la postérité. En effet, je me suis souvent demandé : Par quel motif refuse-t-on au poëte vivant la renommée et la gloire? Pourquoi donc tant d'injustice chez les contemporains d'un homme illustre? — C'est que l'envie ne reconnaît que les talents qui ne sont plus. C'est ainsi que, par suite d'une vieille habitude, nous recherchons, de préférence aux con-

structions modernes, l'ombre dégradée des portiques de Pompée et le temple ruiné de Catullus. Rome lisait encore les vers d'Ennius du vivant de Virgile; le siècle d'Homère faisait à peine l'aumône au sublime vieillard; Ménandre, l'honneur du théâtre, n'y rencontra que froideur et dédain; le charmant Ovide, de son vivant, ne fut reconnu un grand poëte que par Corinne, sa maîtresse. J'écris donc les mémoires de ma vie pour le jour où je n'aurai plus besoin de gloire. Ma gloire n'a donc que faire de se hâter.

C'est à vous que j'adresse cette histoire de ma vie, vous mes compatriotes, que la ville impériale de Bilbilis, entourée des eaux rapides du Xalon, a vus naître sur sa montagne escarpée. Ne recevrez-vous pas mon livre avec une amitié sincère? N'êtes-vous pas jaloux quelque peu de la renommée de votre poëte? Songez-y, et soyez justes: votre renommée, votre illustration, c'est à moi que vous les devez. Mantoue est fière de Virgile, Appone de Tite-Live; Cordoue célèbre comme siens les deux Sénèque, et Lucain, ce poëte unique; Vérone ne doit pas plus à Catulle que Bilbilis à Martial. Trente-quatre ans se sont écoulés depuis que sans moi vous offrez à Cérès vos rustiques gâteaux. Hélas! je n'ai été que trop longtemps l'habitant de Rome la superbe! L'Italie a changé

la couleur de mes cheveux, non mon cœur. Préparez-moi cependant parmi vous une retraite agréable et favorable à la paresse : j'irai achever sur notre montagne chérie ce livre commencé dans la poussière de mon petit jardin.

La fière Bilbilis, ma ville natale, est célèbre par ses eaux et par les armes qu'elle fabrique. Le Caunus blanchi par les neiges, le Vaduvéron sacré, séparé des autres montagnes, les délicieux bosquets du charmant Botrode, séjour chéri de l'heureuse Pomone, entourent Bilbilis. Voilà pourtant la fortunée patrie que j'abandonnai à peine âgé de vingt et un ans! J'étais bien pauvre alors; et que de fois, sans asile et sans robe, j'ai maudit les imprévoyants parents qui m'ont fait étudier les lettres! Qu'avais-je besoin en effet, pour vivre ainsi misérable, des grammairiens et des rhéteurs? à quoi bon une plume inutile qui ne pouvait ni m'habiller ni me nourrir? Quand je vins à Rome, Néron vivait encore, et il se servait à lui-même de comédien et de poëte. J'en étais réduit à flatter non pas César, mais les subalternes de la cour impériale, qui me donnaient en revanche la robe et le souper. Je flattais, entre autres vicieux sans pudeur, un jeune débauché qui s'appelait Régulus. Ce Régulus avait eu le courage de passer, au grand galop de son cheval, sous un portique en ruine, et je

célébrais sa valeur comme s'il eût été le véritable Régulus. « Quel horrible forfait, m'écriai-je (pardonnez-moi, j'étais à jeun), ce portique a pensé commettre! il s'est écroulé tout à coup au moment où venoit de passer Régulus! » Pour me payer mes vers, Régulus m'invitait à souper le soir à côté de ses affranchis.

Un autre jour, je flattais le débauché Julius, je l'invitais (chose inutile) à jouir des plaisirs de la jeunesse : « Ils passent, ils s'envolent, tes beaux « jours : saisis-les de tes deux mains! » Et Julius m'envoyait par son esclave un bracelet brisé dont ne voulait plus Stella, sa maîtresse. Quelquefois, et sans avoir besoin de le flatter, j'allais passer quelques jours dans la maison d'un honnête citoyen nommé Proculus. La route était belle et heureuse : je cheminais le long du temple de Castor, voisin de l'antique Vesta et la demeure de nos vierges; j'admirais la statue équestre de l'Empereur, véritable colosse de Rhodes; je passais entre le temple de Bacchus et celui de Cybèle : sur ces murs sont représentés en couleurs brillantes les prêtres du dieu du vin. Un peu plus loin s'élevait l'hospitalière maison de Proculus. Il y avait loin de cette maison au cirque de Flore, près duquel était bâtie ma pauvre demeure. C'étaient là mes instants de bonheur.

Triste métier, la poésie! flatter ceux qu'on méprise, insulter ceux qu'on redoute, haïr tout haut ou tout bas, et tout cela pour mourir de faim! Parmi les neuf chastes sœurs, pas une ne donne la richesse; Phébus est un pauvre glorieux; Bacchus n'a que du lierre à vous offrir; Minerve, un peu de sagesse; l'Hélicon, ses froides eaux, ses pâles fleurs, les lyres de ses déesses et des applaudissements stériles; le Permesse, une ombre vaine comme la gloire. O malheur! ce poëte venu de si loin, tout rempli d'amour et d'enthousiasme, jeune, passionné, l'enfant de Pindare, l'élève d'Horace et d'Ovide, l'écho sonore de l'école athénienne, Martial de Bilbilis, la misère le reçoit aux portes de Rome, la misère est son seul esclave! Martial meurt de faim pendant que la vieille Lycoris gagne encore par an, à vendre ses baisers flétris, cent mille sesterces! Et l'on veut que le génie nous pousse librement! et Lucius Julius, un de mes meilleurs patrons, me dit, au sortir de table, à moi qui suis à jeun : « Travaille, Martial! fais quelque chose de grand, Martial! Tu es un paresseux, Martial. » Ah! c'est chose étrange d'entendre les heureux du monde parler ainsi! Au moins, mes maîtres, si vous voulez que votre esclave fasse quelque chose de grand, faites-lui des loisirs tels que Mécène en faisait jadis à Horace et à Virgile : alors j'essayerai un poëme pour les

siècles à venir. Les Virgiles ne manqueront pas tant qu'il y aura des Mécènes; mais moi, déjà vieux, et pourtant célèbre, si je veux avoir le misérable morceau de pain que Gallus donne tous les trois jours à ses clients, il faut que je sorte de ma maison de bonne heure: la maison de Gallus est située tout au loin, de l'autre côté du Tibre, et je dois attendre son réveil. Mais moi, si je dîne chez Tulla, il se trouve que le vieux falerne de Tulla est mêlé pour moi d'un vin détestable; falerne assassiné. — Si je dîne chez Cécilianus, ce bon hôte avale seul et sans m'en offrir un grand plat de champignons, et moi je mange, en retenant mes larmes, les restes de ses esclaves. — Si je vais saluer Bassa le matin, il me reçoit accroupi sur un vase d'or, l'indigne! Il lui en coûte plus cher pour vider son ventre que pour remplir le mien pendant toute une année! — Décianus m'invite pour l'amuser, et il m'accouple avec Cécilius, un plat bouffon qui échange des allumettes contre des verres cassés, un avaleur de vipères, un marchand de saucisses et de pois bouillis! — A souper, le riche Mancinus nous fait servir un tout petit cochon de lait dont on fait soixante parts; et, pendant que nous nous arrachons ce pauvre rôti en parcelles inaperçues, notre hôte avale tranquillement de belles grappes de raisin, des pommes plus

douces que le miel, des grenades de Carthage, des olives du Picenum! Métier de honte et de misère, la poésie! Oh! me disais-je tout bas en cachant ma douleur sous un air riant, si le ciel m'avait seulement donné une petite ferme où je pusse vivre, comme j'aurais vécu sans faste au sein de la médiocrité et de la poésie! Eût fait qui eût voulu le métier de courtisan : ce n'est pas moi qu'on eût vu dès le matin attendre dans une antichambre glacée le lever du patron, et lui adresser humblement le salut du matin. Avec quelle joie j'aurais renvoyé à Flaccus sa misérable sportule de cent quadrans! — Mais non! tant de bonheur n'est pas fait pour moi; et ce soir même il faut que j'aille tendre la main au vil Rufus.

Encore si j'étais né avec la souplesse du parasite! si j'avais l'effronterie de Silius! Silius se promenait fort tard sous le portique : son visage était triste et abattu, ses cheveux étaient en désordre; on eût dit qu'il avait perdu sa femme et ses deux enfants. Un plus grand malheur était arrivé à Silius; ce soir-là Silius avait eu une journée malheureuse : il avait été le matin flatter Célinus au portique d'Europe. il avait couru vers l'enceinte des Comices, il avait parcouru tour à tour le temple d'Isis, le jardin de Pompée, les bois de Fortunatus, ceux de Faustus, ceux de Grillus environnés de ténèbres, ceux de

Lupus ouverts aux vents de toutes parts : eh bien ! ainsi ereinté, ainsi affamé, ainsi altéré, ce malheureux Silius, ce soir-là, était forcé de dîner chez lui !

Horrible vie ! Quand je voulais quitter les sénateurs mes patrons pour des tables plus modestes, toute maison m'était fermée. J'allais dîner chez Maxime : Maxime avait été dîner chez Tigellin ; j'allais saluer Paulus : Paulus lui-même était en train d'accompagner Posthumus. J'étais le parasite d'un parasite, le valet d'un valet. Quelle fatigue ! répondre à chaque instant à ces riches, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent : *C'est parfait ! c'est admirable !* suivre à pied la litière de Rufus couvert d'une toge plus blanche que la neige, et soi-même être en guenilles ! demander à Caïus un emprunt de mille sesterces, et n'en recevoir qu'un bon conseil ! menacé d'un procès, inviter à dîner Cécilianus le juge, pour se le rendre favorable, à peine toucher aux mets qu'on lui sert, et lui voir entasser dans sa serviette filets de porc, barbeau, brochet, pâtisseries excellentes, et envoyer tout le dîner dans sa maison sans penser au malheureux plaideur qui l'a invité ! avoir un ami qui vous répète à tout bout de champ : *Tout est commun entre nous*, et cependant être à peu près nu pendant que votre ami est vêtu de pourpre ! être assis

sur un tabouret de bois pendant que votre ami est étendu sur l'ivoire! manger dans la terre pendant qu'il mange dans le vermeil! O crime! en plein hiver ne pas obtenir de cet ami, votre égal, un de ses vieux manteaux usés! En un mot, dans cette Rome opulente être plus malheureux que le dernier des esclaves, n'avoir à soi ni un marchand de vin, ni un boucher, ni une baignoire, ni un livre à lire, ni un ami à aimer, ni une maîtresse, ni un serviteur, ni un flatteur! Telle a été la vie de cet heureux et célèbre Martial!

Ne vous étonnez donc pas si la colère devint bientôt pour moi une seconde muse. Je n'étais pas né méchant ni railleur; j'étais fait pour chanter le vin, l'amour, les dieux, les héros, pour être l'ornement des filles romaines : la misère a fait de moi un satirique, un cynique, un poëte sans honte, un diseur de riens, un espion dans les maisons romaines. J'ai pénétré de vive force dans toutes les maisons qui m'étaient fermées, j'ai su les histoires les plus secrètes des hommes et des femmes, et je les ai mises en vers afin d'être le fléau de ceux qui n'avaient pas voulu de moi pour leur flatteur. J'ai écrit ainsi, au jour le jour, la chronique scandaleuse de la belle société romaine; j'en ai raconté à fond tous les vices, toutes les débauches, tous les adultères cachés; il ne s'est pas dit un bon mot

dans toute la ville de Rome dont je n'aie fait sur-le-champ mon profit; j'ai été l'écho bruyant et goguenard de la conversation journalière des enfants de Romulus. C'est ainsi que pas un nom de quelque valeur ne manque dans mes vers. Je n'épargne personne! M'ont-ils donc épargné, ont-ils eu pitié de moi, tous ces favoris de la fortune? Grâce à moi, toute cette petite histoire de la grande société romaine est aussi immortelle que les hauts faits du premier César racontés par lui-même: j'ai découvert que Gellius pleurait son père en public, mais seulement en public; que Daulus, avant d'être médecin, avait porté les morts; que la coquette Lesbie ne fermait jamais sa porte, même quand elle devrait le plus la fermer; que Névia trompait en riant son cher mari Rufus; qu'Églé n'avait plus de dents, Lycoris plus de cheveux; que Corbianus était le fils d'un esclave; que Scazon le philosophe n'était pas si sévère que son habit. Moi, j'ai dit le premier, et tout haut, et dans un vers facile à retenir : « Afra a cinquante ans; Ammianus n'est que le fils de sa mère; Attalus, le célèbre avocat, était un misérable joueur de flûte; Paullus ne fait pas ses vers; Galla fait son visage; Philinis est chauve, rousse et borgne; Phébus a les jambes crochues; Pennilus est trop mal peigné; Codrus, qui a l'air si riche, a mis en gage son amour pour

souper ce soir; Lalagée a cassé son miroir ce matin pour une boucle mal attachée; l'autre jour Posthumus a été frappé au visage, mais devinez par qui frappé? Par Cécilius! Sauffinus est un faux riche, il est obligé de louer ses esclaves à Faventinus; Gaurus boit comme un Caton, il fait de mauvais vers comme Cicéron, il a des indigestions comme Antoine, il est gourmand comme Apicius : il n'est cependant ni Caton, ni Cicéron, ni Marc-Antoine, ni Apicius. »

Quand j'eus ainsi remplacé la louange par la satire, je m'aperçus que ma tâche était bien facile : cette société romaine, usée jusqu'à l'échine, est aussi pleine de vices que de ridicules. Il y avait un savetier qui donnait au peuple des combats de gladiateurs : je perçai le savetier de mon alène poétique. Ligurinus, à sa propre table, nous récitait ses petits vers : je mis à l'index les petits vers de Ligurinus. Gellia se couvrait de parfums : je soufflai sur ces parfums de Gellia et j'en démontrai l'infection. On disait de toutes parts que Cotilus était un jeune homme bien élevé : « Pourquoi bien élevé? m'écriai-je : parce que sa chevelure est bouclée? parce qu'il s'en va fredonnant des chansons égyptiennes? parce qu'il passe sa vie à causer avec les femmes? parce qu'il s'écrit à lui-même des lettres d'amour? Par Jupiter! Livius Gargilianus

est un homme aussi bien élevé que Cotilus : il s'épile le visage et le menton. — Mais silence! entendez-vous Rufus s'emporter contre son cuisinier? Rufus est à table avec ses hôtes : il prétend que le lièvre n'est pas cuit, et il demande des verges. Rufus aime mieux dépecer son cuisinier que son lièvre. »

Pendant que je me livrais ainsi à la satire, Rome entière répétait mes épigrammes; non-seulement Rome, mais la province; non-seulement la province, mais même chez les barbares. A Vienne, par exemple, dans les Gaules, on savait les vers de Martial. Ainsi encouragé dans cette œuvre cruelle de chaque jour, je semais les épigrammes d'une main libérale : « — Thaïs ne sait rien refuser. Rougis, Thaïs, qui n'as jamais dit *non!* — Cécilianus, tu me prends pour un sot : j'ai refusé de te prêter cent sesterces, et tu veux m'emprunter mes vases d'argent! — Tu veux, Paulus, que je fasse des vers contre Lycisca : oui, mais je ne veux pas jeter Lycisca dans tes bras! — Silius se fatigue à nier Dieu : voilà un homme bien heureux et bien essoufflé! — Philinis ne pleure que d'un œil. Je le crois bien : Philinis est borgne. — L'avocat Posthumus sort de chez lui, chargé de dossiers, avec la gravité de Cicéron ou de Brutus. Il n'y a qu'un petit malheur : l'avocat Posthumus ne sait

pas lire. — Pontilianus, tu ne rends jamais les saluts qu'on te donne : je te donne le dernier adieu, Pontilianus! — Il ne s'agit ni de violence, ni de meurtres, ni de prison, ni de Mithridate, ni de Carthage, ni de Sylla, ni de Marius : il s'agit, Posthumus, de mes trois chevreaux; parle donc de mes trois chevreaux! — Bien portant hier, Andragoras est mort ce matin : il avait vu en songe le médecin Hermocrate. — L'autre jour, un inconnu me regardait dans la rue d'un air étonné : « Serais-tu, me dit-il, cet ingénieux Martial, notre esprit courant de chaque jour? Pourquoi donc portes-tu un si mauvais manteau? — Hélas! répondis-je, c'est que je suis un bon poëte. »

Ainsi j'ai vécu sous Galba, sous Othon, sous Vitellius, sous Vespasien, empereurs d'un jour. Quatre empereurs en dix mois! et je n'eus même pas le temps de les flatter. Ainsi j'ai vécu sous Néron, le plus méchant des hommes, à qui Rome doit ses plus beaux thermes, et je n'ai pas flatté Néron! Mais quand Domitien fut le maître, j'étais plus pauvre que jamais : ma dernière toge était usée, ma dernière sportule était dévorée, mon crédit était épuisé, je ne pouvais plus entrer même chez le barbier qui m'écorchait chaque matin au lieu de me faire la barbe; pas un ami, pas de foyer domestique, pas un esclave pour me servir, rien

d'un homme libre; j'étais le plus pauvre des poëtes qui se traînaient le matin et le soir dans l'antichambre des grands. Ce fut alors que je m'adressai à l'empereur Domitien : il fallait vivre. Tant pis pour les grands de Rome, qui ont poussé leur poëte à cette triste extrémité! Dans cette Italie ainsi faite il n'y avait pas un morceau de terre, pas un toit, pas un arbre, pas une robe pour le poëte. Quelle misère! être aimé de la foule, être applaudi de tous les beaux esprits, être recherché des femmes, entendre ses vers à peine éclos passer de bouche en bouche, vivre familièrement avec les plus grands, avec les plus puissants, avec les plus riches, n'avoir sous les yeux, dans des palais de marbre, que vases d'or, riches statues, tableaux des grands maîtres, ivoires, airains, marbres précieux, robes de pourpre, esclaves empressés; et cependant avoir faim, avoir froid, être à peu près nu sous un manteau troué, se sentir la proie, le jouet, la pâture de la pauvreté, et sous ces haillons sourire encore, flatter encore, ou bien aiguiser la joyeuse épigramme qui doit faire rire une cour avare!... Tel était l'heureux destin de votre pauvre Martial.

Nous avons donc beaucoup loué Domitien, non pas moi, mais ma pauvreté. Domitien a payé mes louanges en tyran avare qui comprend très-bien que ce ne sont pas les poëtes qu'il lui faudrait

acheter, mais les historiens, et que les historiens ne se vendent pas. Mes douze premiers livres d'épigrammes sont tachés du nom de Domitien. C'est en vain que j'ai voulu louer le tyran en honnête homme : il y a de certaines louanges qui ne peuvent pas être honnêtes. Pour me punir, la Muse, qui est juste, m'abandonna toutes les fois que je parlai de cet empereur digne de Néron; oui, et moi, je le dis à ma gloire, malgré toute mon imagination et toute ma facilité à écrire en vers sur un sujet donné, j'ai toujours été un mauvais poëte et un maladroit quand j'ai flatté l'empereur Domitien. J'ai fait des vers sur l'amphithéâtre qu'il a bâti, et je n'ai rien trouvé de mieux que de comparer cet amphithéâtre aux pyramides d'Égypte et d'en faire la huitième merveille du monde; j'ai raconté que de tous les coins de l'univers les barbares arriveraient pour saluer ce terrible César. J'ai flatté toutes les manies du tyran. Par ses ordres cruels, des femmes descendaient dans l'arène pour s'entre-déchirer ! j'ai célébré le courage de cette Vénus aux griffes terribles; on jetait aux ours des malheureux que les ours dévoraient tout vivants : j'ai trouvé que ces supplices, toujours renouvelés, représentaient à merveille le supplice de Prométhée, et j'ai dit à ce sujet mille affreuses gentillesses. Un autre jour c'était un

rhinocéros qui faisait ses premiers débuts dans le Cirque : j'ai applaudi le rhinocéros impérial. L'ours eut son tour, et j'ai chanté l'ours pris dans la glue comme un habitant de l'air. Une lionne, percée d'un javelot, jeta un petit dans l'arène : à ce propos, j'ai comparé César à Lucine; à trois fois je suis revenu sur l'histoire de cet enfantement étrange. Je n'ai pas oublié l'éléphant qui adorait César à genoux : « Crois-moi, disais-je à Domitien, l'éléphant comprend tout comme nous ta divinité. » Triste flatteur que j'étais ! voilà comment je cherchais à chaque instant à couvrir mes malheureux éloges par quelque allégorie qui les fît paraître moins directs; je mettais à profit la plus petite anecdote du Cirque : — le tigre privé qui redevient féroce à l'aspect d'un lion; — le taureau abattu sous l'éléphant; — ces deux gladiateurs qui mouraient l'un et l'autre par l'ordre de César : j'ai dit Priscus et Varus forcés par Domitien de revenir au combat jusqu'à ce que tous les deux fussent ensevelis dans le même triomphe. — Enfin, pour comble de lâcheté, j'ai loué César d'avoir payé les délateurs : « *O Romains,* m'écriai-je, *comptez votre vie parmi les bienfaits du prince!* »

Malheureux que j'étais! Et comme il recevait toutes mes lâchetés, cet homme! à peine avait-il pour mes tremblantes et modestes poésies un sou-

rire et un regard; et moi, plus lâche encore, je lui demandais pardon de l'avoir flatté : « *Pardonne à mes vers, César : celui qui s'empresse pour te plaire ne mérite pas ta disgrâce !* »

Pour me payer toutes ces hontes, l'empereur me donna, non loin de Rome, une méchante maison de campagne que personne ne voulait acheter et quelques sapins trop jeunes pour donner de l'ombre en été ou du bois en hiver. La maison était mal bâtie, elle était hors d'état de supporter les pluies et l'humidité du ciel, elle nageait au milieu des eaux que répandait l'hiver. Stella le sénateur eut pitié de ma misère et m'envoya des tuiles pour mettre à l'abri le présent de l'empereur. Moi, en retour, et quand le printemps fut venu, j'envoyai à Stella des oiseaux de basse-cour, des œufs de poules et de cannes, des figues de Chio dorées par un doux soleil, un jeune chevreau et sa mère plaintive, des olives trop sensibles au froid, un chou blanchi par la neige, et des vers où je lui disais : « N'allez pas croire, Stella, que tous ces biens me viennent de ma maison de campagne : mes champs ne portent rien que moi-même; je n'ai pas d'autre récolte que celle que j'achète au marché. » Et véritablement, dans cette maison de César, le nuage me couvrait en hiver, la poussière aride me couvrait en été. En vain je demandai à

l'empereur de m'accorder un filet d'eau pour arroser les quatre sapins qui composaient mon domaine : mes vers étaient touchants, ma prière fut inutile. Je lui demandais un peu d'eau, il me donna moins que cela : il me nomma tribun honoraire, chevalier honoraire, père de famille honoraire. Les honneurs ne lui coûtaient rien à donner. A tous ces honneurs j'aurais préféré une robe neuve.

Ce même hiver, sans Parthénius, qui m'envoya une robe de laine, j'aurais été tout nu par la ville. Chère et belle robe ! plus blanche que l'ivoire, plus souple que l'aile du cygne, plus fine que les tapisseries de Babylone ! Je l'embrassais avec reconnaissance, je lui disais merci du fond de l'âme. Jamais un amant n'eut plus d'amour pour sa maîtresse que moi pour ma robe si chaude et si blanche. Hélas ! je me souviens encore de mon désespoir quand, après deux ans de service, malgré tous mes ménagements, cette belle robe fut usée. Je chantai ma peine aux échos d'alentour : « La voilà cette robe que j'ai si souvent chantée dans mes vers ! Autrefois elle rehaussait ma qualité de chevalier quand sa laine, neuve encore, brillait de tout son lustre, quand elle était digne encore de Parthénius, mon bienfaiteur. Maintenant elle est usée à ce point et si froide que le dernier mendiant l'appellerait une robe de neige. Ce n'est plus la

toge de Parthénius : ce n'est plus, hélas ! que la toge du malheureux poëte Martial. »

Quelle vie de privations et de misères ! habiter un toit qui fait eau de toutes parts ! gratter et non pas cultiver un jardin sans fruits et sans ombrages ! n'oser sortir de chez soi par crainte d'user sa toge, et cependant être forcé de sortir chaque jour pour saluer d'avares protecteurs ! tendre la main à tous les mépris et à tous les méprisés de Rome ! aller saluer Paullus l'usurier, qui demeure aux Esquilies, et, après avoir péniblement franchi la plaine de Subarra, entendre le portier s'écrier : *Mon maître est absent !* attendre avec l'impatience d'un mendiant les Saturnales, époque de fêtes et de largesses, et recevoir pour tout cadeau, de l'opulent Antoine, une douzaine de tablettes, sept cure-dents, une éponge, une nappe, un gobelet, un demi-boisseau de fèves, un panier d'olives du Picenum, une bouteille de lait de Latamia, de petites prunes de Syrie et des figues blanches de Damas, le tout valant bien trente sesterces, et porté magnifiquement par trente Syriens de haute stature ! Bien plus : ne rien recevoir de Sextus, mon vieil ami, parce que l'an passé, à pareil jour, je n'ai pas été assez riche pour lui rendre l'équivalent de son manteau d'étoffe grossière ! écrire en tremblant à Régulus ces trois vers : « Je n'ai pas une

obole; je n'ai plus d'autre ressource, Régulus, que de vendre les présents que j'ai reçus de vous : les voulez-vous acheter? » Cinq jours après, tant c'est une triste chose la misère! j'écrivais à Cérellius : « Tu ne m'as rien donné pour le petit cadeau que je t'ai fait, et pourtant déjà se sont écoulés cinq jours des calendes. Je n'ai pas même reçu de toi un scrupule d'argent, pas même un pot de thon d'Antibes! Trompes-en d'autres par de fausses paroles! » La rougeur me monte au front à ces souvenirs.

Dans mes bons jours, quand j'avais une toge à demi neuve et de quoi vivre pour un mois, j'étais le plus heureux des hommes; car il fallait bien peu pour vivre à ce célèbre et redouté Martial. Je quittais Rome, où le temps va si vite : alors j'avais un peu de bonheur; alors plus de clients à visiter le matin, plus d'avocats à entendre à midi, plus de vers à lire le soir : j'étais mon maître. Au point du jour j'adressais ma prière aux dieux domestiques, je me promenais dans mon petit champ, je lisais les vers de Virgile, ou bien j'invoquais Apollon pour mon propre compte; après quoi je frottais mes membres d'une huile bienfaisante et je me livrais à quelque exercice du corps, le cœur gai, sans songer à l'argent. Le soir venu, pendant que ma petite lampe jetait sur mes livres une

douce clarté, j'écrivais lentement sous l'inspiration des muses de la nuit. Là j'étais véritablement mon maître, je redevenais un homme : j'osais chanter la liberté romaine, mon vieil amour; je célébrais tous les grands hommes de la République, le vieux Caton, le vieux Brutus, tous les héros de cette Rome qui n'était plus; j'écrivais à Juvénal, le maître de la satire romaine, et je lui envoyais les pâles fleurs de mon petit jardin; quelquefois aussi, tout à l'amour, je célébrais les belles et jeunes femmes qui avaient daigné sourire à ma poésie, fille de l'amour; quelquefois encore, tout à l'amitié, je me reposais de mon métier de parasite, et, chose incroyable! j'invitais mes amis à dîner : « Si vous êtes condamnés, leur disais-je, à dîner chez vous, venez plutôt jeûner avec votre ami Martial. Vous ne manquerez guère chez moi, vous les joyeux convives, ni de laitues communes de Cappadoce, ni de porreaux à l'odeur forte; on vous servira le thon caché sous des œufs coupés par tranches, un chou vert bien tendre et cueilli le matin même, du boudin sur une saucisse blanche comme la neige, des fèves au lard. Pour le second service vous aurez des raisins secs, des poires de Syrie, des châtaignes de Naples, et même des grives rôties à petit feu. Le vin sera bon à force d'en boire. On pourra aussi vous offrir des olives

et des poids chauds. Modeste repas, mais heureux, car il n'y aura avec nous ni contrainte, ni esclaves, ni parasites, ni flatteurs. Vous n'aurez pas à supporter les insolences et les petits vers du maître de la maison; de lascives Espagnoles ne viendront point, à la fin du repas, vous fatiguer de leurs danses obscènes. Venez, amis : ma belle Claudia vous précédera aux sons de la flûte de Condylus; elle sera la reine du festin! »

C'étaient là mes plaisirs. Hélas! dieux tout-puissants! je n'aurais pas demandé d'autre vie, j'aurais été à bon marché un homme heureux et un poëte indépendant. Selon moi, un patrimoine héréditaire, un champ qui nourrit son maître, une vie assurée, point de procès, peu de clients, un esprit tranquille, le repos, la santé, la prudence, des amis qui sont nos égaux, des repas sans faste, des nuits sans soucis, une couche à la fois chaste et agréable, un sommeil qui dure autant que la nuit, attendre la mort sans la désirer ni la craindre, voilà le bonheur.

Je raconterai plus tard la seconde partie de ma vie poétique, quand Domitien fut mort. — Maintenant, holà! c'est assez. Holà! mon livre! nous voici parvenus au bas de la page : déjà le lecteur s'impatiente et se lasse; le copiste lui-même en dit autant. — Holà! arrêtons-nous! holà! mon livre!

II

Avant de vous raconter cette partie de ma vie, je sais que j'ai à me justifier de trois années d'une paresse opiniâtre, et d'autant plus que maintenant je n'ai même pas le droit d'accuser les bruits, les tumultes et les frivoles occupations de Rome. Comment donc me justifier d'avoir été ainsi oisif dans cette complète solitude de la province où l'étude est la seule ressource de mon esprit, la seule consolation de mon cœur? Hélas! dans cette heureuse retraite je cherche en vain les oreilles délicates que je trouvais à Rome : il me semble que je parle à des barbares. En effet, s'il y a dans mes livres quelque peu de cette délicatesse ingénieuse qui distingue les grande poëtes, je le dois à mes auditeurs. O Rome! Rome ingrate, détestée, et que je regrette, où es-tu? où est ton esprit si vif, ton jugement si fin, ton goût exercé? où sont ces bibliothèques, ces théâtres, ces réunions d'heureux oisifs où l'on ne sent de l'étude que les plaisirs? Vive la pauvreté servie ainsi par toutes ces intelligences d'élite! vive le génie favorisé par de tels auditeurs! Dans cette province reculée où je suis riche et considéré de tous, heureux près d'une

belle femme que j'aime, possesseur d'une maison et de beaux jardins, entouré d'une bibliothèque de chefs-d'œuvre, je me prends à regretter parfois mes misères à Rome, ma solitude à Rome, mes folles amours à Rome, ma vie de parasite, de flatteur, de mendiant, mais à Rome. Hélas! que j'ai pitié souvent de mon abondance présente! que cette fortune me pèse, entouré comme je suis de cette servitude de province et de toutes les jalousies mesquines de mon municipe! Non! loin de Rome point de génie! Rome, déesse des nations et du monde, Rome que rien n'égale, dont rien n'approche, tu seras toujours mon amour! Rome, où le pauvre ne peut ni penser ni dormir, tu seras toujours le regret du riche Martial! Que de fois cependant, quand j'étais perdu dans ce tourbillon de plaisirs, de pensées et d'affaires, ai-je maudit ce grand bruit sans fin et sans cesse qui se faisait à mon esprit et à mes oreilles! Comment faire de la poésie, m'écriais-je, avec les maîtres d'école le matin, les boulangers la nuit, les batteurs d'or tout le jour? Ici, un changeur fait sonner sur son comptoir les pièces marquées au coin de Néron; là, un batteur de chanvre brise à coups de fléau le lin que nous fournit l'Espagne; plus loin, le prêtre de Bellone, ivre de fureur, se heurte contre le vil juif instruit par son père à mendier. Qui voudrait

compter à Rome les heures perdues pour le sommeil pourrait compter combien de mains agitent les bassins de cuivre qui doivent détacher les astres du ciel. Et pourtant, ô Rome bruyante et cruelle, et sans pitié pour les poëtes, ton poëte Martial, à qui tu refusais du pain et une toge, ne peut s'empêcher de te pleurer. Depuis trois ans qu'il a quitté sa misère poétique pour la fortune, il n'a pas osé invoquer une seule fois cette Muse souriante et déguenillée qui ne lui faisait jamais faute dans sa maison sans toit et sans ombrage. Recevez donc ce nouveau livre de mes souvenirs comme il a été écrit et pensé, c'est-à-dire style et pensées de la province, livre romain, non pas seulement écrit en Espagne, mais, j'en ai peur, un livre espagnol. Pauvre malheureux écrivain que je suis! les temps sont bien changés pour mon esprit: autrefois j'envoyais mes livres de Rome chez les autres peuples, maintenant je les envoie des bords du Tage à Rome. Et cependant, va, mon livre! Malgré la distance qui te sépare de la ville, tu ne passeras pas pour un nouveau venu ni pour un étranger dans la cité de Romulus, où tu comptes déjà tant de frères. Va, tu as le droit de cité romaine; frappe hardiment au palais neuf, où leur temple vient d'être rendu au chœur sacré des Muses; ou bien encore, gagne d'un pied léger le quartier de Su-

burra. Là s'élève le riche palais d'un consul, mon ami, l'éloquent Stella, qui couronne ses pénates du laurier poétique, qui plonge ses lèvres dans l'eau limpide de Castalie. Protégé par Stella, le peuple, les sénateurs et les chevaliers te liront sans peine. Puissent-ils, comme autrefois, dès les premières lignes, s'écrier : *Vivat! Voilà un livre de Martial?*

Où en étais-je resté à la première partie de cette autobiographie qu'on pourrait appeler (mais tant de hardiesse n'est pas faite pour nous) les *Commentaires de Martial?* A coup sûr, et en quelque endroit que j'en sois resté, je suis resté à quelque humiliation et à quelques misères. Même, à présent que j'y pense, je ne vous ai raconté que la plus petite moitié de mes souffrances. Qu'ai-je fait et quelles imperceptibles misères vous ai-je racontées? Il s'agissait bien, ma foi! de l'avarice de Tulla, empoisonnant d'un vin frelaté le vin pur de la Campanie; des quatre dents de la vieille Élia, qui m'en crachait deux au visage; de l'ivrognerie de Sextilianus dans les cabarets les plus diffamés, des plagiats de Fidentinus, de la maîtresse de Régulus, du petit chien de Mummia, de Fescennina la buveuse, du ventre affamé de Nomencianus, de la voix d'Églé, rauque tant qu'Églé fut jeune et belle et qui est redevenue douce et flu-

tée! Non, non, ce n'est pas là toute ma vie; il est impossible que tout l'esprit et tout le cœur que les dieux m'avaient donnés se soient usés uniquement à ces petits commérages, l'amusement des riches et des sénateurs de Rome. Non certes, Martial le poëte, qui admirait avec passion Horace et Virgile, qui se prosternait devant le génie de Lucain tué par Néron, qui fut l'ami du grave satirique Juvénal, Martial n'a pu perdre ainsi son génie à creuser un grand trou parmi les roseaux pour proclamer les oreilles du roi Midas. Patience! patience! laissons de côté mes commencements misérables; laissez-moi chercher dans ma vie quelques belles poésies sans fiel. Par exemple, n'ai-je pas fait de beaux vers sur Aria et Pœtus, ce grand courage conjugal qui échappe à la tyrannie par la mort? n'ai-je pas chargé Marc-Antoine d'une exécration bien méritée, lui qui avait permis le meurtre de Cicéron? n'ai-je pas eu de douces larmes pour les fils de Pompée, ce héros dispersé dans tout l'univers? Qui mieux que moi a loué Quintilien, le suprême modérateur de la fougueuse jeunesse, la gloire de la toge romaine? qui donc, sinon moi, a révélé le charmant esprit de Cassius Rufus, qui eût pu être le rival de Phèdre et qui s'est contenté de rire tout bas de la méchanceté des hommes? Pas une gloire sincère que je n'aie dignement célébrée :

le premier j'ai loué Perse de sa sobriété, en reconnaissant que j'avais contre ma gloire le grand nombre de mes vers; quand Othon l'empereur se perça de son épée pour terminer la guerre civile, j'oubliai sa vie pour ne me souvenir que de sa mort, aussi belle et plus utile que la mort de César; j'ai chanté Maximus Césonius, l'ami de l'éloquent Sénèque, qui a osé braver la fureur d'un despote insensé; dans un distique devenu célèbre j'ai proclamé Salluste, et bien peu m'ont démenti, le premier parmi les historiens de Rome; Silius Italicus, d'une vie si modeste, le disciple de Cicéron et de Virgile tour à tour, l'homme du barreau et du mont Sacré, a sa place dans mes vers. Pas un grand nom n'a été oublié dans ma louange, jamais la pâle envie n'a approché de mon cœur; tous mes contemporains qui ont eu du génie ou de la vertu, je les salue avec respect : Rabirius l'architecte, Céler le préteur, Silius le consul, Nerva l'orateur, Catinus l'honneur de la science, Agathinus le vaillant soldat, Marcellinus vainqueur des Gètes. Jamais je n'ai manqué d'envoyer à Pline le Jeune mes livres d'épigrammes. « Reçois mes vers, lui disais-je. Ils ne sont ni assez savants ni assez graves pour toi; mais je fais des vœux pour qu'ils tombent en tes mains à l'heure où, délivré de ces travaux qu'attendent les siècles à venir, s'allume

pour toi la lampe des festins, à l'heure où la rose couronne tous les fronts, où les cheveux se couvrent de parfums, où Caton lui-même sentait le besoin d'un vin pur. » Moi, j'ai célébré Varus au tombeau, Apollinaris dans sa retraite, sur le doux rivage de Formies. Heureuse retraite, qui n'a pas son égale à Tibur, à Tusculum, à Préneste! Il y avait à Rome un charmant poëte féminin, Sulpicia, poëte chaste et malin, à qui j'ai rendu hommage. Cette charmante femme, loin de sacrifier aux muses modernes, pleines de sang et de terreurs, enseignait les jeux badins, les chastes amours. Je l'ai surnommée l'*Égérie de la poésie*, et le nom lui en est resté. C'est moi qui ai composé l'épitaphe du comédien Pâris, les délices de Rome, la fine plaisanterie venue des bords du Nil, l'art et la grâce, la folie et la volupté, l'honneur et les regrets du théâtre romain.

Ainsi donc on ne peut pas dire : *Le jaloux Martial! l'envieux Martial!* Même on ne peut pas dire : *Le méchant Martial!* Parce que j'ai été un des maîtres de l'épigramme, parce que j'ai stigmatisé tant que j'ai pu les envieux et les méchants, parce que j'ai jeté à pleines mains le ridicule autour de moi, parce que j'ai eu faim et que j'ai eu froid, parce que j'ai vécu dans l'abandon, parce que j'ai été un parasite à la table des grands,

ce n'est pas à dire que je n'aie pas aimé, que je n'aie pas été aimé dans ma vie; au contraire, les plus charmants poëtes de cet âge et les plus populaires, Ovide et Tibulle, n'ont pas eu plus d'amis célèbres et plus de belles maîtresses que Martial. L'esprit est une grande puissance : il sert aux hommes de beauté, de jeunesse, de fortune; il remplace la naissance, il remplace toutes choses. A ces causes, j'ai été recherché dans les meilleures maisons romaines, j'ai été l'ami des plus illustres familles; les plus jolies femmes de Rome ont tenu à honneur de courber leur front poli sous le tendre baiser de Martial. A quoi servirait donc la poésie si elle n'apportait qu'humiliation sans fin, misères sans remèdes, isolement sans espérance? Je n'en finirais pas si je voulais dire ceux et celles qui m'ont aimé; et d'ailleurs, parmi ces dernières, tendres cœurs qui ont eu pitié de moi, il en est que je ne puis nommer. Les dieux me préservent de l'exil d'Ovide! Mais ceux que j'ai aimés, je sais leur nom, et je les ai mis dans mes vers afin que dans mes vers il y eût place pour l'amitié aussi bien que pour la gloire. J'ai eu pour ami Vinatius, mon esclave; et, comme il était près de mourir, je l'ai affranchi, lui donnant ainsi la liberté, le plus grand don que je pouvais lui faire. J'ai été l'ami de Faustinus, et je n'ai envié ni sa maison

de Baies, située dans cette vallée profonde où mugissent les taureaux indomptés, ni son jardin d'une facile culture, ni ses vieux arbres, abri impénétrable contre le soleil. J'ai préféré Posthumus aux Pisons, descendants des amis d'Horace : il était pauvre alors, et je partageais avec lui ce *pauvre rien* du pauvre Codrus dont il est parlé dans les satires de Juvénal. Depuis ce temps Posthumus a fait sa fortune : aussitôt il oublia notre amitié, dont je me souvenais toujours. Je lui écrivis alors : « Posthumus, tu étais pauvre et simple chevalier, mais pour moi tu valais un consul. Avec toi j'ai passé trente hivers; nous n'avions qu'un lit, nous le partagions ensemble. A présent, au faîte des honneurs, riche, heureux, tu es riche, honoré, heureux tout seul. Quand tu seras redevenu pauvre, tu me retrouveras ton ami ! » J'ai été l'ami de Colinus, l'aimable esprit, qui méritait d'atteindre au chêne du Capitole; j'ai été l'ami de Lucius, mon compatriote des bords du Tage, et je lui disais : « Ami Lucius, mon frère Lucius, laissons aux poëtes grecs le soin de chanter Thèbes ou Mycène : nous, enfants de l'Ibérie, ne reculons pas devant les noms quelque peu durs de notre terre natale ! Parlons de Bilbilis, remplie de fer; de Platea, fournaise ardente; du Xalon, où se trempent les armes des guerriers; de Tudela et de Rixamare, qu'embellis-

sent la musique et les danses; de Cuarditi la gourmande et la dansante; de Pelvère, touffu bosquet de roses; de Rigas, où nos aïeux avaient un théâtre dont nous n'avons que les ruines; de Silas, du lac de Turgente, de Petusia, et des ondes pures de Véronina, et du bocage sacré où croissent les yeuses du Baradon, que le voyageur le plus paresseux traverse à pied comme une promenade; et enfin de la plaine recourbée de Mulinena, que Manlius féconde avec ses taureaux vigoureux. » Avouez que c'était là un ingénieux tour de force, faire entrer ces noms barbares dans l'oreille attique des Romains!

Ce Martial si méchant, que de fois il a suivi en pleurant le deuil de ses amis! (Hélas! tout le monde les a oubliés, excepté lui.) J'ai consolé, autant que des vers partis du cœur peuvent consoler, cette grande dame romaine, Nigerina, qui fit par ses vertus l'oraison funèbre de son mari. Je n'ai pas laissé passer un jour de ma vie sans visiter mon cousin Jules Martial : « Oh! lui disais-je souvent, cher Martial, que ne puis-je jouir en paix du reste de mes jours, disposer à mon gré de mes loisirs, et me servir de la vie en homme sage et libre! Nous irions vivre, toi et moi, loin des antichambres, loin des grands, loin des procès, mais non pas loin de Rome. Les promenades, la con-

versation, la lecture, le Champ de Mars, le Portique, les eaux limpides, les thermes, voilà les lieux, les travaux qui nous plairaient! Mais, hélas! qui peut vivre pour soi et ses amis? Nos beaux jours s'enfuient, inutilement prodigués; jours perdus, et que cependant le Temps nous compte. »

J'ai bien aimé aussi une jeune femme, Julia, créature plus douce que le dernier chant du cygne, plus tendre que les agneaux du Galèse, plus blanche que les perles de la mer Érythrée. Les femmes qui habitent les bords du Rhin n'ont pas une plus longue chevelure; elle avait l'haleine suave des roses de Pestum; de sa peau s'exhalaient les vapeurs du safran qu'une main brûlante a froissé. Elle est morte; et, pendant que son mari comptait les deux cent mille sesterces dont il héritait, je m'écriais : « Plus d'amour, plus de joie, plus de fêtes, plus de bonheur pour toi, Martial! »

Que j'en ai vu mourir ainsi, les plus beaux et les plus belles! Saloninus, ombre irréprochable; Claudius, l'affranchi de Mélior, les regrets de Rome entière, enseveli sur la voie Flaminia, esprit vif, pudeur innocente, rare beauté; le jeune Eutichus, misérablement noyé dans le lac Lucrin, ou plutôt emporté par des Naïades amoureuses.

J'ai adressé un de mes livres à l'un des plus élé-

gants patriciens de la ville, mon ami Rufus Camonius, qui s'en fut chercher en Cappadoce les cendres de son père. Un de mes plus chers familiers était Paullus; je lui envoyai ces vers aux calendes de décembre : « Cher Paullus, que ce mois de décembre te soit propice ! puisses-tu être à l'abri des tablettes à trois feuillets, des serviettes écourtées, de l'encens falsifié, et autres présents insolents et avares ! Que les trépieds et les coupes d'or remplissent ta maison ! Puisses-tu gagner aux échecs Publius et Novius, et ne pas trouver de maître à la joute ! Cependant, si tu entends quelque méchant m'appeler un envieux, donne-lui un démenti à haute voix ! »

Rome entière a pleuré par mes vers le petit Urbillus; il lui fallait encore trois mois pour avoir trois ans. J'ai eu pour voisin un vieillard nommé Titulus, dont j'aurais été l'héritier si j'eusse voulu me faire son complaisant et son flatteur ; mais, loin de là, je lui disais : « Il en est temps, misérable Titulus, jouis de la vie ! Quoi donc ! la mort approche et tu fais encore de l'ambition ! courtisan assidu, il n'y a pas de seuil que tu ne fatigues ! chaque matin tu as déjà parcouru les trois tribunaux à l'heure où les chevaliers prennent place ! Tu rôdes comme une ombre en peine autour du temple de Mars et du colosse d'Auguste pendant

la troisième et la cinquième heure ! Prends, amasse, emporte, possède : il te faudra quitter tout cela. De quelque éclat que brille ton coffre-fort gorgé d'écus, quelque chargé que soit ton livre d'échéances, ton héritier jurera que tu es mort insolvable, et, tandis que s'élèvera ton bûcher de papier, sur le grabat où reposera ton corps ton héritier boira les vins de ta cave ! » Titulus mourut assassiné par des voleurs, et je ne fus pas son héritier.

Que j'étais fier de la grâce et de la beauté de Liber ! « Jeune homme, lui disais-je, parfume ta brillante chevelure avec l'anémone d'Assyrie, charge ton front de guirlandes de fleurs, que le vieux falerne remplisse ta coupe de cristal ! » Quand Stella donna au peuple ces jeux magnifiques dont le peuple, tout ingrat et tout frivole qu'il est, se souvient encore, j'entonnai les honneurs de Stella : « Stella ne se trouve jamais quitte avec le peuple; ni l'or de l'Hermus ni l'or du Tage ne suffisent à sa main prodigue : il jette au peuple une pluie de médailles, il lui livre les animaux les plus rares, les oiseaux les plus magnifiques ! » L'éloquent Salominus ayant placé dans sa bibliothèque mon portrait entre le portrait d'Ovide et celui de Gallus, je lui envoyai deux vers où je disais, ce que je pense, que l'amitié vaut mieux que la gloire. Interrogez Pistor : il vous dira toute la modéra-

tion honnête et calme de mes vœux : « O Pistor! laissons aux pauvres riches ces amas d'esclaves, ces charrues sans nombre, ces lits surchargés de résonnantes lames d'or : qu'on nous donne à nous un vase de cristal toujours plein d'une liqueur généreuse, et prenne qui voudra tout le reste! A quoi bon cette litière entourée de clients affamés? Si j'étais riche, sais-tu à quoi j'emploierais ma fortune, ami Pistor? à donner et à bâtir. » Un jour Priscus me demandait quel est le meilleur des repas : « Celui, répondis-je, où vous trouvez un ami et pas un joueur de flûte. » Un autre jour c'était Mamurra qui me consultait sur ses lectures. Le bon jeune homme n'aimait à lire que les vers sanglants, le meurtre et le poison lui plaisaient avant toutes choses : c'était de son âge; Œdipe, Thyeste, Scylla, tels étaient ses héros, telles ses héroïnes : « Allons, lui dis-je, laisse là ces fables. Que te fait l'enlèvement d'Hylas! que veux-tu tirer du sommeil d'Endymion et de la chute d'Icare? Nous sommes au temps des études sérieuses : renonce aux fables frivoles et lis les histoires. » En effet, notez-le bien, si cette époque de décadence se manifeste à l'avenir, ce sera surtout par l'histoire; les poëtes qui auront joué comme j'ai fait avec les révolutions qui passent et les monuments qui tombent, la postérité les traitera mal. Fou que j'étais!

le conseil que je donnais à Mamurra, pourquoi donc ne l'ai-je pas suivi?

Ont encore été mes amis, et mes amis dévoués et dont je suis fier, Antonius Primus, le noble vieillard, qui, à sa quinzième olympiade, vivait encore pour la vertu. Il me donna son portrait, entouré de roses et de violettes, quand il était dans la force de l'âge. Quel chef-d'œuvre c'eût été là si le peintre avait pu représenter les qualités du cœur aussi bien que la beauté du visage! Frontinus, l'heureux propriétaire de cette villa d'Auxur bâtie sur la mer; Restitutus l'avocat, le défenseur des misérables, le père de l'orphelin, le vengeur des vierges déshonorées; Flaccus encore... Mais j'ai renoncé à un ami dont j'ai vu la femme avaler chez moi à elle seule six tasses de saumure, deux tranches de thon, un petit lézard d'eau, six harengs servis sur un plat rouge, et du vin à l'avenant. Chrestillus... Mais celui-là aimait trop les vieux mots du vieux langage, dont Salluste lui-même, malgré son génie, a trop usé.

Parmi les belles Romaines, Italiennes de Rome ou barbares de nos provinces, il en est que j'ai bien aimées! Telesitha, par exemple, la danseuse de Cadix, si habile à peindre la volupté au bruit des castagnettes de la Bétique; Lesbie, impudente autant que jolie; Lycoris, avare autant que la

Cynnara d'Horace et aussi désintéressée envers moi que Cynnara le fut pour Horace; Claudicis, née sur les côtes de la Bretagne; mais elle avait toute l'âme des filles du Latium, et en même temps que de beauté dans sa personne! (Les femmes de l'Italie la prenaient pour une Romaine, les femmes de l'Attique pour une Athénienne.) Cerellia, morte dans les flots de Bauli à Baies; Gellia la courtisane, beauté qui descendait des vieux Brutus, ô honte! — Voilà, dites-vous, bien des amours, Martial! Mais Ovide, Horace, Tibulle, Catulle ont fait ainsi. Eh! qui ne sait les noms charmants de leurs amours? L'amour est la vie et la gloire du poëte! Quand j'étais jeune, je voulais que ma maîtresse eût vingt ans, de belles dents, un frais sourire, de longs cheveux; qu'elle fût parée, éclatante. Je renvoyai une fois à Flaccus sa chanteuse Livie qu'il m'avait adressée, avec ce petit billet : « Je ne veux pas, Flaccus, d'une maîtresse efflanquée, à qui mes bagues pourraient servir de bracelets, qui me poignarde de ses genoux, et dont l'échine est dentelée comme une scie. Je ne veux pas davantage d'une maîtresse qui pèserait un millier : j'aime la chair, non la graisse. »

Maintenant que j'ai parlé de mes amitiés et de mes amours, me sera-t-il permis de parler aussi de mes ouvrages? Je sais que j'ai bien à les dé-

fendre : ils ont été attaqués en même temps par de très-honnêtes gens et par les plus vils des hommes; les Zoïles de mon temps ne m'ont pas laissé de relâche, tant ils avaient le désir de voir leurs noms fangeux écrits dans mes vers. J'ai refusé de répondre aux Zoïles, je dois répondre aux honnêtes gens. Les reproches que me font ceux-là sont de plusieurs sortes, mais ils ne sont pas sans réplique. Les uns trouvent mes vers trop libres; on ne peut pas, disent-ils, les lire dans une école. Il est vrai que mes vers ne sont pas faits pour les écoles; ce sont des vers enjoués, qui pour plaire ont besoin d'une pointe tant soit peu grivoise. D'autres se récrient que souvent mon vers mord jusqu'au sang et fait une blessure cruelle; mais qui dit épigramme ne dit pas une fade louange. L'épigramme est déjà bien assez difficile à écrire sans vouloir lui ôter sa méchanceté piquante. Dans mon esprit, je mets le faiseur d'épigrammes bien avant le faiseur de tragédies : celui qui écrit une tragédie a toute liberté d'expliquer son œuvre à l'aide d'un prologue ou d'un récit; il faut que l'épigramme s'explique en peu de mots et souvent en un seul. La tragédie aime l'enflure et les manteaux extravagants; l'épigramme est simple et nue. La foule admire les illustres tragédies, mais elle sait par cœur les bonnes épigrammes. Quelques-uns me

reprochent d'être badin et rieur et de ne jamais écrire des choses sérieuses; mais, si je préfère aux choses sérieuses celles qui amusent, c'est ta faute, ami lecteur, toi qui lis et qui chantes mes vers dans toutes les rues de la ville. Ah! tu ne sais pas ce qu'elle me coûte cette popularité poétique! car si j'avais voulu me poser comme le défenseur de tous les opprimés dans le temple du dieu qui tient la faux et le tonnerre, si j'avais voulu vendre mon éloquence et mon esprit aux accusés tremblants, mes celliers seraient remplis de vin d'Espagne, ma toge serait brodée en or. Un pauvre homme qui fait des livres ne peut attendre tout au plus pour son salaire qu'une place à quelque bonne table. Laissons donc aboyer les détracteurs, chiens enragés qui me déchirent de leurs morsures et dont le nom doit mourir inconnu. Les idiots! ils attaquent vers par vers, et comme s'il s'agissait du poëme de Lucain, des bagatelles qui ont eu le bonheur de plaire aux plus éloquents orateurs du barreau, de petits livres que Silius place avec honneur dans sa bibliothèque, des vers que citent Régulus et Sierra! D'autres critiques plus indulgents m'ont reproché mes épigrammes en vers hexamètres : 'avoue qu'une épigramme qui marche sur tant de pieds est un peu lente; mais on est libre de ne pas lire mes vers hexamètres. Plus d'une fois, sensible

aux encouragements de ceux qui me disaient : *Travaille, Martial! accomplis des poëmes de longue haleine, Martial!* j'ai voulu m'élever dans une autre sphère; mais bientôt ma muse facile, secouant autour de moi les parfums enivrants de sa chevelure, me disait d'une voix qui chante : « Ingrat! peux-tu bien renoncer à notre charmant badinage! Où trouveras-tu donc un meilleur emploi de nos loisirs? Quoi, tu voudrais échanger le brodequin contre le cothurne, ou bien chanter la guerre et ses fureurs en vers ronflants, pour qu'un pédant enroué fasse de toi la haine des petites filles et la terreur des petits garçons obligés d'apprendre tes poëmes par cœur! Abandonne ces tristes labeurs à ces écrivains tristes et sobres qui passent leurs nuits à la clarté douteuse de la lampe. Pour toi, continue de répandre dans tes écrits les grâces du sel romain; reste toujours le peintre fidèle des mœurs de ton siècle. Qu'importe que tes chants s'échappent d'un simple chalumeau, si le chalumeau l'emporte sur les trompettes? »

Oui, ma muse a raison : restons le poëte des jeunes gens fougueux, des belles femmes galantes, des esprits rieurs, des élégants de Rome; flattons tour à tour la beauté et la jeunesse et narguons les censeurs! D'ailleurs mes différents livres d'épigrammes ne se ressemblent guère : ce n'est pas

seulement aux oisifs de la ville et aux oreilles inoccupées que s'adressent mes écrits; ils sont lus aussi par l'austère centurion que Mars réunit sous les drapeaux au milieu des glaces de la Gétie; les Bretons récitent mes vers; j'en ai fait que la femme de Caton elle-même et les austères Sabines pourraient lire sans rougir. Mon vers est tour à tour enjoué et sévère, triste et rieur, plein de joie, barbouillé de lie, plein d'amour, parfumé comme Cosmus, folâtre avec les garçons, amoureux avec les jeunes filles, chantant Numa et célébrant les Saturnales. Mais, croyez-le, ce ne sont pas mes mœurs que je consigne dans ces livres.

Par Jupiter et par Bacchus! j'ai écrit aussi pour nos bons bourgeois, gens peu difficiles, qui aiment avant tout le gros rire et qui sont prêts à tout pardonner à ce prix. La poésie de Lampsaque les égaye, et dans ma main résonne l'airain qui retentit aux champs tartessiens. Combien de fois, et malgré vous, mes censeurs, vous sentirez l'aiguillon de l'amour, fussiez-vous Curius et Fabricius! Quant à Lucrèce... Mais Lucrèce a rougi parce que Brutus était présent. Va-t'en, Brutus! Lucrèce elle-même me lira.

Mais c'est assez répondre à cette canaille déchaînée contre Martial. J'ai été toute ma vie entouré d'aboyeurs, de plagiaires; c'était mon lot de

faiseur d'épigrammes, et je ne m'en plains pas : quiconque attaque doit être attaqué à son tour; seulement il est malheureux que celui-là qui attaque avec esprit, avec courage, soit attaqué lâchement et sans esprit, et dans l'ombre. J'ai eu des ennemis si affreux qu'ils colportaient, en me les attribuant, des propos de valets, d'ignobles méchancetés, des turpitudes dignes de la bouche d'un baladin, et autres infamies dont un courtier de pots cassés ne donnerait pas la valeur d'une allumette. Affreuses intrigues qui sont retombées sur leurs tristes auteurs! Non, Rome n'a pas ajouté foi à ces calomnies dirigées contre son poëte. Le ciel préserve mes livres d'un succès si odieux! Mes livres font leur chemin au grand jour, sur les blanches ailes de la Renommée! Pourquoi donc me donnerais-je tant de peines pour me faire une mauvaise réputation, quand il suffirait de mon silence pour me faire remarquer?

De mes ouvrages je ne parlerai plus. Le premier livre de mes épigrammes est tout entier consacré à des flatteries dont j'ai honte. Le second livre est enjoué, et sans trop de malice. Le troisième livre, écrit dans les Gaules, a rapporté à Rome je ne sais quelle rudesse qui n'a pas déplu dans les palais de ces maîtres du monde. Dans le quatrième livre se lit cette invocation à Domitien que je voudrais

effacer avec mon sang. Le cinquième livre est le plus chaste de tous; je l'ai dédié moi-même aux jeunes filles, aux jeunes garçons, aux chastes matrones. Le sixième livre (je recommençais à redevenir un homme libre) est adressé à mon ami le plus cher, à Jules Martial. Le septième livre est tout entier consacré à des vengeances personnelles. Attaqué, il fallait me défendre; la renommée ne vient pas sans combat. Mais j'ai déjà regret à toutes les peines que je me suis données pour flageller des ennemis inconnus qui ne sont plus. Le huitième livre appartient encore à Domitien. Il fallait bien lui payer, hélas! par ma honte, cette maison sans eau, sans fruits et sans ombrages que m'avait donnée son avarice. Le livre neuvième est écrit avec un soin bien rare pour un improvisateur comme je suis. Le livre dixième, au contraire, a été dicté avec une précipitation sans exemple, et j'ai été obligé de l'écrire plusieurs fois. Quand parut le onzième livre, il eut d'abord peu de retentissement, car il vit le jour au moment où Rome entière était partagée entre deux coureurs de chars, Scarus et Incitatus. Le livre douzième a été rêvé au milieu des tièdes félicités et du pesant ennui de la province, heureux et malheureux à la fois de ma position présente, étonné et regrettant d'être riche, appelant, mais en vain, les grâces,

l'esprit, l'intelligence qui m'entouraient dans mes beaux jours de poésie et de misère. Il y a encore dans mes œuvres plusieurs poésies, bien différentes de ton et d'allure, qui échappent à la critique. En un mot, on pourrait dire de mes vers ce qu'on pourrait dire des vers de tous les poëtes qui ont beaucoup écrit : quelques-uns sont de nulle valeur, il y en a un grand nombre de médiocres; mais aussi quelques-uns sont excellents. Tel est, ami lecteur, ce Martial dont le nom s'est répandu parmi le peuple et chez les nations étrangères, grâce à des hendécasyllabes où la malice abonde sans dégénérer que rarement en licence. Si ma gloire te fait envie, hélas! rappelle-toi que je suis riche, que je suis marié, et que j'habite loin de Rome, dans une ville de province.

III

Cher Sextus, c'est à toi que j'adresse ce quatrième livre de mes *Mémoires,* qui sera aussi le dernier. Pendant que tu bats en tous sens le bruyant quartier de Suburre, pendant que, trempé de sueur, sans autre vent pour te rafraîchir que celui de ta robe, tu cours de palais en palais jus-

qu'au sommet de la montagne où Diane a son temple; pendant que tu vas et viens, sans prendre haleine, du grand au petit Célius, moi enfin, après tant d'années, j'ai revu ma patrie; Bilbilis m'a reçu et m'a fait campagnard, Bilbilis, orgueilleuse de son or et de son fer. Ici je cultive sans trop de peine le Botrode et Platée, noms barbares donnés aux champs celtibériens; je dors d'un admirable sommeil, qui souvent se prolonge au delà de la troisième heure, et je compense avec usure les veilles de trente années. La toge est inconnue ici, mais chaque matin un esclave attentif m'apporte l'habit préparé la veille. A peine levé, je trouve un bon feu qui me salue de sa flamme brillante, heureux foyer que ma fermière entoure d'un rempart odorant de marmites bien garnies. De jeunes serviteurs s'empressent autour de moi tout le jour. Le métayer, imberbe encore, me prie de faire abattre sa longue chevelure. A midi je vais me promener dans mes jardins. Ce bois épais, ces fontaines jaillissantes, ces épaisses treilles où la vigne entretient un frais ombrage, ce ruisseau murmurant qui promène çà et là son eau vive et capricieuse, ces vertes prairies, ces rosiers chargés de fleurs, aussi beaux que les rosiers de Pestum qui fleurissent deux fois l'année, ces légumes qui verdissent en janvier et qui ne gèlent jamais, ces

rivières où nage emprisonnée l'anguille domestique, cette blanche tour habitée par de blanches colombes : tels sont les dons de Marcella ma femme; ce petit empire où je vis, où je règne, je le tiens de Marcella. Vienne Nausicaa m'offrir sa main et les jardins d'Alcinoüs, je répondrai : *J'aime mieux Marcella et ses jardins.*

Quelle fortune inexplicable! vas-tu dire, cher Sextus. Je vois d'ici ton étonnement : est-ce bien là ce même Martial si pauvre et si abandonné dont tu gourmandais la paresse! Chaque matin, à Rome, quand toi, sénateur, tu avais fait tes soixante visites, tu me retrouvais encore au lit, moi pauvre et paresseux chevalier, et tu me grondais parce que dès le point du jour je ne m'étais pas mis en quête de salutations et de baisers. Tu proposais l'exemple de ton ambition à ma paresse; mais, entre nous, quelle différence, Sextus! Tu te donnais toutes ces peines pour placer un nom nouveau dans nos fastes consulaires, pour aller gouverner la Numidie ou la Cappadoce; mais moi, je te prie, à quoi bon me lever de si bonne heure? pour aller piétiner dans la boue du matin? Que m'en serait-il revenu? Qu'avais-je donc à attendre des uns et des autres? Quand ma sandale brisée me laissait pied nu au milieu de la rue, quand un orage soudain m'inondait d'un

torrent de pluie, en vain aurais-je appelé à mon aide; même chez moi, je n'avais pas un esclave pour me changer d'habit. Pourquoi donc me serais-je donné toutes les peines que tu te donnais toi-même? Nos peines auraient été les mêmes, nos chances n'étaient pas égales : tu courais après une province, moi je courais tout au plus après un souper. Notre but n'était pas le même, nos chances n'étaient pas les mêmes. Je t'ai donc laissé courir après la fortune dans mon lit.

Comment donc cette fortune m'est arrivée, je vais te le dire. Je dînais un jour chez le riche Macer; tu sais bien, ce même Macer qui, à force de donner des anneaux aux jeunes filles, finira par n'avoir plus d'anneaux. Ce Macer est un antiquaire entêté de toutes sortes de curiosités puériles auxquelles je préfère, à te parler vrai, les vases de terre fabriqués à Sagonte. Cet impitoyable bavard entend assez bien l'ordonnance d'un dîner; mais, pendant qu'il vous raconte l'antiquité de sa vaisselle d'argent, son vin a le temps de s'éventer. « Ces gobelets, nous dit-il, ont figuré sur la table de Laomédon. Le terrible Rhesus se battit pour cette coupe avec les Lapithes; même elle a été échancrée dans le combat. Ces vases passent pour avoir appartenu au vieux Nestor, à telle enseigne que la colombe qui sert d'anse a été usée par le

pouce du roi de Pylos. Voici la tasse que le fils d'Éacus remplissait pour ses amis. Dans cette patère, la belle Didon porta la santé de Bytias quand elle donna à souper au héros phrygien. » Ainsi il parlait; puis, quand vous aviez admiré ces vieilles ciselures, le maudit antiquaire vous faisait boire dans la coupe du vieux Priam un vin jeune comme Astyanax.

Ce jour-là, après le dîner, notre amphitryon recevait belle et nombreuse compagnie; et, pour amuser ses hôtes, fatigués de curiosités douteuses, il leur avait promis Martial : « Vous aurez Martial; Martial vous dira des vers! Martial improvisera des distiques sur des sujets donnés! » O honte et misère poétique! En effet, nous nous levons de table. A l'heure dite arrivent en litière tous les grands noms de Rome, et quelques belles romaines vieilles ou jeunes, mais au regard intelligent et plein de bienveillance. Tu sais que j'excelle à ces joutes de l'esprit où le hasard, cette dixième muse, remplace les neuf sœurs; futiles et scintillantes lueurs dont les hommes graves s'amusent comme les enfants s'amusent de leurs hochets. Ce soir-là j'étais encore plus disposé à bien faire qu'à l'ordinaire : j'étais si pauvre! ma maison tombait en ruine, ma toge était usée, mon foyer était sans feu, ma lampe sans huile, et l'huissier

me menaçait pour le surlendemain. Je me dis donc à moi-même : « C'est à présent qu'il te faut être gai, enjoué, railleur, bon plaisant, mon pauvre Martial ! » En effet, notre homme, me prenant par la main et me présentant à cette belle compagnie : « Voilà, dit-il, notre Martial ! Proposez-lui les difficultés les plus difficiles : son vers et son esprit vous attendent de pied ferme ! » On commença donc ce supplice cruel qui consiste à tirailler la poésie d'un honnête homme dans tous les sens, comme on fait d'une aune de laine pour voir si le tissu est solide et si l'étoffe ne se déchire pas.

Pour commencer dans les règles ce jeu misérable, on me demanda une invocation aux Muses. Pauvres Muses ! invoquées comme s'il s'agissait d'entonner l'*Énéide !*

« Muses ! m'écriai-je, laissez-moi perdre encore quelques feuillets de papyrus d'Égypte ! et vous, sénateurs, faites attention, le jeu commence ! Mon esprit et mon imagination vous serviront d'enjeu. Vous avez pour banquier un poëte ; ma table n'est pas de celles où résonne le dé, qu'anime le *chien* ou le *six :* ces lignes, voilà mes noix ; ce papier, voilà mon carnet. C'est un jeu qui ne cause pas de perte. » J'ajoutais tout bas : « Et pas de profit ! »

Aussitôt chacun me donna son mot au hasard, afin que par moi ce mot fût agréablement enfermé

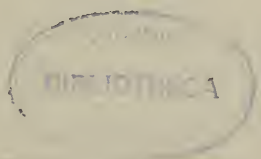
dans un distique. Un gourmand s'écriait : *Le poivre !* et je répondais : « Veux-tu manger à point un gras bec-figue ? Saupoudre-le de poivre. »

Un autre s'écriait : *La fève !* Je répondais à celui-là : « Si la fève, avec sa cosse pâle, écume pour toi dans un pot de terre rouge, homme heureux, tu peux mépriser l'invitation des riches ! » Disant ces mots, je soupirais.

Venaient en même temps d'autres mots bizarres : — *la farine* — *la lentille* — *l'orge* — *le froment* — *la laitue* — *les raves* — *le bois à brûler*, — et j'avais réponse à tout :

« Remplis tes cruches plébéiennes de *farine bouillie*, vide-les quelque temps après et remplis-les de vin : ton vin sera délicieux. — La *lentille*, présent du Nil et de Péluse, est préférable à l'orge. — Muletier, tu ne donneras point cette *orge* à tes discrètes mules, mais l'hôtelier te la fera manger. — Le *blé* moissonné en Libye est le meilleur. — C'était par la *laitue* que nos aïeux finissaient leurs repas ; dites-moi pourquoi nous commençons les nôtres par la laitue. — Si ta maison de campagne est près de Nomentanum, n'oublie pas d'y porter du *bois*. » En faisant ce dernier distique, je pensais en grelottant à la maison de campagne que m'a donnée Domitien.

Cependant, en me trouvant réponse à tout, l'as-



semblée battait des mains. « Courage! s'écriait-on, courage, Martial! Voilà de la poésie bien jetée! voilà de l'improvisation nette et rapide! » Et l'on m'accablait de mots nouveaux, et moi je répondais toujours :

« Parlez-moi des navets d'Amiterne! honte aux navets ronds de Nuscia! — Honneur à l'asperge de Ravenne, à la figue de Chio qui porte avec elle, comme le vieux vin de Sétie, son vin et son sel! — Rien ne vaut les coings miellés, les dattes dorées, présent du pauvre, les prunes de Damas que la vieillesse a ridées et flétries, le fromage de Luna ou de Vélabre, imbibé de fumée. — Servez-moi la saucisse de Lucanie, entourée d'une bouillie blanche. — Je veux que les olives viennent de Picenum, les citrons des jardins de Corcyre, les sangliers de l'Étolie, les grenades de la Libye, les poulets du Phase, la gelinotte de l'Ionie et les poules de Numidie. — A la perdrix je préfère la bécasse, le surmulet à la murène, le turbot à la squille. — J'aime les huîtres autant que les aimait ce client de Cicéron exilé à Marseille. — Je ne méprise ni le goujon ni la dorade. » Et c'est ainsi que je consacrai toute une partie de la soirée à ces descriptions de gourmet.

Dans cette foule d'hommes sans pitié il y en eut un qui cependant ne voulut pas me voir plus

longtemps sur le chapitre de la goinfrerie. « Martial, me dit-il, laissons là le vin et la bonne chère : je sais bien que si tu voulais tu parlerais jusqu'à demain, et tu nous en ferais venir l'eau à la bouche, du vin de Setia et du vin de Fondi, du vin de Cécube qui mûrit dans les marais, et du vin de Cyène qui resserre le ventre, du vieux vin de Mammertin et du vin de Taragone, préférable même aux vins de Toscane. Sans doute tu n'oublierais pas ton vinaigre de Nomentanum et le joli vin de Spolette, préférable, quand il a quelques années, au vin nouveau de Falerne; mais laissons là le vin de Pélignum, et le vin de Spolette, et le vin de Marseille : parle-nous plutôt, en faveur des dames, des parfums et des roses. » Alors je répondis en m'inclinant : « Laisse ton argent à ton héritier; mais ne lui laisse ni tes parfums, ni tes vins, ni tes roses. »

Un vieux sénateur que tu connais bien, l'avare Scévola, fendant la foule :

« Çà, me dit-il, Martial, les calendes de janvier s'approchent : bientôt chevaliers et sénateurs vont se parer de la robe des festins; l'esclave lui-même s'apprête à remuer son cornet et ses dés sans craindre que l'édile le fasse plonger dans l'eau froide; bientôt va venir l'heure des présents. Je te prie, Martial, de me faire des vers pour chacun des ca-

deaux que j'ai à faire, afin que ton vers rehausse quelque peu la valeur de ces bagatelles! » Oui, c'est ainsi que me parlait cet avare Scévola; et moi, en souriant de pitié, je lui demandai ce qu'il voulait donner.

« Mais, reprit-il, peu de chose; par exemple, des tablettes de citronnier, des tablettes à cinq feuilles, des tablettes d'ivoire, des tablettes de parchemin, des tablettes vitelliennes, du grand papier, du papier à lettres, des coffrets de bois, des osselets, un cornet, des noix, une écritoire, des échecs, des cure-dents, des cure-oreilles, une aiguille d'or, un peigne, un savon, une ombrelle, un poignard, une petite hache, un carton, une lampe de nuit, une chandelle, une bougie, un chandelier de bois, un ballon, une perruque, une brosse à bains, un fouet, de la poudre pour les dents, une lanterne de corne ou de vessie, une flûte, des sandales, un fichu, une pie, un perroquet, un corbeau, un rossignol, des férules, un balai; que sais-je encore? tout ce qui se donne en présent dans ces jours maudits consacrés aux présents. Fais-moi des inscriptions pour toutes ces bagatelles peu coûteuses, et tu en seras bien récompensé, Martial! »

Victime et témoin de l'insolence de cet homme, je fus près de me révolter et de me montrer enfin un homme, un chevalier, un poëte; mais la misère

me courba encore la face contre terre. Je pris donc les tablettes qu'on me présentait, et sur autant de feuilles séparées j'écrivis des inscriptions en vers. Les vers valaient mieux que les objets ridicules qu'ils annonçaient. Si tu savais, mon ami, combien j'étais malheureux quand je prostituais ainsi ma poésie, et quel horrible métier c'était là pour moi! Mais, de grâce! épargne-moi les reproches : tu ne saurais dire sur ces bagatelles plus que je n'en dis moi-même. J'improvisai donc toutes sortes de vers : « Sur des tablettes à cinq feuilles sont décernés les honneurs suprêmes. — Les tablettes à trois t'annoncent la visite de ta maîtresse. — Les tablettes de parchemin enduites de cire te servent à corriger tes vers. — Les tablettes vitelliennes t'annoncent chez tes amours. — Le grand papier est un présent considérable quand il vient d'un poëte. — Les coffrets de bois sont destinés à ceux qui n'ont pas d'or à enfermer. — On joue petit jeu aux osselets, — gros jeu aux dés. — Le cornet est un véritable compère dans les mains d'un fripon. — Le meilleur cure-dents est une plume. — Le savon est la beauté de la chevelure. — L'ombrelle vous préserve contre le soleil au théâtre. — La lampe de nuit, confidente discrète qui voit tout ce qui se fait et qui n'en dit rien. — La chandelle, humble servante de la lampe. — Prends garde! le

chandelier de bois peut devenir chandelle. — Le ballon, jeu des vieillards. — La perruque vous protége contre la pommade. — La poudre dentifrice est faite pour les jeunes gens qui ont des dents à eux. — Dans l'ivresse des festins la joueuse fait résonner la flûte de ses lèvres humides. — Les sandales viendront d'elles-mêmes se mettre à ton pied. — Le perroquet te salue. — Le corbeau te demande sa proie. — Le rossignol pleure. — La pie chante. — Les balais de palmier sont faits pour des parquets d'ivoire. — La vaisselle d'Antium servait à Porsenna. — Ce bassin vient du fond de la Bretagne. — Les coupes de Sorrente sont légères. — Dans un pot de cette terre, Frontin, le maître de Marc-Aurèle, buvait son eau. — Ton esclave peut briser sans craindre le fouet ces coupes de Sagonte. — Memphis t'envoie cette robe de chambre brodée. »

Quand j'eus achevé ce travail je fus accueilli par un murmure flatteur de l'assemblée. « Très-bien dit! s'écria Scévola; Martial, voilà des vers qui feront passer mes présents. Je t'enverrai avant peu une demi-livre de poivre.

— Vous aviez, lui dis-je, l'habitude de me donner chaque année une livre d'argent : je n'achète pas si cher une demi-livre de poivre. »

A cette réponse, Scévola sortit en rougissant de

colère, et toute l'assemblée battit des mains à Martial.

Alors l'honnête Cimber, s'approchant de moi : « Vous vous êtes surpassé ce soir, mon ami Martial! Acceptez ce petit cachet, qui représente le jeune esclave de Brutus. »

Je mis l'anneau à mon doigt, et je dis à Cimber :

« Acceptez en revanche ce distique, que j'ai fait hier pour votre tableau d'Héro et Léandre :

« L'audacieux Léandre, poussé par l'amour,
« s'écriait au milieu des flots : « Flots orageux,
« ne m'engloutissez qu'à mon retour! »

— Que pensez-vous, me dit le savant Cotta, du *Moucheron* de Virgile?

— C'est un éclat de rire après l'*Arma virumque*, lui répondis-je.

— Et le poëme des *Grenouilles* d'Homère?

— C'est une excuse pour Martial. »

J'entendis Cotta qui murmurait en souriant : « Aussi habile à parler sérieusement qu'ingénieux à dire des riens! »

Je te raconte ainsi tous les moindres détails de cette soirée, parce que cette soirée fut la dernière heure de mes lâchetés poétiques. J'allais être enfin affranchi de cette horrible lutte contre la misère; j'allais enfin redevenir un homme libre grâce à cette dernière heure de ma prostitution

poétique; car, dans cette foule de gens d'esprit oisifs et de belles femmes, qui faisaient de mon esprit un délassement futile, il y en avait une qui put à peine contenir ses larmes en me voyant exécuter ainsi, le sourire à la bouche et le désespoir dans le cœur, ces horribles tours de force. Par un bonheur incroyable, cette belle femme de tant de pitié était ma compatriote, une brune Espagnole à l'âme brûlante, née comme moi sur les rives sauvages du Xalon. Mais qui se serait douté, à la voir si calme et si tendre, que c'était là une Espagnole? Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si exquis, de si délicat, de si reposé! à entendre la perfection de cette langue romaine qu'elle parlait dans toute sa pureté, Rome l'eût saluée comme née dans ses palais; elle n'avait son égale ni au milieu du quartier de Suburre ni près du mont Capitolin, les plus beaux quartiers de la ville. Personne plus que cette femme ne méritait d'être Romaine; mais aussi, grâce à elle, j'ai supporté sans trop d'efforts mon exil volontaire loin de Rome; seule elle est pour moi Rome tout entière.

Le lendemain de ce triste jour, je la vis entrer dans ma demeure. Sa démarche était calme, son visage était tranquille; il y avait dans son regard je ne sais quel orgueil, mêlé d'une tendre bienveillance, qui commandait l'amour et le respect.

« Martial, me dit-elle en me tendant la main, mon cher compatriote, il y a longtemps que je vous aime et que je vous ai pris en pitié. Je sais par cœur toutes vos poésies et je connais à fond toutes vos misères : vous êtes entouré d'ennemis et de flatteurs; vous êtes le jouet de l'amitié et de la gloire. Malheureux, qui avez flatté en tremblant Domitien lui-même! infortuné et noble esprit, qui vous êtes fait le jouet des nobles et des riches! Je vous plains et je vous aime, Martial! Je me suis dit à moi-même que vous étiez perdu sans retour si quelque honnête fortune et un cœur dévoué ne venaient à votre aide. Martial, pauvre homme! ta jeunesse s'est perdue en flatteries inutiles, ta vie se perd en méchancetés inutiles; tu as jeté aux vents et sans pitié les trésors les plus précieux de ta poésie; le loisir, non le génie, t'a manqué pour être un grand poëte. Eh bien! voici que je viens à ton aide, moi qui t'aime, moi qui suis belle, moi qui suis riche! Non, il ne sera pas dit que tu sois plus malheureux que les autres poëtes de Rome, qui, dans l'égoïsme général, et privés de Mécènes, ont été inspirés ou sauvés par les femmes! Properce était aimé de Cynthie, Lycoris aimait Gallus, Tibulle s'inspirait de la belle Némésis, Catulle a dû sa renommée à Lesbie : si tu le veux, tu devras le bonheur à Marcella ton épouse! Viens, quittons

cette ville bruyante : mes belles fermes et mes vastes jardins te vont reconnaître pour leur maître. Ni les rivages de Baies ni les ombrages d'Auxur ne valent les rives du Xalon. Viens; dis adieu à la foule agitée, aux protecteurs ingrats, aux protégés stupides, à la maigre sportule, aux dîners mendiés dans l'antichambre; viens, renonce à cette vie agitée, pénible, misérable, mendiante, à cette maison qui fait eau de toutes parts, à ce champ stérile viens dans ma vaste maison, qui sera la tienne heureuse contrée où peu de chose rend heureux, où l'on est riche même avec un mince patrimoine Ici il faut nourrir la terre : chez nous c'est la terre qui nous engraisse; ici le foyer sans chaleur ne réchauffe personne : chez nous la flamme éclate bruyante, hospitalière et joyeuse; ici la faim même est hors de prix : là-bas les fruits de nos arbres chargeront notre table; ici, dans un seul été, tu uses plus de quatre toges : là-bas un seul habit pourrait te suffire toute l'année. Est-ce donc la peine de faire ta cour aux grands quand tu peux à ton tour avoir à ton lever des poëtes, des mendiants et des flatteurs? »

Ainsi parlait Marcella. Disant ces mots, elle était si touchante et si belle! Ses deux mains étaient jointes comme si elle eût imploré de moi sa fortune; son grand œil noir était mouillé d'une

seule larme, mais limpide et brillante. Moi cependant, étonné, ébloui, mais, le croirais-tu? hésitant encore, je jetais un triste regard sur ma misère et un regard attendri sur cette femme si belle qui semblait m'implorer. Étais-je bien éveillé en effet? Ici, chez moi, à mes côtés, cette belle personne, l'honneur de l'Espagne, et en même temps ce pauvre mobilier, misérable gage de deux années de loyer que mon avare propriétaire avait négligé de saisir! Marcella assise sur ce siége impotent, triste ruine, et autour d'elle ces meubles sans forme! ce grabat à trois pieds, compagnon boiteux d'une table qui n'en avait que deux; cette lampe de corne à côté de ce cornet de corne! Sur ces planches grossières, mon maigre garde-manger de chaque jour, était étalé un fromage de Toulouse entouré d'un vieux chapelet d'aulx et d'oignons, non loin d'une moitié d'amphore qui portait un réchaud à cuire mes harengs. Seulement, ce qui relevait un peu cette misère et ce qui lui donnait quelque chose de respectable, c'étaient quelques beaux exemplaires de mes poëtes favoris : l'*Iliade;* le poëme d'Ulysse, si fatal à l'empire de Priam; les œuvres de Virgile, ornées à la première page du portrait de ce grand poëte; la *Thaïs* de Ménandre, la première histoire qui ait été écrite sur les amours des jeunes gens; un Cicéron sur par-

chemin, œuvre immense qui eût pu suffire aux plus longs voyages; les vers brûlants de Properce non loin des histoires de Tite-Live; Salluste, l'admirable écrivain, et les vers tristes et galants du malheureux Ovide. Qui encore? Tibulle, la victime de Némésis, sa coquette maîtresse, qui l'a ruiné, mais qui lui a donné la gloire; Lucain, grand poëte tant décrié par les prétendus connaisseurs, mais si populaire en dépit de toutes les critiques; Catulle enfin, la gloire de Vérone comme Virgile est la gloire de Mantoue. Tels étaient mes trésors, tels étaient mes dieux domestiques, tels étaient mes confidents assidus, tels étaient les consolateurs de ma glorieuse pauvreté!

Après quelques instants d'hésitation (hélas! je comprenais déjà confusément que ce n'est pas sans chagrin et sans péril qu'on se sépare de Rome, cette grande prostituée), je pris la main que me tendait Marcella : « Vous êtes belle et vous êtes bonne, lui dis-je, ô Marcella! Qu'il en soit fait comme vous dites. Je le veux, soyez ma femme, emmenez-moi loin de Rome; quittons, quittons la ville; retournons dans nos fertiles campagnes, sous notre beau soleil, aux bords de notre beau fleuve. Oui, c'en est fait, tu dois redevenir un homme libre, Martial! Tu seras libre si tu t'abstiens de manger chez les autres, si le jus du raisin

d'Espagne te suffit pour apaiser ta soif, si tu es assez sage pour voir d'un œil de mépris la riche vaisselle du malheureux Cinna. Oui, c'en est fait, adieu le bruit et les grandeurs! Soyez donc ma femme, Marcella. Autrefois, dans ses bontés avares et ironiques, Domitien m'a gratifié des droits d'un père de trois enfants : plaise aux dieux que nous ne perdions pas notre droit! le présent du maître ne doit pas périr! Allons donc rejoindre nos riches pénates. Vous serez pour moi plus que n'était Cynthie à Properce, Lycoris à Gallus : vous serez ma Pénélope, ma Cornélie, ma Julie, ma Porcia; vous serez à la fois ma Lucrèce et ma Laïs. Et vous, calendes de mars qui m'avez vu naître (jour plus aimable cent fois que les autres calendes et qui me valiez des présents même des jeunes filles), pour la quarante-septième fois recevez mes libations sur vos autels! Grands dieux, ajoutez, je vous en prie, à ce nombre (si toutefois c'est pour le bien de celui qui vous le demande) deux fois neuf ans! Faites que, sans être trop alourdi par la vieillesse, après avoir parcouru les trois âges de la vie, je descende dans les bosquets de l'Élysée pour y attendre Marcella! »

Telle est, cher Sextus, cette histoire de mon bonheur; il m'arriva complet, inespéré. Aussitôt que je fus décidé à quitter Rome je n'eus point de

repos que je n'eusse dit adieu à mes amis et à mes ennemis : à ceux-là un tendre embrassement, à ceux-ci une dernière épigramme. Je voulus revoir aussi les lieux qui m'étaient chers, les palais qui m'avaient abrité, les seuils ingrats qui m'avaient dédaigné, tous les lieux témoins de mes souffrances et de mes plaisirs. O Tibur ! ô Sorrente ! ô Soracte chanté par Horace et couvert de neige ! Voilà ces petits coteaux que préfère Bacchus aux collines de Nisa ! Naguère, sur ces montagnes, les satyres formaient les danses rapides ; c'était la demeure de Vénus plus encore que Lacédémone ; Hercule a passé sur ces sommets ; la flamme a tout détruit, et cependant déjà les pampres reverdissent.

Adieu, portiques ! adieu, musées ! adieu, bibliothèques retentissantes ! adieu les bains ! adieu la place publique ! adieu les belles courtisanes ! adieu la conversation légère, la lutte poétique ! Adieu le théâtre, le Cirque, le Capitole ! adieu le palais de l'empereur ! adieu Rome entière ! J'ai assez vécu de cette vie bruyante et agitée, mêlée de passions et d'angoisses, de succès et de revers, de consolations et de désespoirs, de bienfaits et de despotisme. Maintenant je ne serai plus le jouet du hasard et du vent qui souffle ; maintenant l'inspiration me viendra à mes heures, je serai poëte à mes heures. Je dirai comme Horace : « L'indépendance

est le plus précieux des biens! » et je me plongerai dans ma douce paresse. Adieu donc, ma vie passée, et même adieu la gloire! Ma gloire désormais, désormais mon bonheur, désormais ma fortune, c'est Marcella!

Je quittai Rome comme en triomphe. J'y étais arrivé pauvre, seul et nu, victime consacrée à la poésie : j'en sortais riche et marié avec une charmante femme de cœur. Ainsi la poésie n'abandonne jamais ses enfants.

Nous avons revu, Marcella et moi, heureux et ravis, les beaux lieux de notre naissance; enfin Marcella s'est reposée des fatigues de sa beauté, et moi des fatigues de mon génie. Jamais la fière Bilbilis n'avait été plus bruyante du bruit des armes, les eaux du Caussus n'avaient jamais été plus rapides et plus fraîches; le Vadaveron sacré étendit sur nous ses épais ombrages; les nymphes du Considus, au cours paisible, vinrent au-devant de nous avec un gracieux sourire. Là je vis, là je règne. L'hiver je fais grand feu dans ma maison; l'été je rafraîchis mon corps dans le lit peu profond du Xalon, qui durcit le fer. Pendant les plus fortes chaleurs je me plonge dans le Tage au sable d'or; les eaux glacées du Dircenna et celles de Néméa, plus froides que la neige, apaisent l'ardeur de ma soif. Lorsqu'arrive décembre blanchi par les fri-

mas, et que la dure saison de l'hiver fait retentir les mugissements du bruyant aquilon, Valisca, la forêt peuplée, m'offre les plaisirs de la chasse : là tombent sous mes coups les daims pris dans les souples filets et les sangliers de la contrée; ou bien, forçant à l'aide d'un coursier vigoureux le cerf plein de ruses, je laisse le lièvre au fermier. La forêt voisine descend pour alimenter le feu de mon foyer, qu'entoure une troupe d'enfants pauvrement vêtus. Alors j'invite le chasseur qui passe, et le voisin, entendant ma voix, me fait raison le verre à la main. Chez moi, point de chaussure à lunule, point de toge, point de vêtements de pourpre répandant leur forte odeur; le sale Liburnien, l'importun client et le protecteur impérieux évitent ma demeure; nul créancier n'interrompt mon sommeil, et je puis dormir toute la grasse matinée.

Enfin ma femme est bonne et tranquille; elle m'aime, elle admire mon esprit, et elle écoute mes vers.

Et pourtant, cher Sextus, te l'avouerai-je? il y a des moments où tout ce bonheur me pèse. Ingrat que je suis, je calomnie ma sécurité présente, je regrette Rome et ses heureuses misères! Par exemple, si tu savais, mon ami, quelle rencontre je fis hier!

Ne le dis à personne, ne montre ma lettre à qui que ce soit dans cette Rome remplie de délateurs! Il y va de ma liberté, et peut-être d'une vie plus précieuse que la mienne.

Hier donc j'étais sur le devant de ma porte, à l'ombre de ma vigne, pensant à Rome et aux poëtes de Rome, quand soudain je vis défiler devant moi une cohorte de jeunes soldats romains. A la suite de cette cohorte venait, au pas, un vieux centurion. Ses cheveux, blanchis par l'âge, flottaient au gré du vent sous le casque qui couvrait sa tête; sa main vénérable avait peine à tenir une lourde épée; tout son corps en sueur pliait sous cette armure pesante; on eût dit un homme condamné au dernier supplice. La démarche de ce vieillard était tremblante; sa tête était noble et imposante. Arrivé devant moi et pendant que ses soldats poursuivaient leur chemin, il s'arrêta debout et, s'appuyant sur son épée, il déclama en me regardant ce vers du poëte de Mantoue qui est devenu le mot d'ordre de tous les malheureux proscrits dans ce monde romain soumis à tant de tyrannie :

Heureux vieillard! tu conserves tes champs!

A ce vers de notre poëte, je regarde de plus près le vieux tribun. O malheur de la poésie! ô ven-

geances cruelles! cet homme dont un impitoyable empereur faisait un soldat à l'âge où tous les hommes prennent leur retraite, ce malheureux sans asile, sans amis, sans famille, qu'un despote sans cœur envoyait, à la suite de ces jeunes soldats, mourir sous sa lourde armure, dans quelques contrées lointaines voisines des glaces où Ovide expira, le croirais-tu, Sextus? c'était le plus grand, le plus illustre, le plus généreux poëte de la ville de Rome, c'était Juvénal!

A la vue de cet homme, l'honneur impérissable de notre siècle, partant pour l'exil à cet âge et dans cet appareil, je me pris à pleurer et à remercier le dieu qui m'avait donné, loin de Rome, *les campagnes qui me restaient.*

L'APOLOGIE D'APULÉE

Il paraîtrait que la vie littéraire n'était guère plus heureuse dans la décadence latine que de nos jours. Je vous racontais naguère, écrite d'après lui-même, la vie misérable de Martial : voici maintenant qu'en furetant dans cet admirable capharnaüm de la littérature latine je rencontre le très-singulier livre d'un romancier de la vieille Rome, écrivain de beaucoup d'esprit, de talent et de style, nommé Apulée. Il s'appelait Lucius Apulée; il avait été versé de bonne heure dans la philosophie platonicienne; il descendait d'une grande famille africaine; il vint au monde que Martial et Juvénal étaient morts. Ce jeune homme, par sa mère Salvia, remontait jusqu'à Plutarque. Jeune enfant, il avait appris la langue grecque dans la ville d'Athènes, cette école

incessamment ouverte à toutes les intelligences d'élite. D'Athènes il vint à Rome pour y chercher la gloire et le plaisir. A Rome il fut tout ce que pouvait être un jeune homme de cet esprit et de cette audace, avocat comme Cicéron, amoureux comme Ovide, licencieux comme Martial, incisif comme Juvénal, austère comme Perse, républicain par folles bouffées, mais, dans ces moments d'exaltation, un républicain à la taille de Lucain. Il était brave et beau, il était jeune et curieux de toutes choses; il savait tous les mystères de la vie élégante; les belles dames l'aimaient pour les grâces de son langage. Quand il eut épuisé toutes choses à Rome, il voulut voir le monde et vagabonder tout à son aise dans les croyances, dans les philosophies, dans les lois, dans les usages, dans les mœurs, dans les superstitions de tous les peuples qui composaient le monde romain. Aussitôt il se met en route, non pas comme un voyageur, mais comme un curieux, le sourire à la lèvre, l'ironie dans le cœur. A ce métier il dépense toute sa fortune paternelle; mais que lui importait la misère? Il n'était pas homme à tendre la main comme ses confrères les poëtes; il n'eût pas voulu du dîner des parasites, de l'obole et de la sportule des clients; il eût donné à son dernier esclave la belle toge de pourpre dans laquelle se pavanait Martial. C'était

un véritable gentilhomme africain; son orgueil ne démentit jamais son origine, comme aussi la vivacité de son esprit ne démentit jamais sa patrie. Aussi bien, à peine fut-il ruiné qu'il revint à Carthage; et là, cet homme qui avait écrit en se jouant cet amusant et charmant petit roman intitulé *les Métamorphoses de Lucius*, se mit à plaider les causes les plus difficiles, et avec un si grand succès que les magistrats lui élevèrent des statues. Des statues à un avocat dans la ville d'Annibal! O temps! ô mœurs!

Quand il eut ainsi refait sa renommée et sa fortune, notre ami Lucius prit une femme, et par hasard cette femme se trouva être fort belle et fort riche. Quoi! une femme belle et riche à un poëte! Quoi! ces beaux yeux, ces belles mains, ce fin sourire, ce jeune cœur qui bat si doucement et ces belles campagnes, tout cela donné en échange d'un peu de style, d'un peu d'esprit, d'un peu de cœur! Mais cette femme y pense-t-elle d'épouser un homme de talent, elle qui pourrait épouser un proconsul! Mais cette femme y pense-t-elle de préférer la gloire légitime d'un nom illustré par l'esprit à l'éclat d'un nom tout fait depuis des siècles! Quoi! un vagabond qui a mangé son patrimoine et qui revient dans sa patrie tout exprès pour plaider toutes les causes et pour les gagner

toutes, tout exprès pour se faire dresser des statues par les juges! Mais la chose était intolérable; mais il était impossible que ce grand triomphe pût durer plus longtemps; mais, par Jupiter, cet écrivain qui s'avise d'être heureux et habile va manquer à sa vocation. Non, ce n'est pas ainsi que le monde romain entend que ses écrivains et ses poëtes soient traités. La société romaine consent bien à s'amuser une heure de ses gens d'esprit; elle veut bien même les admettre parfois au bout de sa table à l'endroit où l'on ne boit plus ni le même vin ni la même eau que le maître; mais, par Jupiter et par Bacchus! il ne faut pas que ces insolents s'émancipent. Qu'ils se rappellent toujours Virgile protégé par Mécène, Horace le flatteur d'Auguste, Tibulle suicide parce qu'il n'a plus que cent mille sesterces de revenu, Ovide exilé chez les Sarmates, et enfin Martial tendant la main dans les antichambres, Lucain mis à mort par Néron, ce pauvre grand satirique Juvénal nommé chef de cohortes à soixante-dix ans et traînant sa peine, son armure et sa cohorte dans les sables de l'Égypte, où il meurt de fatigue et de chagrin. Un poëte libre, heureux et riche! Mais ce Lucius y pense-t-il? Ne sait-il pas que Phèdre était esclave? ne sait-il pas comment Sénèque est mort? ne sait-il pas de quelles tristes déclamations ont vécu jus-

qu'à ce jour les misérables qui ont fait de la poésie sous ces onze empereurs : Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, ce *Néron chauve,* comme disait Juvénal, Nerva, Trajan, et enfin ce même Adrien, ce lâche bourreau de Juvénal immolé au ressentiment d'un vil histrion aimé de l'Empereur? Quoi donc! ce petit écrivain de fables silésiennes, il aura été aimé des femmes, honoré des hommes, il aura été le meilleur élève de l'école athénienne, il aura traversé le monde et la jeunesse en riant comme un fou, et maintenant, arrivé à l'âge mûr, le voilà reconnu un orateur! le voilà le mari d'une femme bonne et noble, belle et riche, et qui est fière et heureuse quand on dit tout bas : *Voilà la femme de Lucius!* Jugez donc de la révolution que dut faire le bonheur de Lucius dans la littérature romaine par la révolution que ferait de nos jours pareille fortune qui surviendrait à un galant homme d'esprit! Quand cette belle et grande dame anglaise s'en vint tout exprès de Londres pour offrir sa main à Crébillon fils, qu'elle n'avait jamais vu, on ne dit pas quelle fut la douleur profonde des confrères de Crébillon fils; mais pour ma part je m'en doute sans qu'on me le dise, pour ma part il me semble que j'entends toutes les rumeurs qui se font autour de ce trop heureux Apulée : l'envie l'assiége, on le

torture dans tous les sens, on le menace, on l'attaque, on l'accuse, on se rue sur sa gloire, on se rue encore bien autrement sur son bonheur. Lui cependant, au milieu de toutes ces rumeurs, il reste calme; il garde son talent, il écrit ses livres; et, comme il avait un esprit facile et charmant, il passait avec la même grâce d'un sujet à l'autre : épîtres, proverbes, facéties, dialogues, poésies, savants traités sur les arbres, sur les astres, sur les fleurs, une belle traduction du *Phédon* de Platon : tels étaient ses travaux de chaque jour. Mais, plus il allait en avant, plus il gagnait de renommée et de gloire, plus il était heureux aux côtés de cette belle Pudentilla, sa femme bien-aimée, et plus l'orage grondait autour de lui.

Du reste, au second livre de son roman, il a fait lui-même son portrait et avec un abandon plein de grâce. Il suppose donc qu'à peine arrivé en Thessalie, dans cette terre d'enchantements de tout genre, il est abordé dans la rue par une belle dame entourée de nombreux esclaves. Elle était chargée d'or et de diamants, ses beaux yeux étincelaient sous un voile de gaze; elle était accompagnée d'un homme âgé qui tout de suite reconnut Lucius.

« Eh! mais oui, s'écria cet homme, c'est l'enfant Lucius devenu jeune homme! »

Et il présenta à la dame ce beau jeune homme rougissant; et la dame s'écria à son tour :

« Vous avez raison, c'est le jeune Lucius! Il a déjà la noblesse et la dignité de sa mère Salvia, comme il en a le frais visage. Beau cavalier, par Vénus! et bien fait de sa personne, alerte, svelte, élégant, ni trop petit, ni trop grand, leste sans être maigre, un beau teint pâle et frais, les cheveux blonds et bouclés, les yeux bleus, hélas! mais vifs et brillants! »

Ainsi parla la dame, et, parlant ainsi, elle tendit la main à Lucius, et elle l'emmena dans son palais; et malheureusement je n'ai pas le temps de vous décrire toutes les magnificences de ce palais : ses colonnes de marbre qui portent des statues d'or, cette Diane en marbre de Paros dont le vent soulève la ceinture; et que sais-je encore? Tel était à vingt-cinq ans le jeune Lucius.

A la fin cependant, à force d'approcher de cet homme si heureux, l'envie se trouva tout à coup face à face avec lui. Après avoir parlé tout bas d'abord, puis plus haut, l'envie se met à dénoncer Lucius comme un voleur, comme un traître, comme un empoisonneur, que dis-je? comme un magicien; car, dans cette lente et ignoble décadence de la société romaine, c'était là une supposition généralement acceptée, que certains homme

avaient un commerce réglé avec les esprits infernaux. Horrible époque où quiconque n'était pas un lâche ou un flatteur, quiconque ne tendait ni la main à l'aumône ni la joue à l'insulte, quiconque échappait au délateur, quiconque vivait par la force de son âme ou la probité de son esprit, à coup sûr celui-là était coupable de magie! Et voilà donc où en était arrivée cette société romaine élevée à l'école de Cicéron et des deux Brutus!

Donc les envieux et les ennemis implacables d'Apulée, réunis dans un commun effort, accusent le poëte, et ceci devant les magistrats, d'avoir, à l'aide de ses maléfices, épousé la riche et belle Pudentilla; d'avoir, par le poison, assassiné le jeune Prudens, enfant de quatorze ans, fils de Pudentilla. Ce fut un jour qu'Apulée plaidait contre Émilianus, l'oncle de sa femme, qu'il somma tout à coup Émilianus de soutenir les rumeurs dont il était l'auteur et de se porter partie civile. Il arriva alors à Apulée ce qui devait arriver à Beaumarchais à tant de siècles de distance : il se défendit lui-même, il se défendit avec courage, avec persévérance, avec cette insolence dédaigneuse qui serait d'un si dangereux effet dans toute autre cause que dans une cause très-juste. Le temps, qui a enlevé de son aile presque tous les légers et fragiles chefs-d'œuvre d'Apulée, a conservé cette défense, qui

peut très-bien aller de pair avec les célèbres Mémoires de Caron de Beaumarchais.

En effet, tout aussi bien que les Mémoires de Beaumarchais, le plaidoyer d'Apulée vous donnera une idée de la licence et de la corruption à laquelle était parvenue la plus riche langue qu'eussent parlée les hommes depuis Démosthènes; chez l'un et l'autre orateur, Apulée et Beaumarchais, c'est le même oubli des convenances, la même ironie exagérée, la même insolence dans le fond, la même ironie dans la forme, la même façon de lancer le venin et l'injure, quelquefois aussi le même mouvement passionné, naturel et convaincu. Que voulez-vous? Beaumarchais est aussi voisin de Bossuet qu'Apulée est voisin de Cicéron; mais les révolutions brisent si vite toutes choses! D'ailleurs vous pardonnerez à cette éloquence improvisée ce qu'elle a d'irascible, d'injurieux et de personnel. Attaqué à l'improviste, Apulée n'avertit pas ses juges, il ne prend même pas le temps de préparer sa défense. Comme il était l'autre jour occupé à plaider contre Émilianus, il a entendu celui-ci qui l'accusait d'avoir empoisonné Prudens, son beau-fils; et aujourd'hui ce lâche Émilianus, qui n'ose pas porter cette accusation en son nom, se cache derrière la signature d'un enfant! Ainsi cet homme se ménage encore

le moyen de mentir une seconde fois s'il est condamné aujourd'hui; il ménage sa honte comme un pauvre ménage sa tunique déchirée.

Mais qu'importe? même derrière l'enfant qui le protége Apulée ira chercher son accusateur. On a dit l'autre jour devant les juges : *Nous accusons un philosophe, un poëte, un orateur d'une beauté et d'une éloquence remarquables!* et Apulée ne voit pas où est le crime de n'être pas aussi laid qu'Émilianus et d'être plus éloquent que lui. Mais d'ailleurs, ajoute-t-il, je ne suis plus le beau Lucius : le travail et les veilles du barreau, les fatigues du voyage, ont tué ma beauté; ma chevelure flottante ne flotte plus sur mes épaules. Ce n'était pas la peine de faire tant d'esprit à propos de ma personne. Quant à être un homme éloquent, Apulée ne s'en défend pas comme il se défend d'être beau et bien fait. « Oui, dit-il, je suis éloquent, parce que je suis venu au monde un enfant inspiré; parce que j'ai usé ma jeunesse à étudier et à entendre les grands orateurs; parce que j'aime l'éloquence comme l'enfant aime sa nourrice; voilà pourquoi je suis éloquent, mes juges. » Quant à être un poëte, autre accusation qu'on lui fait, il avoue aussi qu'il est un poëte; il a été poëte comme tout le monde, par oisiveté et par amour. Il a fait, il est vrai, une épître à Calpurnius sur la poudre

dentifrice, et ce même Calpurnius, devenu son ennemi, produit cette épître comme une accusation; mais cependant, s'il est coupable pour avoir donné cette recette à Calpurnius, Calpurnius n'est-il pas coupable pour s'en être servi et pour l'avoir demandée? Et, ajoute-t-il, j'aurais bien mieux fait de laisser ce misérable laver sa sale bouche à la façon des Ibériens, avec sa propre urine.

Sua sibi urina
Dentem atque russam pumicare gingivam.

Mais vous cependant, les lecteurs français, n'admirez-vous pas cet entassement d'accusations? — Il est beau, il est éloquent, il a composé une poudre pour les dents : haro sur le baudet! — Voilà cependant à quoi en étaient arrivées l'éloquence et la justice dans ces temps malheureux où le monde romain était à son déclin!

Ici même, et par un étrange besoin de divagation qui se retrouve dans toutes les œuvres de la décadence, Apulée, à propos de cette poudre pour les dents et de cette eau singulière pour les gencives (et notez bien que cet étrange dentifrice appartient à Catulle), se met à faire l'éloge de la bouche : c'est le *portique de l'âme,* c'est la *perle du discours,* c'est le *vestibule de la pensée.* Or ne faut-il pas laver avec soin le vestibule d'une mai-

son bien tenue? Je demande à mon adversaire si par hasard il se lave quelquefois les pieds. S'il se lave les pieds, je lui réponds que tous les hommes doivent se laver les dents. Non, pas lui, car sa dent est naturellement noire et livide, sa langue menteuse et corrompue. Il n'y a pas de poudre, il n'y a pas d'eau, pas même la recette de Catulle, qui puisse nettoyer une pareille bouche. Ceci dit, et bien plus longuement, Lucius revient à l'accusation de poésie.

Il est poëte, dit-on aux juges : donc il est magicien. Eh! grands dieux! oui, la poésie est une magie, mais innocente, mais utile, mais glorieuse. Homère et Sapho, Catulle et Tibulle, irez-vous les condamner pour crime de magie? Platon lui-même n'a-t-il pas fait l'éloge des vers? Mais, ajoute-t-on, vous êtes un poëte amoureux et vous faites des vers d'amour. Oui, amoureux et poëte, Platon aussi faisait des vers d'amour, et Catulle, et l'empereur Adrien qui a écrit ce joli vers sur la tombe du poëte Voconius :

Ton vers était lascif, mais ton âme était pure.
Lascivus versu, mente pudicus eras.

Eh bien! lui, Apulée, il est comme le poëte Voconius. Il a été amoureux des deux Vénus reconnues par Platon, la Vénus vulgaire et la Vénus

céleste : il était dans son droit. Et vous ne sauriez croire tout ce qu'il ajoute pour défendre ainsi les beaux jours de ses belles années.

Ceci nous fait entrer dans toutes sortes de mystères inconnus. Pour que des accusateurs qui jouaient leur vie dans une accusation d'empoisonnement et de magie se permissent d'appeler à leur aide la figure, les talents, les amours et même les petits vers de l'accusé, il fallait donc que les juges fussent investis de l'autorité de nos jurés et qu'ils jugeassent plus encore d'après la moralité de l'accusé que d'après les preuves matérielles du crime? Mais en ce cas, après toutes les voluptés de la Rome impériale, quand toute pudeur est éteinte, quand Juvénal a publié ses satires, quand l'épouvantable et licencieux festin de Trimalcion n'est plus un rêve mais une réalité, comment donc se fait-il qu'une pièce de vers et quelques amours fugitifs deviennent autant de crimes dans une accusation capitale? Il y a de quoi confondre d'étonnement tous les criminalistes, et je ne crois pas que jamais un seul se soit occupé, sous ce rapport, du singulier procès intenté à Apulée et de sa singulière défense. Écoutez-le cependant cet homme qui défend sa vie et son honneur : après s'être défendu d'avoir été jeune et beau, d'avoir composé une poudre pour les dents, d'avoir eu des maî-

tresses et de leur avoir fait des vers, le voici qui se défend, de quoi donc, je vous prie? Le voici qui se défend d'avoir possédé un miroir! « Ce philosophe se sert d'un miroir! s'écrie l'accusateur, un miroir! — Eh bien oui, j'ai un miroir, je vous l'accorde, répond Apulée; mais cependant savez-vous donc si je me pose devant ce miroir! Si j'avais chez moi une garde-robe de comédien, iriez-vous dire : « Il s'habille comme un comédien? » Mais je fais plus, je me sers de ce miroir, je me suis regardé dans ce miroir : où est le crime? J'ai voulu connaître mon image, j'ai voulu voir mon portrait au naturel. A ce compte, vous défendrez au peintre de faire un portrait, au statuaire de faire un buste; et ne savez-vous pas que Socrate conseillait à ses disciples de se regarder au miroir? « Tu es beau : sois bon, disait Socrate; tu es laid : « sois meilleur, » disait Socrate. Le miroir est le commencement de toute philosophie; le maître l'a dit : *Connais-toi toi-même.* Démosthènes ne se regardait-il pas dans son miroir? Archimède... Mais je suis bien bon de parler d'Archimède à Émilianus! »

Alors il entreprend son accusateur, et il lui dit qu'en effet il doit avoir ses raisons pour détester les miroirs. Ceci dit, nous passons à une autre accusation.

Apulée est accusé d'avoir affranchi trois esclaves. « Or, dit-il, on prétend que je n'ai jamais eu qu'un esclave : comment donc aurais-je fait pour en affranchir trois? Cet Émilianus veut démontrer qu'avant mon mariage j'étais pauvre et dissipateur : pauvre, je n'avais qu'un esclave; dissipateur, j'en affranchis trois! Voilà certes de la magie. » Quant à avoir été pauvre, Apulée s'en fait gloire; et même, à ce propos, il écrit un bel et touchant éloge de la pauvreté; il invoque tous les grands hommes de la république qui ont été pauvres, Martius Curius, Marcus Caton, Fabricius, Scipion et tous les autres. Cette fois, par la grâce de sa parole et le calme de sa pensée, l'orateur rentre tout à fait dans le goût de ces beaux hors-d'œuvre de Cicéron dans le discours *pro Milone,* ou mieux encore *pro Archia poeta.*

« La fortune est un vêtement qui veut être bien porté; si ma toge traîne dans un salon, elle me gêne autant qu'un haillon. Le plus riche est celui qui a le moins de besoins. Tu accuses mon père de m'avoir laissé pauvre : tu es un lâche. Autant accuser un bon cheval de ne point posséder de pâturages. Eh! ne vois-tu pas, misérable, qu'en me reprochant mon bâton et ma besace, tu m'adresses la plus grande des flatteries! Reproche donc au soldat son bouclier, au porte-drapeau son en-

seigne! Diogène est aussi grand qu'Alexandre le Grand : il a son bâton, l'autre a son sceptre. C'est bon pour toi et pour les tiens, vil Émilianus, de posséder : vous ne valez que par là! » Ainsi parle-t-il; mais vous comprenez bien que je détruis, que je coupe, que je gâte tout ce beau passage digne de l'éloquence romaine à ses plus beaux jours.

C'est donc à travers ces bouffonneries et ces belles inspirations sérieuses que le noble écrivain arrive enfin, et il est temps, à l'accusation principale : *Apulée est un magicien!* Mais qu'est-ce donc qu'un magicien? Perse appelle magiciens les *prêtres*. On dit la *magie* de Zoroastre pour dire la doctrine de Zoroastre; et cette expression, c'est Platon qui l'a employée le premier. Magicien! Épiménide, Orphée, Pythagore, Empédocle, ont été des magiciens. Magicien parce que ma femme m'a trouvé beau, parce qu'elle m'a aimé; magicien parce que j'ai chez moi un dieu lare que j'adore; magicien parce qu'un enfant est tombé comme je passais dans la rue! Ils disent aussi que j'ai acheté du poisson à un pêcheur: mais à qui donc acheter mon poisson? A des charpentiers, à des brodeurs? J'ai acheté ces poissons à prix d'argent : aurais-je mieux fait de les voler? Mais, disent-ils, avec ces poissons il a composé un philtre

pour se faire aimer. Ces gens-là sont de grands poëtes : ils se souviennent que Vénus est sortie de l'écume de la mer. Mais vous n'avez donc pas lu Virgile, poëtes que vous êtes? vous auriez vu que de choses pour composer un charme : lait tourné, herbe vénéneuse, tambours, tumeur dérobée à un jeune cheval. Théocrite, Homère, Orphée ont décrit aussi ces sortes de maléfices; mais personne n'a prétendu, comme Émilianus, qu'un plat de poissons suffisait. Est-ce donc avec l'aide des poissons qu'Éole gonfle ses outres, qu'Hélène prépare sa coupe, Circé ses breuvages, Vénus sa ceinture, Ulysse son fossé? Singulier calomniateur qui s'écrie : « Il a acheté ses poissons! » tout comme s'il disait : « Il a acheté de la ciguë, du suc de pavot, de l'ellébore! »

Et, à ce propos, voilà l'orateur qui nous échappe, et qui se livre à une admirable et très-savante dissertation sur les différents animaux qui vivent dans la mer. M. Cuvier, ce savant immortel, l'honneur de la science, et qui, comme Apulée, s'occupait beaucoup de cet univers caché dans les flots de la mer, a consacré une leçon tout entière à son confrère Lucius. Peu s'en est fallu même que Cuvier, avec cette incroyable sagacité qui se manifeste encore chaque jour depuis tantôt sept ans qu'il est mort, ne retrouvât un chapitre tout entier

qu'Apulée lut ce jour-là à ses juges sur les poissons, comme il a retrouvé les animaux antédiluviens. Quel homme cependant que le romancier qui a écrit ses propres *Métamorphoses,* un roman de boudoir dont Crébillon fils serait fier, et qui, comme naturaliste, a mérité l'estime, le souvenir et la recommandation de Cuvier!

Apulée lit donc son chapitre à ses juges comme fit Sophocle pour *Œdipe à Colone;* il explique au tribunal attentif la génération des poissons, leurs différences, leurs habitudes, leur structure, les noms latins qu'il leur a donnés en copiant ces mêmes noms sur les noms grecs; en un mot, à propos de cette allégation de poissons achetés à des pêcheurs, le naturaliste se montre dans tout son jour; et ce n'est pas une des moindres curiosités de cette plaidoirie si remplie de curiosité et d'intérêt.

Ceci coulé à fond, nous arrivons à cet enfant qui est tombé dans la rue. L'enfant est tombé : Apulée l'a relevé, et puis c'est tout. Or, savez-vous pourquoi cet enfant tombe au coin du carrefour? Il est épileptique. Magicien serait celui-là qui ferait tenir cet enfant debout et qui le délivrerait de la lèpre qui le ronge. Cet enfant s'appelle Thalles; il est si bien connu pour être un épileptique et un lépreux que pas un esclave ne veut boire dans sa coupe;

et d'ailleurs quel profit aurais-je tiré de cet enchantement? qu'aurais-je fait de cet épileptique? Je n'ai même pas besoin de voir le patient pour savoir d'où vient cet horrible mal : Platon, dans le *Timée*, nous l'explique : c'est le fait d'un cerveau blessé; Théophraste, dans ses livres, nous enseigne les moyens de soulager cet horrible mal. Mais ne craignez pas qu'Apulée vous dise à ce propos tout ce qu'il a appris en courant le monde : Apulée aurait trop à dire s'il faisait parade de toutes les choses qu'il a découvertes. Il n'y a pas de secte à laquelle il ne soit initié; il n'y a pas de religion dans laquelle il ne se soit fait instruire! Quant à Émilianus, il ne connaît que le dieu Terme, et encore ne lui a-t-il jamais sacrifié un chevreau.

Toute cette partie de l'accusation, qui est faite très-sérieusement, est aussi réfutée très-sérieusement et mot à mot. Un vil parasite nommé Junius Festus a reçu trois mille sesterces pour soutenir qu'il a vu Apulée occupé de sacrifices nocturnes. « Il aura vu la fumée de ma cuisine », dit Apulée. Sur le cachet dont il se sert quand il écrit à sa femme est gravé un squelette. « Ce n'est pas un squelette, c'est le dieu Mercure gravé par un artiste qui se présente au prétoire. » Mais enfin, cette femme qui l'a épousé, pourquoi l'épousait-

elle? — Parce qu'elle était veuve, parce qu'elle était sans appui, parce qu'elle voulait se remarier, parce qu'on la voulait marier à un manant nommé Clusus, parce qu'un jour elle avait vu Apulée parlant en public dans la ville d'Œa; et, ce jour-là, il avait été si éloquent et si beau, il avait été si applaudi et avec tant de transports, que cette femme l'avait aimé. Et voilà toute sa magie. » Ainsi parla-t-il; et vous, au récit d'une pareille fortune et d'une accusation pareille, vous restez étonné et confondu.

C'est qu'en effet, quand on a lu le livre qu'Apulée appelle ses *Métamorphoses*, on comprend très-bien, je le dis à la gloire de l'auteur, cette accusation de magie : ce livre respire je ne sais quelle odeur enivrante de féerie et d'amour qui vous porte tout de suite à la tête et au cœur. Même les premiers livres des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ne sont pas empreints de cette *odeur de femmes* que sent don Juan de si loin. L'Africain Lucius, encore plus animé que le jeune Giton de Pétrone, quitte le mont Hymette et le promontoire de Tenare, berceau de ses ancêtres, pour arriver dans cette Thessalie qui se souvient de Plutarque, son aïeul paternel, et de son arrière-grand-oncle le philosophe Sextus. A peine arrivé dans cette patrie des enchantements, il est saisi de toutes

sortes de vertiges : ce ne sont qu'enchanteurs, magiciennes, métamorphoses, terribles coups de baguettes qui changent les hommes en rats, les grenouilles en scorpions, et qui finissent par faire de Lucius un âne en chair et en os. Oui, un âne, jusqu'à ce qu'il rencontre en son chemin des roses; et vous allez voir combien sont rares les roses dans cette belle Italie.

Et cette étrange histoire dont il est le héros, c'est lui qui vous la raconte, et il y croit de toute la force de sa croyance; et, à ce propos, il fait l'histoire de tous les vices, de toutes les corruptions, de toutes les cruautés, de tous les adultères, de tous les sophismes qui dans le monde romain faisaient comme un corps de doctrine, pour l'opposer au christianisme naissant; et il entre dans de tels détails, et il vous dit si bien les transes, les inquiétudes, les misères qu'il a supportées, les chardons et les roses qu'il a mangés; et il y a dans tout ce récit tant de sensualité et tant d'abondance, la terreur y est si vraie, la passion si violente, l'amour si nu; il vous répète si souvent que c'est lui, lui-même, lui, le petit-fils de Plutarque, qui est caché sous la peau de cet âne, que je ne m'étonne pas si les envieux l'ont pris au mot et s'il a fini par être accusé de magie après s'être ainsi accusé lui-même. Quel livre, en effet! C'est à la fois l'œuvre d'un fou et

d'un philosophe, d'un bouffon et d'un sage, d'un conteur de fables et d'un grand naturaliste, d'un poëte et d'un niais. Ce livre a occupé les plus graves esprits : l'empereur Sévère en a parlé en plein sénat, en se moquant des bonnes gens qui admiraient de pareilles fables ; Palladius le cite comme une autorité en agriculture; Marcellus place Apulée, comme médecin, entre Celse et Apollinaire; saint Jérôme, ce saint homme très-naïf, le reconnaît comme un grand magicien. « Quoi d'étonnant, dit-il, que les mages aient fait des prodiges? Apulée en a bien fait! » Ces gens-là raisonnent ainsi : « Puisqu'il a été traité comme un sorcier, il faut bien qu'il le soit un peu. » Enfin Lactance et saint Augustin, plus avancés que saint Jérôme, en font le même cas; même saint Augustin, Africain comme Apulée, en parle avec complaisance et à plusieurs reprises, et toujours avec une certaine admiration mêlée de terreur. Il l'appelle *un platonicien remarquable*. Il le réfute en mainte occasion; il reconnaît qu'il avait beaucoup de talent et d'éloquence, et qu'il s'est défendu avec une grande habileté du crime de magie. Sidoine Apollinaire nomme avec éloge Pudentilla, la femme d'Apulée, aussi bonne que Martia pour Hortensius, Terencia pour Cicéron, Calpurnia pour Pison, Rusticiana pour Symmaque, excel-

lentes femmes dignes de partager toutes ces gloires qu'elles avaient si franchement adoptées, et qui tenaient la lampe pendant les lectures et les méditations de leurs maris. Et cet homme reconnu pour un savant, pour un philosophe, pour un orateur, passe aussi pour un grand écrivain; on le compare à Socrate pour la grâce du discours, à Platon pour l'abondance. Le pape Pie V, qui s'y connaissait, appelait le roman d'Apulée un livre sans pareil, un véritable lingot d'or. — Et vous voyez bien qu'on avait raison de l'accuser de magie, cet homme heureux!

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fut acquitté tout d'une voix, que le calomniateur Émilianus fut condamné comme un calomniateur qu'il était, qu'Apulée conserva sa femme, sa fortune, sa gloire, et, ce qui revient au même, ses ennemis et ses calomniateurs.

LA MORT
DU DUC DE REICHSTADT

LETTRE A UN AMÉRICAIN

Vous me faites une question bien insolite de nos jours, et à laquelle il est peu facile de répondre. Vous voulez que je vous dise où en est la poésie en France, dans cette France veuve de poésie !

Si la question ne venait pas de si loin, ou même si elle me venait d'un autre homme que vous, je la prendrais soit pour une épreuve difficile à laquelle on voudrait soumettre ma critique, soit pour un de ces exercices d'enfants dont le paradoxe fait tout le fonds, avec lesquels le XVIIIe siècle a tout détruit parmi nous, avec lesquels, nous autres

rhéteurs de quelques jours, nous avons exercé notre logique; à savoir : *L'influence funeste des lettres et des beaux-arts? Est-il bon d'avoir des armées permanentes? Brutus a-t-il bien fait de tuer César?* et autres débats qu'on pourrait décider à pair ou non, et pour lesquels, moi qui vous parle, je ne me donnerais pas la peine d'agiter un dé dans un cornet.

Mais comme vous êtes revenu plusieurs fois à la charge, vous obstinant à votre question : *Où en est la poésie?* la poésie en France, encore? j'ai pensé que c'était très-sérieusement que vous m'interrogiez à ce sujet. J'ai souri quelque peu de votre bonhomie, en vous portant envie toutefois; puis, comme vous teniez beaucoup à une réponse, et qu'en résumé cette réponse devait me coûter peu, je me suis décidé à vous faire ce plaisir-là; seulement je n'attendais plus qu'une occasion.

Mais où la trouver cette occasion de parler poésie? Qui devait me la donner, à moi, si entouré de positifs de toutes sortes? Et si j'étais homme à la découvrir une fois, moi aveugle, cette poésie française, comment aller à elle au milieu de ces émeutes qui bourdonnent, de ces conspirations qu'on aperçoit de la rue au sommet du clocher, et que la Cour d'assises ne retrouve même pas dans la boue? Comment parler poésie à ces hommes

qui vont et qui viennent en cherchant toute autre chose que la poésie? « Où allez-vous, Monsieur? — Je vais à la Bourse, Monsieur! — Et vous, jeune homme? — Je vais à la Chambre, Monsieur! — Et vous, Alfred, qui sortez du collége, enfant né pour la joie et le plaisir? — Je suis chargé d'affaires en Bavière! dit Alfred. — Et vous, Madame, qui avez vingt ans? — Je vais lire à mon mari le vingt-cinquième protocole de la Conférence! — Et vous, Sophie, à dix-huit ans, jolie et blonde, si bien faite pour les rêveries d'automne? » Vous croyez que Sophie va vous tendre la main ou prendre votre bras pour aller quelque part dans les bois? Pas du tout! la jeune fille va prendre une leçon d'allemand ou d'anglais, ou de quelque autre langue diplomatique qui pourra lui servir dans l'occasion: pauvre monde!

Pauvre monde pour la poésie, Monsieur! La poésie est aussi vantée que la vertu, elle est gelée comme elle, elle frissonne comme elle, privée de robe nuptiale! La poésie, cette grande distinction parmi les hommes, cette noblesse qui a remplacé toutes les noblesses, cette exaltation de la pensée qui se manifeste une fois en deux siècles, si bruyante, si animée, si vive, et qui ensuite s'en va, s'affaiblissant et mourant, si bien qu'on dirait de ces orchestres portatifs que les Genevois enfer-

ment dans une boîte et qui se soutiennent tant que le ressort est monté. Or, nous autres, nous avons brisé le ressort, nous avons jeté la clef de la boîte; il n'y a plus de son possible au fond de ce buis inerte : donnez-le, s'il vous plaît, à quelque vieille douairière pour y prendre son tabac.

J'avais donc un beau champ devant moi, même en vous promettant de vous parler poésie à la première occasion; j'étais donc bien tranquille, même avec la bonne volonté de tenir ma parole. Une occasion de parler poésie! qui me la donnera? Je savais que la révolution de Juillet elle-même, la révolution populaire, cet éclair qui a tout brisé et puis qui est rentré dans le nuage, lequel n'en a été que plus sombre, n'avait produit que la *Parisienne* en fait de poésie. Songeant à cela, et attendant toujours une occasion, je prenais mes ébats et je restais oisif au soleil, cette éternelle poésie, la seule poésie de ce monde qui garde éternellement sa puissance, sa jeunesse, sa chaleur, sa vertu!

Tout à coup, une nouvelle (j'ai tort de dire tout à coup, c'est une vieille habitude de rhéteur, un commencement de narration qui date de loin; effacez donc *tout à coup,* et mettez *peu à peu*); peu à peu donc, et de huit jours en huit jours, quand les correspondants avaient le temps, un bruit venait de l'Allemagne, une rumeur qui res-

semblait à toutes les autres rumeurs. « Le duc de Reichstadt est malade. — Le jeune homme va mieux. — Il languit. — Il va mourir ! »

Moi, et quelques autres sceptiques comme moi, bonnes gens qui admirent très-peu dans les temps ordinaires pour avoir le droit d'admirer beaucoup en temps et lieu ; — quelques autres et moi, donc, qui nous étions tenus en réserve vis-à-vis l'Empire et qui avions eu peur jusque-là de l'admirer comme ferait un lecteur du *Constitutionnel*, — nous étions sortis de notre apathie aux premières annonces de la mort du jeune duc de Reichstadt. L'amour posthume jeté à la tête du père nous paraissait assez bien, cette fois, placé sur la tête de l'enfant. Nous aimions donc cet enfant. Nous l'aimions, non pas en vieux grognards de vaudevilles, non pas en faiseurs d'opposition systématique, non pas en rêveurs d'un temps qui n'est plus et dont nous ne voudrions pas nous-mêmes, mais nous l'aimions en artistes ou plutôt en curieux ; nous l'aimions comme on aime le héros jeune et beau d'une intrigue embrouillée qui a encore trois volumes à courir avant qu'on ne puisse la deviner ; nous l'aimions comme on aime Quentin Durward, par exemple, quand il arrive aux premiers chapitres du roman de Walter Scott. Le jeune Écossais vient chercher fortune en France ;

il est jeune et beau, et bien fait, plein d'avenir, affamé comme un homme qui sera amoureux dans vingt-quatre heures, mais qui ne l'est pas encore. On aime le jeune archer dès qu'on le voit; on assiste à son repas et on se plaît à le voir manger, autant que le roi Louis XI, pour le moins. Que diriez-vous, après les premiers chapitres, quand le jeune Quentin vient de couper la corde à laquelle un malheureux est suspendu, quand le bourreau lui-même, le compère expéditif du roi Louis, prépare déjà la corde pour Quentin, que diriez-vous si l'auteur faisait pendre Quentin à un arbre? Adieu, Quentin, mon beau jeune homme! L'ignoble corde enserre son cou si ferme et si blanc; il s'allonge horriblement, il meurt, et sa main défaillante laisse échapper le faucon qu'elle portait! Vous rejetteriez le livre de dépit, et vous diriez que Walter Scott a méchamment assassiné le plus intéressant de ses jeunes héros.

Eh bien! voilà comment nous aimions Napoléon II; nous l'aimions comme un aventurier né dans notre siècle, comme notre frère de lait à nous, hommes de 1804! — comme l'enfant qui avait sucé le peu de lait qui restait à notre nourrice. — Nous l'aimions, parce qu'il était destiné à être un officier de fortune comme nous, chacun dans son genre, nous, enfants d'une révolution, élevés dans

une révolution, grandis et probablement destinés aussi à mourir dans une révolution. Nous l'aimions comme fils de son père, non pas de son père l'Empereur, mais de son père plus qu'empereur, de son père dieu tombé et plus dieu que jamais. Nous l'aimions, cet enfant dont le portrait a fait couler les pleurs de Bonaparte, comme le seul débris du plus étonnant génie qui ait ébranlé et bouleversé le monde. — Puis toujours et surtout, tant la nature humaine est égoïste et curieuse! nous l'aimions comme le héros d'un beau roman à venir.

Et quel héros! quel bel aventurier!

Commençons notre roman, s'il vous plaît. Le jeune homme un beau soir s'échappe des mains de M. de Metternich. Le vieux gentilhomme, en se levant, demande à son valet de chambre : « Où est mon aiglon? » Et le valet, en tremblant, lui raconte que l'aiglon est un aigle tout à fait et qu'il a pris sa volée. « Et il a retrouvé la serre et les ongles de son père, Monseigneur. » Car, voyez la fatalité! jusqu'au valet de chambre de M. de Metternich, qui sait son Béranger par cœur!

Ce sera un triste moment à passer pour M. de Metternich. Il en écrira à M. de Talleyrand, qui n'écrira rien à personne, et qui savait la fuite du jeune homme vingt-quatre heures avant le duc de

Reichstadt lui-même! Voilà donc mon prince en campagne, où ira-t-il? — Il met le nez au vent! Et quand le vent est doux et chaud, il dira à coup sûr : *C'est la France!* Et il ira tout droit son chemin, comme l'Empereur. Oh! le beau voyage! Voilà mon Allemand qui redevient Français. En avant donc! A chaque pas qu'il fait, il écoute, pour voir si le monde ne tremble pas. Le monde ne tremble pas. Le monde n'est ni plus ni moins agité. « Cela est extraordinaire, » se dit-il! Mais, comme il est bon prince, il se console. Béranger se sera trompé cette fois, voilà tout!

Il va toujours. Il oublie tout ce qu'on lui a fait apprendre, il apprend tout ce qu'on lui a fait oublier; il fait son histoire, il fait l'histoire de France, quelle histoire se fait-il? Une histoire de soldats et de héros, une histoire au son du tambour, au bruit des trompettes, à l'harmonie des clairons, au voltige des drapeaux; un éternel bruit de fanfares! Il ouvre l'oreille : point de fanfare! A la place du clairon, du tambour et des cris de guerre, il entend mugir des troupeaux! — Il faut que la France soit bien loin, puisqu'il n'entend pas la France! la France de son père, la France de Napoléon!

Il va toujours.

Cherche-la, la France de ton père, enfant, cher-

che-la, la France guerrière, la France éclatante, la France du midi et du nord, la France d'Italie et de Moscou; cherche-la! Elle a duré moins que ton père; elle s'est affaissée plus vite que ton père; elle a poussé en mourant un moins grand cri que ton père quand il est mort. Cherche-la! cherche la France de l'Empire! A peine ton père a-t-il tourné le dos, que, délivrée de ce regard de démon, ce regard qui la maintenait, elle a rejeté ses armes bien loin d'elle. Puis elle a pris un bréviaire, et elle s'est mise à prier en mauvais latin, le seul latin qu'elle pût comprendre. Depuis ce temps, la France n'a plus fait de bruit qu'une seule fois, au mois de juillet, un grand bruit de pavés, et c'est là tout. — Cependant le jeune Napoléon marche toujours.

En même temps, dans la vieille Édimbourg, hors du château où Jenny Deans entra si résolue et si timide par le fossé bourbeux qui sépare la *Dette* du reste de la ville, un jeune homme, l'autre héros de notre roman, s'échappe aussi des mains de son gouverneur. Le matin, il a dit adieu à sa sœur, il a posé ses lèvres sur la main de sa noble mère, il a salué l'imbécile vieillard qui les a réduits tous à habiter un lieu d'asile comme de jeunes dissipateurs; il s'est agenouillé sur le seuil respectable où dort sa tante, sa tante si bonne et d'un si tendre

cœur pour lui enfant, et qui lui paraît terrible, à lui enfant, à force de malheurs! Il quitte toute sa triste famille. Il saute à pieds joints sur toute cette race de saint Louis, entassée là, en morceaux sans gloire et sans renom, et sans pitié, hélas! Le voilà dehors! En avant, toi aussi, jeune homme! En avant, jeune homme, échappé, toi aussi, à l'aristocratie de tes gardiens; aristocratie plus enracinée encore que celle de M. de Metternich, qui pourtant est un noble plébéien! En avant! Le voilà qui s'en va hors du siècle de Louis XIV, hors du règne de Louis XV, hors de tout cet espace de royauté absolue et impossible qui finit à 89, et qu'on lui a fait sans doute parcourir avec tant de soin et d'éloges! En avant donc, mes jeunes compagnons, et bon voyage à tous les deux!

Oui, à tous les deux bon voyage, jeunes gens! oui, à tous les deux bon voyage! Nous vous saluons, nous autres, tous deux, vous nos frères! vous dont nous avons célébré la naissance; toi, roi de Rome, dont nous avons bégayé les hommages, pour faire, comme nos pères, les plats flatteurs, et qui ne t'avons pas oublié comme nos pères ont oublié le tien! toi, Bordeaux, joli et charmant enfant, à qui nous ne ferons pas payer les fautes de ta nourrice. Enfants! enfants! soyez émancipés, il est temps, de vos indignes tuteurs. Enfants! fils de rois

tout-puissants, ne pensez plus au trône de vos pères, qui ne peut plus revenir. Astres gémeaux! l'un est allé attendre l'autre en exil, et il ne s'est pas fait attendre longtemps. Donc, puisque vous n'êtes pas les rois de ce monde, donc, puisque vous venez nous demander à nous non pas le manteau royal, mais une toge virile, une simple toge de laine blanche, sans même le lambeau de pourpre patricienne; enfants! enfants! soyez les bien venus parmi nous, poëtes! soyez les bienvenus parmi nous, jeunes gens, qui n'avons pour vous ni peur, ni haine, ni colère. Venez au milieu de nous, rois d'un jour comme tous les rois de ce monde dont vous êtes les égaux! Et nous voilà, nous autres, à leur tendre les bras à tous deux! Nous voilà sur la grande route, à les voir passer ces deux infortunes adultes! ces deux têtes faites pour de si grandes couronnes, et qu'ils n'auront même pas la peine de découvrir à leur retour; car ils ne sont plus assez grands ni l'un ni l'autre, même pour avoir le droit de saluer le peuple aujourd'hui!

Vous voyez quel beau roman c'était là! Quels héros! quels grands noms! quelles infortunes! Et quelle variété de noms, de héros, de fortune! L'empereur d'hier et le vieux roi de l'ancienne monarchie, représentés chacun par un enfant exilé! L'enfant-peuple, roi par ce peuple, détrôné! L'enfant

de la grâce de dieu, détrôné! jeunes gens privés d'avenir, de droits politiques, de mariage, de patrie, de tout ce qui fait le citoyen! échos vieillis qu'on n'interroge plus! dieux tombés qu'on n'invoque plus! si jeunes et si pleins de souvenirs! débris de quinze à dix-huit ans! ruines toutes jeunes, toutes roses, sur lesquelles le rasoir du barbier n'a pas encore passé! L'un, IIe du nom, aussi décrépit que l'autre, qui était le cinquantième de sa race! Les deux principes souverains, le peuple et Dieu, à quinze ans, allaient à pied sur la grande route, hâlés par le soleil, priant le paysan qui passe de les laisser monter un instant dans sa charrette, car ils sont fatigués; la route est longue, et ils craignent de n'avoir pas assez d'argent le soir pour avoir un gîte et du pain! Oh! les beaux jeunes gens! les intéressants voyageurs! le poétique voyage! Ne me parlez pas de vos romans de filles séduites et enlevées, de jeunes gens ruinés et perdus par la passion, de brigands, d'assassins, ou bien encore de Cosaques et d'invasion! Toutes les scènes que vous inventerez, joie ou tristesse, jeune âge ou vieillesse, mariage ou séduction, toutes les imaginations du monde, Sterne, j'ai dit Sterne! Richardson, j'ai dit Richardson! Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau ou Le Sage, j'ai dit Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau et Le Sage! n'ont rien

trouvé, rien inventé, et ne pouvaient rien inventer, rien trouver en effet qui vaille le double voyage de mes deux contemporains.

Pendant que Napoléon rêve gloire et conquêtes et bondit comme un jeune cheval, Henri, plus triste, car il est plus enfant, Henri plus ennuyé, car il a été élevé plus saintement, Henri pense à la France aussi et prête l'oreille. — C'est la France! — Il croit entendre de loin le bruit des cloches, le son des cantiques, le noble cor qui retentit dans le bois, appelant à la noble chasse : il se figure des palais et des cerfs, des gentilshommes maîtres souverains dans leurs domaines, toute la vieille France, la France à lui depuis qu'elle est la France, son royaume à lui, son royaume, dévot, soumis, serf et riche, florissant sous la bannière blanche; le lis de sa famille dominant de toute sa hauteur le laurier, et le chêne, et les vieux arbres! Henri élevé par les prêtres, Henri élevé dans le *Télémaque*, cette éducation libérale sous Louis XIV, et si en retard aujourd'hui! Prête bien l'oreille, Henri; prête bien l'oreille, Napoléon! Écoutez là-bas du côté de France! Vous n'entendrez rien venir de là, Messeigneurs; ou bien, si vous entendez venir quelque bruit, ce n'est pas la trompette guerrière, ce n'est pas le clairon frémissant, ce n'est pas le cheval qui hennit, comme aussi ce n'est pas le

cor féodal, ce n'est rien de ce que tu crois entendre, Henri, ce n'est rien de ce que tu crois entendre, Bonaparte; c'est l'émeute qui lève la tête, l'émeute hideuse, mal peignée et aux crins mal faits; c'est la révolte à main armée; ce sont les luttes des partis qui se tiraillent. — Bonaparte ne savait pas ce que c'est qu'un parti. Bonaparte! Ton grand-père à toi, Henri, aurait pu te le dire, s'il l'avait voulu; mais il aurait rougi de te l'avouer, l'inflexible vieillard! Il n'y a eu que Louis XIV mourant, dans toute la maison de Bourbon, qui ait donné une leçon de sagesse à son fils.

Ne trouvez-vous pas déjà que notre roman se poétise? Ne trouvez-vous pas que c'est en effet un étonnement digne de remarque que l'étonnement de ces deux jeunes princes qui arrivent en France et qui y cherchent deux choses qui, au premier abord, doivent y être nécessairement, l'une ou l'autre? celui-ci l'Empire, la gloire, les armes, que sais-je? celui-là, le trône légitime, la religion catholique, le passé, que sais-je? Or, ni l'un ni l'autre, l'un dans cette France qu'a faite son père, l'autre dans cette France qu'a refaite son grand-père; ni l'un ni l'autre, dis-je, ne trouvent ce qu'ils viennent y chercher. Désespoir!

« Mais enfin qu'y a-t-il donc dans cette France? » diront-ils. « Qu'avez-vous fait de la gloire de mon

père, du despotisme de mon père ? » dira Bonaparte. « Qu'avez-vous fait de la croyance et du despotisme de mes pères ? » dira Bordeaux. Alors un vieux soldat viendra, qui dira : « Tout cela est perdu, Sire ! » Un jeune prêtre viendra, qui dira : « On ne croit plus à rien, Votre Majesté ! » Le vieux soldat se fera garde-chasse dans les forêts de Louis-Philippe ; le jeune prêtre ira se marier à l'autel qu'il a desservi, et tout sera dit pour les deux voyageurs.

Vous les plaignez peut-être ; moi, je ne les plains pas. Laissez-leur faire leur éducation tout seuls. Il faudra que cette éducation soit rude pour être à la hauteur de leurs besoins. Si je plains quelqu'un en ceci, c'est la France, qui n'a rien gardé ni de cette gloire, ni de cette croyance, qui ne peut pas représenter le moindre échantillon de son double passé, qui a autant oublié Bonaparte qu'elle a oublié Charles X. Soyez donc protecteur de la confédération du Rhin, ou faites-vous sacrer à Reims, après cela !

Bonaparte ! et vous me demandez où en est la poésie en France, Monsieur ! et vous me demandez où en sont nos poëtes ! Croyez-vous donc que les poëtes poussent aussi vite que les peupliers de nos campagnes ? Encore faut-il vingt ans aux peupliers pour grandir et pour faire entendre dans l'air leur

poétique frissonnement. Bonaparte! mais songez donc à cela : quand l'Empire français était encore tout chaud, quand les rois de l'Europe étaient encore tout pâles de leur défaite et pâles de leur victoire; quand Sainte-Hélène, le petit rocher, était encore si inconnu aux navigateurs qu'il fallait souvent le chercher tout un jour pour l'apercevoir dans la vaste mer, ce point si lumineux dans l'histoire; songez à cela, vous dis-je, à Bonaparte mort, à lui-même! peu s'en est fallu que la poésie ne lui manquât. J'entends la poésie telle que nous l'avons chez nous, la poésie *nationale*, comme on dit, pour ne pas dire la poésie *médiocre;* la monnaie courante poétique en un mot, celle qui se dépense au jour le jour, et à laquelle il ne faut pas regarder de trop près, puisque, à tout prendre, la poésie de notre temps, et depuis bien longtemps, est descendue au rang de ces prostituées encore jolies et toujours complaisantes, qui donnent bien tout ce qu'elles ont, mais qui en fin de compte ne peuvent jamais donner que ce qu'elles ont.

Eh bien! la poésie de la Restauration a été longtemps à hésiter avant de donner même ce qu'elle avait au tombeau de Bonaparte. Bonaparte mort, le monde restait muet; c'était une nouvelle hurlée dans les rues de Paris par le crieur public, et rien de plus. On se soumettait à attendre encore cent

ans au moins avant que ce fût là une gloire consacrée. On appliquait à Bonaparte une règle d'Aristote, écrite sous le règne de Philippe de Macédoine. Les imbéciles! il fallut chez nous, pour que Bonaparte fût reconnu un sujet d'ode assez beau, un sujet aussi beau qu'Auguste *vainqueur des Parthes*, dans Horace; il fallut que, loin de la France, en Angleterre, dans la patrie de Wellington, un poëte, un aristocrate, un dandy, se rencontrât qui jugeât Bonaparte digne de son génie. Lord Byron! ce fat sublime, ce railleur si désespéré et si désespérant, cet orgueilleux si naïf et si admirable; cette haute et dédaigneuse passion, qui s'exprime par de si terribles éclats; lord Byron jeta une ode à la *croix de la Légion d'honneur*. L'ode est belle, elle est touchante; elle a tout le charme de ces hommages involontaires qui font tant de plaisir aux ruines. L'ode fit le tour du monde : elle rendit la poésie à Bonaparte. La mort de Bonaparte, favorisée par l'opposition politique, se mit à faire quelque bruit en France : elle eut un retentissement jusque dans l'Institut, on s'en aperçut même au Théâtre-Français. Cela fut bien heureux pour le héros, n'est-ce pas? Puis le sujet donné et accepté, on eût dit d'un sujet grec ou romain, tant nos poëtes s'en occupèrent. Ce fut un déluge de vers. Lord Byron avait levé l'écluse. Dans ce dé-

luge de vers, il y en eut quelques-uns de fort beaux. Lamartine, Victor Hugo et Béranger n'invoquèrent pas en vain ce grand nom dans la tombe. L'enthousiasme public et surtout l'esprit d'opposition firent le reste; et voilà comment, grâce au signal donné par lord Byron, la mort de Bonaparte n'a pas été aussi inaperçue parmi nous et par notre poésie que l'a été celle de son fils.

Son fils mort (et ceci est la grande occasion qui se présente à moi pour vous parler poésie), Napoléon II expiré sans qu'on sache pourquoi il est mort, j'ai presque dit sans qu'on sache de quel droit il est mort, je me suis mis à me demander, d'abord pour moi, et ensuite pour vous : « Qu'allons-nous faire de cette grande mort? Quels adieux adresser à cet écho qui s'éteint? que ferait lord Byron, qui a versé tant de larmes sur la mort de son propre enfant, s'il apprenait que le fils de Bonaparte est mort! quel signal donnerait-il aux hymnes funèbres et au deuil poétique? » toutes questions que je me suis faites en me promenant à l'ombre, au bord de ruisseaux limpides et à travers de vastes prairies qui sentent le lait. — Et voilà comment, par mille détours, j'arrive lentement, mais enfin j'arrive à votre question : « Où en est la poésie en France? et les poëtes, où en sont-ils? »

Les poëtes chez nous sont en petit nombre,

comme dans tous les pays où il y a des poëtes. Aux trois poëtes que j'ai nommés, ajoutez le plus grand de tous peut-être, M. de Châteaubriand, et vous aurez tout notre Parnasse. Le nombre neuf au Parnasse est une forfanterie de l'antiquité; trois poëtes, c'est beaucoup dire. Il y en a qui diront : « C'est trop de bonheur! »

Poëtes! la révolution de Juillet les surprend tout à coup comme l'orage qui tombe. — Ils restent ébahis, regardent en l'air et sans rien voir! — D'où vient la grêle?

Aussi tous les trois ils ont succombé à la tâche. Victor Hugo, à peine descendu des tours de Notre-Dame, qu'il a indiquées sans le vouloir à de pauvres conspirateurs; Victor, tout ébloui de la hauteur d'où il est descendu, a voulu chanter la révolution de Juillet. M. d'Argout l'a fait entrer dans son programme de 1831, et lui a donné la meilleure place, le Panthéon, ma foi! rien que cela. Le poëte devait faire l'ode funèbre pour les morts de Juillet. Au premier abord, il a trouvé cela grand et beau. Les morts de Juillet! le Panthéon! le peuple de Juillet qui écoute! Alors le poëte s'est mis à l'œuvre; il n'avait guère que vingt-quatre heures pour son ode, position bien favorable à son génie. Il a manqué complétement son ode; il a fait les plus mauvais vers qu'il ait

faits de sa vie, lui qui, à force de belles choses, a tant le droit d'en faire de mauvaises! Victor Hugo a manqué à la révolution de Juillet, et cela devait être, et je l'en félicite, moi, de tout mon cœur; car la vraie poésie est toujours en avant des révolutions, comme Milton est près de Cromwel; car la poésie est peu jalouse de chanter les révolutions qu'elle n'a pas faites; car si jamais poésie fut étrangère à une révolution, c'est notre poésie à notre révolution. Honneur donc à Victor Hugo qui n'a pas su être poëte où il ne pouvait pas être poëte! Ne voyez-vous pas qu'il devait être en effet écrasé par cette cérémonie funèbre sans tristesse, par cette fête sans enthousiasme, par ce Panthéon sans caractère, sans vertu et sans croyance, dont la mauvaise inscription de plâtre, vingt fois refaite et vingt fois effacée, ne pouvait avoir aucun crédit ni sur la terre, ni dans le ciel!

A présent, Victor Hugo, qui a échoué à la révolution de Juillet, se hasardera-t-il à célébrer la mort du dernier nom de Bonaparte? Lui qui a célébré la colonne de la place Vendôme en homme inspiré, s'arrêtera-t-il sur ce mince cercueil? Je ne le crois pas, à vrai dire; ou bien si, comme on l'annonce, Victor Hugo ne résiste pas à la sainte envie de se mesurer avec l'enfant de Bonaparte, je parie que le poëte succombera. Victor Hugo est

comme tous les hommes de cœur de son temps, il est vaincu à force de déceptions; il ne croit plus au monde réel, tant il l'a vu changer de fois; il n'a plus aucune des illusions de la force et de la puissance, tant il a compris que la force et la puissance sont choses misérables! L'homme qui naissait quand la république avait le râle, l'homme qui a vu passer le cercueil de Louis XVIII et le berceau du duc de Bordeaux, berceau fait avec les planches d'un cercueil, le poëte qui est allé d'abîmes en abîmes, et qui s'est pu convaincre que, de toutes les vanités, la plus grande des vanités c'était encore, à tout prendre, la faveur populaire; l'homme qui a vu le hasard mettre sur la même ligne Wellington et Bonaparte, et qui a reculé d'effroi devant cet atroce bonheur de Wellington! l'homme qui a compris que la poésie n'était pas de son temps, et qui a sagement rejeté cette poésie dans les vieux temps, pour avoir le droit d'être poëte; celui-là, dis-je, ne sera pas tenté, quoi que lui dise la gloire, de se hasarder à ce grand nom de Bonaparte sous lequel succombe un enfant! Non pas certes! le sujet est trop ingrat, la victime est trop bien morte! l'âme des peuples est trop tremblante, le monde est haletant dans l'attente de trop grandes révolutions, pour que le poëte veuille perdre sa parole, c'est-à-dire son âme, à célébrer le second trépas de

Napoléon; ou bien, s'il se hasarde, comme on le dit, malheur à lui! car il ne trouvera pas d'écho. Dans tous les cas, que Victor Hugo garde le silence ou qu'il parle, tenez-vous pour assuré que c'est un grand poëte perdu pour la poésie lyrique et pour longtemps, lui qui avait compris la poésie lyrique avec tant d'audace, tant d'amour, tant de passion, tant de néologisme, tant de bonheur!

Or, vous avez remarqué sans doute un des caractères lyriques de Victor Hugo, c'est qu'il est le plus infatigable et le plus rapide de nos poëtes. A lui, montrez un sujet, offrez un héros, faites-lui voir bien au loin une idée, l'idée et le héros, le sujet, tout cela est à lui. Il va, il va, tant qu'il peut aller. Aussi toujours est-il le premier sur la brèche; le premier, haletant quelquefois, mais toujours noble et beau. Voilà pourquoi ne voyant rien venir de Victor Hugo après trois jours d'attente, j'ai pensé que s'il avait eu à parler du duc de Reichstadt, s'il avait voulu donner un digne pendant à son ode sur la naissance du duc de Bordeaux, Victor Hugo aurait déjà écrit son ode. Mais hélas! il est bien loin de l'ode. Il est retombé à la tragédie, lui qui s'était élevé jusqu'au roman, et quel roman encore : *Notre-Dame de Paris!*

Rayez donc celui-là de la liste des lyriques pour dix ans au moins. Attendez, pour qu'il se remette

en route, qu'il puisse voir quelque chose dans l'avenir. Victor Hugo est le poëte de l'avenir. Il faut, pour qu'il se mette en marche, qu'il puisse voir quelque clarté venir de là-bas! Il n'est pas homme à se mettre en route dans les ténèbres; il veut savoir avant tout où il ira! Il ne peut donc se mettre en marche aujourd'hui. Aujourd'hui, quel homme du monde, même M. de Talleyrand, pourrait dire où nous allons?

Tout au rebours le grand poëte chrétien, Lamartine. Celui-ci, plein de foi et d'amour, se plaît de préférence dans les cieux bien noirs. Il a, pour se guider, la foi et l'amour, ces deux anges de la poésie lyrique. Il aime et il croit! Aussi va-t-il en avant sans s'inquiéter des débris d'autel et de trône qu'il rencontre sur son passage. Quelque chose lui dit dans son âme et dans son cœur que ces débris, qu'il aime en poëte, pourront se relever un jour. Lamartine a chanté Bonaparte, il est vrai, mais il l'a chanté en élève de lord Byron, il l'a chanté pour obéir à ce thème que lui donnait le poëte anglais, et que commandait la France guerrière, la France vaincue, la France respectable. Aujourd'hui, le poëte a trop de chagrins pour s'occuper d'autres malheurs que de ses propres malheurs. Voyez ce que la révolution de Juillet a fait en son âme! Elle l'a désolée dans sa double croyance! elle

l'a privée de toute espèce d'enchantement! elle lui a gâté sa maison des champs, sa jeune famille, sa femme, son chien fidèle, sa vigne qu'il a plantée; elle a tout refusé à ce noble poëte, la révolution de Juillet, tout refusé, jusqu'à cette chose que donne la société *Aide-toi, le ciel t'aidera,* je veux dire une place à la chambre des députés. Lamartine, qui n'a pas pu être député quand il nous a fait l'honneur de le vouloir, grand Dieu! Alors le mécompte l'a pris, lui aussi, comme s'il était un homme de Juillet ou de la Bastille. Alors son dégoût s'est manifesté comme celui de Châteaubriand et de Byron s'est manifesté, par l'amour des voyages. Singulière agitation du cœur qui les pousse tous au delà des mers à leurs premiers chagrins, ces favoris de la muse! Ils vont au loin, choisissant les pays déserts et malheureux, laissant de côté la molle Italie pour les sables du désert, les marbres de Venise pour les ruines de la Grèce, l'Arioste ou le Tasse, ou Dante encore, le poëte des guerres civiles, le poëte à la mode, pour Homère ou, mieux encore, pour la Bible, cette vieille et simple poésie, tombée de si haut et aussi durable que le soleil. Malheur aux révolutions qui dégoûtent le poëte et qui le chassent de sa maison! Malheur aux discordes civiles qui font du Dante un déserteur de grand chemin, qui jettent M. de Château-

briand dans les forêts de l'Amérique, et M. de Lamartine sur les rives du Jourdain, à ces rives du Jourdain où ceux qui portent une lyre la déposent aux saules du rivage et pleurent en se souvenant des malheurs de Sion!

Ainsi M. de Lamartine est parti, nous faisant ses adieux, à nous tous, qui l'aimons comme le père de toute poésie moderne.—Adieu, poëte! Il ne s'est pas trouvé d'Horace chez nous pour dire adieu au vaisseau de Virgile! La poésie a manqué, même à M. de Lamartine, lui qui ne lui a jamais manqué!

Hélas! s'il était parti quelques jours plus tôt, il eût rencontré dans sa route un autre vaisseau de Virgile, venant de Rome et portant Walter Scott étendu dans son lit de mort. Que la mer doit être triste à présent, en voyant se renouveler tous les tristes pèlerinages du temps des Stuarts, pèlerinages de rois, pèlerinages de poëtes! Ceux-ci vont en exil, celui-là retourne à Abbotsford, pour y mourir. Et puis les uns et les autres ont parlé de vers et de gloire! deux vains sons! Il n'y a qu'une poésie qui aille à notre époque, cette époque qui a tant épuisé le *Te Deum*. Cette poésie, c'est le *De profundis!* Gœthe meurt en Allemagne, Walter Scott en Angleterre, Cuvier en France, Napoléon II en Autriche; en même temps les peuples meurent en masse chez eux, ils meurent en silence et sans se

plaindre, comme s'ils étaient de grands hommes! Et vous me demandez où en est la poésie chez nous! où en sont les poëtes! Et moi je m'amuse à vous répondre, car cela plaît de parler, même à un tombeau vide, quand on aimait le mort que l'on croit enterré là!

Reste à l'enfant de Bonaparte pour le chanter, reste le chantre lui-même de Bonaparte et de Lisette, celui qui a fait son bien de Lisette et de Bonaparte, et qui en a également abusé. Je veux parler de Béranger. Pour parler de Béranger comme je voudrais, je n'ose guère, moi qui ose beaucoup cependant, parce que je suis persuadé que la meilleure façon d'être vrai, c'est de dire tout ce qu'on pense; cependant il est certaines gloires pour lesquelles l'admiration est chose convenue et dont l'admiration est le point de départ. Béranger, c'est comme M. de La Fayette, on n'y touche point sans que la main se dessèche. Or, je tiens à ma main droite comme le bûcheron tient à sa cognée; cependant je hasarde un doigt, pour vous plaire. Vous voyez que je suis complaisant.

Comme je vous disais, enfant ou jeune homme, au collége même où nous admirions Parny et Florian, je n'ai jamais beaucoup admiré les chansons de Béranger. Cela m'a toujours paru d'une gaieté et d'une tristesse affectées. Cela n'était pour moi ni

une chanson, ni une ode; cela ne ressemblait ni à Collé, ni à mon maître Horace. J'aimais peu cette gloire qui revenait sans cesse comme un refrain à boire; j'aimais peu ces vieux défis de chansonnier que le poëte élevait contre le ciel le verre à la main, comme cela se faisait du temps de M. Panard; j'aimais peu ces sarcasmes sanglants préparés tout exprès pour venir après un banquet; j'aimais peu cette politique entre la poire et le fromage; j'avais en horreur ces vieux fanfarons de vaudevilles, et je ne savais pas comment on pouvait s'amuser avec ces jésuites que le poëte faisait horribles, ces hommes de cour qu'il faisait hideux, ces grandes dames dévotes et dissolues; je ne concevais pas que ce fût là de l'orgie, une orgie française, que ce fût là une chanson de table. Cela ressemblait trop à la chanson de prison et de place publique, deux chansons que j'ai dans une égale horreur; et puis, s'il faut tout vous avouer, il y avait à côté de Béranger un chansonnier qui lui a fait un grand tort dans mon esprit et dans celui de beaucoup de gens de goût qui ne se nomment pas, parce qu'ils n'osent pas encore; ce chansonnier, c'était Désaugiers. Celui-là, Monsieur, était un joyeux poëte, vif, alerte, animé, toujours à demi ivre, qui comprenait bien deux choses que nous ne comprenons plus, nous autres malheureux, le vin et les femmes! Celui-là

était un écrivain coloré, animé, sans colère et sans fiel, insouciant de l'heure à venir, jouissant de l'heure présente, jetant sa chanson au vent comme elle lui venait, et ne la limant pas comme on lime un poëme épique; celui-là était un chanteur qui n'a jamais fait pleurer personne. Bon Désaugiers! il est mort en riant au milieu des plus atroces douleurs! il est mort sans amis, parce qu'il n'avait jamais eu d'ennemis. Buvez à sa santé, s'il vous plaît, à votre première nuit de Noël, cet hiver!

Si cette page-là avait été écrite sous la Restauration, elle aurait soulevé bien des clameurs; la Restauration, temps heureux pour la littérature, le temps des haines littéraires! Aujourd'hui il n'est personne qui ne convienne avec moi que Béranger a trop parlé de l'Empereur, qu'il s'est trop servi de notre vanité nationale, qu'il a abusé de Waterloo, cette noble défaite dont la blessure a saigné si longtemps, et sur laquelle on a appliqué tant de flatteries; sauf à moi à convenir ensuite que, pour un homme qui écrivait au hasard, qui ne savait rien de l'antiquité, qui s'était trouvé poëte glorieusement, poëte à l'aspect des malheurs de sa nation; pour un homme si admiré et populaire autant que Bonaparte, Béranger est en effet un poëte, en effet un bon citoyen. Voilà tout ce que je puis dire. Quant à ce qu'il a fait, ce qu'il a fait restera, je ne

dis pas comme ode ou comme chanson, mais comme expression des vœux, des désirs, de l'ambition, des répugnances et des voluptés d'une époque inouïe dans l'histoire, et qu'il sera bien difficile d'exprimer clairement plus tard, même par les cantiques des jésuites et par les chansons de Béranger.

Béranger, comme tous les poëtes ses frères, a fait volte-face devant la révolution de Juillet. Il lui a tourné le dos, poétiquement parlant; il n'a pas osé lui adresser la parole une seule fois, à cette fille perdue qu'il avait couvée le premier. Soit qu'il ait été intimidé devant son ouvrage, soit qu'il ait été désolé d'avoir produit ce que lui et les siens regardent comme une monstruosité; soit qu'il ait été mécontent du peu de reconnaissance de la fille pour le père, Béranger n'a rien dit à cette enfant de son génie. Il l'a laissée grandir sans un conseil, s'égarer sans une réprimande; il la laissera se perdre sans lui dire : « Voilà ton chemin ! » Béranger, qui, autrefois, dans son beau temps d'opposition, était à l'affût des moindres mouvements glorieux ou spasmodiques de la nation française, a laissé passer les trois jours, le chien du Louvre, Varsovie même, la Pologne sanglante, Benjamin Constant mort, lui le chantre du général Foy et de Manuel, lui le chantre de la Grèce et le vengeur de Parga ! Il a

laissé passer tout cela sans un couplet, sans un refrain, avec un dédain cruel; il a manqué à son parti. La république s'est fait égorger dans la rue des Prouvaires : c'était un beau couplet à faire; Béranger n'a rien dit sur tout cela. Où est-il? que fait-il? Est-il mort? Voici que le peuple oublie ses chansons, déjà bien vieillies. A présent, Béranger sera-t-il reconnaissant jusqu'au bout à l'Empereur? se souviendra-t-il que cet empereur l'a fait populaire, lui Béranger? Laissera-t-il la tombe de Napoléon II sans y jeter quelques fleurs? Voilà toute la question! Et si elle n'est pas très-importante, cette question, du moins est-elle faite pour exercer la sagacité des critiques; car, enfin, ceci est une question de vie ou de mort pour Béranger. Qu'il y prenne garde! la révolution de Juillet a porté un grand coup à ses chansons. La moitié de ses chansons étaient soutenues par une haine mortelle contre la maison de Bourbon; haine féroce, haine de poëte, haine superbe tant qu'elle n'a pas été triomphante, haine honorable tant qu'elle a été exposée au réquisitoire et à la prison; mais aujourd'hui haine morte, ou, qui plus est, haine triomphante, haine sans but, haine dont personne ne veut plus, pas même ceux qui se battent en Vendée; haine d'esprits bornés et d'hommes médiocres, qui conservent du fiel dans leurs cœurs, comme d'autres

nourrissent des chevaux dans leur écurie, par vanité : seulement ce fiel contre la maison de Bourbon est moins cher à nourrir.

D'autre part, si une moitié des chansons de Béranger vivait de haine pour Louis XVIII ou pour Charles X, gens peu aimables, il faut le dire, toutes les fois qu'ils ne voulaient pas être aimables; toujours faut-il, d'autre part, avouer aussi que la grande moitié de ces chansons vivait d'amour pour Bonaparte. Bonaparte est le héros de ces chansons. Il n'y a pas de vers qui aient été mieux gravés dans la mémoire du peuple que ceux-là; de vers politiques, j'entends, car, en fait de poésie pure, nous savons des gondoliers de Venise qui savent par cœur des chants entiers de la *Jérusalem,* et qui ne les oublieront de leur vie, tout au rebours des vers politiques. Le plus beau vers politique s'efface à la longue. A mesure que le héros meurt ou qu'il est chassé bien loin, à mesure que l'objet de haine ou d'amour s'en va loin du peuple, le vers politique s'en va aussi, et tout passe en même temps, l'Empire et la chanson de gloire, la Restauration et la chanson de haine, Napoléon et Béranger, Charles X et Béranger. Béranger est entraîné dans cette double chute, entraîné par Charles X tout à fait, parce que les peuples, plus honorables et moins vindicatifs que les particuliers, ne détestent

pas jusqu'à la troisième génération. Béranger était encore un peu soutenu par le fils de l'Empereur, car l'amour du peuple dure plus que sa haine, fort heureusement pour les grands hommes et pour les rois. A présent que Napoléon II est mort, la seconde moitié des chansons de Béranger n'a plus d'appui, plus d'écho dans l'avenir, c'est-à-dire, plus d'espérance, l'espérance cet écho des passions politiques; Béranger est mort tout à fait pour l'amour, comme il est mort tout à fait pour la haine. Voilà ce que je ne voulais pas dire d'abord, voilà ce que je dis tout à fait à présent, entraîné par la logique de mes pensées. La logique est plus rare que l'enthousiasme et plus entraînante mille fois, croyez-moi.

Si donc Béranger ne parvient pas cette fois à faire émotion dans le peuple avec la mort du duc de Reichstadt; s'il ne retrouve pas quelques paroles d'indignation pour sa mère, quelque admiration nouvelle pour son père, quelques raisons pour réchauffer le peuple de Juillet, comme on dit; si Béranger laisse passer cette occasion superbe sans rien dire, il est mort comme poëte. Enterrez le poëte à côté du duc de Reichstadt! Grand honneur!

Bien plus, vous verrez si dans la foule quelque adroit faiseur de pastiches ne fera pas une chanson à la Béranger, bien lamentable, en cinq couplets et

en vers de dix syllabes, sur un air de M. Wilhem! La foule, qui s'y connaît très-bien, criera encore : *quelle merveille!* par habitude, et chantera peut-être les couplets, aussi par habitude et parce qu'elle n'aura pas la peine d'apprendre un nouvel air! Elle est si stupide, la foule, quand elle n'est pas la plus intelligente des créatures! Le premier venu va lui faire du Béranger très-bon, comme on lui faisait des empoisonneurs très-formidables au mois de mars! Elle applaudira le Béranger postiche à outrance, comme elle a éventré horriblement les empoisonneurs supposés. Stupide foule! sublime foule! Il n'y a pas quinze jours que le *Constitutionnel,* écho de la foule, s'indignait contre une chanson carliste de Béranger; or, la chanson carliste n'était pas de Béranger; mais c'était tout à fait sa manière, son rhythme, son refrain, et le *Constitutionnel* s'y connaît aussi bien que la foule. Et vous me demandez, Monsieur, où en est la poésie en France, où en sont les poëtes français aujourd'hui!

Elle en est là, la poésie! Le fils de Napoléon n'inspirera pas une ode, pas une chanson, pas un vers, je dis une bonne ode, une belle chanson, un beau vers! La mort de cet enfant ne sera pas plus poétique que la révolution de Juillet ne l'a été. D'où vous pourrez conclure que la poésie politique,

c'est-à-dire l'ode, c'est-à-dire la plus belle expression de la poésie, son expression la plus solennelle et la plus antique, est morte chez nous! Il y a des gens qui ne s'en affligeront pas. Cromwell détestait Butler!

Comme vous êtes très-éloigné de nous et très-étranger à ce mouvement en sens inverse qui amène chez nous une révolution littéraire tous les huit jours, vous demanderez peut-être, vous, questionneur, pourquoi je n'ai pas placé l'auteur des *Messéniennes,* M. Casimir Delavigne, parmi les poëtes du jour?

Je vais vous le dire tout franchement, puisque je suis dans mon jour de franchise : c'est qu'en vérité il est difficile d'être moins poëte que M. Casimir Delavigne ne l'a été depuis la révolution de Juillet. L'histoire de M. Casimir Delavigne le poëte est une des choses les plus curieuses qui se puissent voir, et sans la vie de Debureau, je l'aurais faite. Je ne parle pas de M. Casimir Delavigne sous la Restauration; sa vie a été laborieuse, mêlée de revers et de succès, semée de beaux vers, échos lointains et sans passion de la poésie de Racine, reflet affaibli mais gracieux d'*Athalie* et d'*Esther*. Il a eu des chutes, il a eu de brillants succès. Il a fait de l'opposition, lui aussi, mais une opposition beaucoup plus molle et partant beaucoup moins

populaire que celle de Béranger. Quand le drame moderne a donné, fougueux, barbare, je veux dire faisant du barbarisme, conduisant la passion jusque dans l'alcôve, fût-ce dans une alcôve d'auberge, visant au spectacle et à l'effet, M. Casimir Delavigne, tout en regimbant, a suivi, autant qu'il a pu, le drame moderne. Il a poussé la complaisance jusqu'à mettre une procession de moines dans son *Louis XI;* jusque-là tout est bien. Ce n'était pas un poëte novateur, mais c'était un écrivain correct et châtié; il n'était pas très-passionné, mais il écrivait rarement, ce qui se compense. D'ailleurs on n'avait pas encore entendu *Louis XI,* et il vivait sur *Louis XI* depuis neuf ans bien comptés.

Est venue la révolution de Juillet, elle a perdu M. Casimir Delavigne complétement; elle l'a traité en vaincu, lui vainqueur! Mais aussi il faut dire qu'il est impossible à un homme d'esprit de plus abuser d'une révolution que ne l'a fait M. Casimir Delavigne. Au dernier des trois jours, M. Casimir Delavigne fait une cantate; vous croyez qu'il fait une cantate toute neuve pour cette révolution toute neuve, et surtout pour ce roi tout neuf? Pas du tout, il copie sa cantate. Il fait mieux que de la copier, il la calque mot pour mot, vers pour vers, sur une autre cantate qu'il avait faite il y a huit ans, une cantate sur l'Italie, dont l'air était tout

fait depuis huit ans, et dont le refrain était : *Partons pour l'Italie!* Au lieu de : *Partons pour l'Italie!* il écrit : *Courons à la victoire!* Du reste, il laisse le rondo : *En avant, marchons,* etc. — Toute la cantate a dû être finie le même soir. On donna la cantate à Nourrit; Nourrit, à force de la chanter sur tous les théâtres, a pensé y perdre la plus belle voix de l'Opéra. Comme il faut à toute force une cantate nouvelle à un peuple en même temps qu'une cocarde nouvelle, le peuple de Paris a adopté, faute de mieux, la cantate de M. Casimir Delavigne, sans se douter que c'était une cantate calquée, copiée, toute faite, sur un air tout fait! Si bien que la révolution de Juillet, non-seulement n'a pas un monument qui lui soit propre, une pierre à elle, mais elle n'a pas la chose du monde la plus facile à avoir, elle n'a pas une chanson à elle! Elle a une chanson de pièces et de morceaux, une contrefaçon bâtarde, une vieillerie à laquelle on se bouche les oreilles aujourd'hui après l'avoir chantée conjointement avec la *Marseillaise!* Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'une révolution ne doit jamais être inquiète, ni pour les hommes qui la mènent, ni pour les chansons qui l'exaltent; vieux ou nouveaux, copiés ou neufs, inspirés ou plagiaires, elle en trouvera toujours!

Je continue mon histoire. Encouragé par ce pre-

mier succès maladroit, et qui excite à présent une rumeur toutes les fois qu'on chante la *Parisienne*, M. Casimir Delavigne voulut ajouter une nouvelle feuille à son laurier de Juillet. Il fit alors une ballade intitulée : *Le Chien du Louvre*. Cette fois, la ballade était toute neuve, et faite tout exprès. Je ne saurais vous en dire un seul vers, moi qui retiens facilement tous les beaux vers. Ce dont je me souviens, c'est que c'était une méchante ballade sans intérêt et sans inspiration, après laquelle on ferma la grille du Louvre, on lâcha le chien du Louvre qui était attaché et qu'on n'a plus revu depuis la ballade. C'était un caniche de goût et d'esprit, qui disait comme Virgile : *Sylvæ sint consule dignæ!*

Je crois aussi me rappeler que M. Casimir Delavigne, outre sa ballade, fit aussi une *Messénienne sur les trois jours;* c'était une mauvaise *Messénienne,* si je m'en souviens, à moins que je ne confonde la *Messénienne* avec la *Ballade*. Quoi qu'il en soit, ballade ou messénienne, si la ballade n'est pas la messénienne, et si la messénienne n'est pas la ballade, ce que je puis affirmer, c'est que la ballade valait la messénienne, et la messénienne la ballade; rien de plus, rien de moins. Mais ce dont je me souviens fort bien, c'est de la traduction en vers français du *De profundis* pour

le bazar de la rue Saint-Honoré, dans lequel le chef de l'Église française, monseigneur Jean-François Chatel, avait établi, moyennant 3 francs d'entrée, un service funèbre pour l'âme de Kosciusko. M. Casimir Delavigne se servait de la Pologne comme il s'était servi de la révolution de Juillet, aussi heureusement. Mais, cette fois, à cette triste poésie, M. Casimir Delavigne ajoutait une haute inconvenance. Il protégeait de son nom et de son vers, quel qu'il fût, car enfin il pouvait être bon ce vers, monseigneur Chatel, ce Luther bâtard, ce Calvin de boutique, vicaire révolté qui profite d'une révolution pour désobéir à son archevêque dont le palais est en ruines, et pour se faire appeler *monseigneur* par quelques idiots qui trouvent fort beau de dire *Dominus vobiscum* en français. — Et vous me demandez où en est la poésie en France! Voici un poëte français qui fait des vers pour un schismatique de carrefour! et ce schismatique qui les chante dans une boutique! et les mystères qu'on profane en plein jour, et la sainte messe violée, et l'hymne des morts, cette belle prose de l'Église souffrante, rabaissée à la hauteur d'une poésie de révolution! Voilà où en est la poésie! Voilà où en est la croyance! Voilà où en sont les poëtes aujourd'hui!

Peu importe donc que M. Casimir Delavigne

fasse des vers ou n'en fasse pas pour le duc de Reichstadt; à dire vrai, je ne crois pas qu'il en fasse. L'enfant mort doit être déjà consolé, s'il a lu la *Parisienne*, le *Chien du Louvre*, la *Messénienne* et le *De profundis* de Kosciusko.

Quant à M. de Châteaubriand, vous avez entendu dire qu'il avait été en prison, qu'on avait mis la main sur lui, le grand poëte, puis qu'on l'avait relâché comme on l'avait arrêté, sans lui demander pardon à genoux; puis qu'il allait partir, lui aussi, comme Lamartine est parti, quand il aura trouvé assez d'argent pour mettre bien dans les règles son passe-port!

Soyez tranquille, un de ces jours nous aurons quelque belle phrase de M. de Châteaubriand sur le fils de l'Empereur. M. de Châteaubriand a trop occupé le père, pour ne pas s'occuper du fils. D'ailleurs comment celui qui s'occupe du duc de Bordeaux ne s'occuperait-il pas du duc de Reichstadt? Comment cela peut-il échapper aux vues les plus courtes, savoir, que ces deux enfants étaient unis l'un l'autre par un lien secret, insaisissable, plus fort encore que celui qui unissait Rita-Christina, ces deux enfants morts à vingt-quatre heures de distance? Reichstadt! Bordeaux! deux infortunes pareilles, deux destinées identiques, deux malheurs qui se soutenaient l'un l'autre! Napoléon rendait,

sinon possible, du moins vraisemblable Henri de Béarn. Ils étaient l'ombre l'un de l'autre, l'un prouvait l'autre : à présent que le premier est mort, Henri a perdu son ombre, Henri est incomplet, Henri est perdu parce que l'autre est perdu. Quelle destinée! Qui eût dit à Charles X que l'enfant de l'Élysée-Bourbon devait un jour porter le deuil de l'enfant de Schœnbrun! O pitié!

La poésie n'est plus dans les poëtes, la poésie est dans les faits; elle a passé des chansons dans l'histoire, du vers dans la prose, du récit dans l'action Ce sont les peuples qui meurent qui sont les poëtes, ce sont les rois détrônés qui sont les poëtes, ce sont les royautés vagabondes qui sont les poëtes, ce sont les enfants orphelins par le poison ou par le fer qui sont les poëtes. La poésie se déplace comme tout le reste; le drame est fait par les peuples, les poëtes n'ont plus qu'à écouter et à voir. Peuples et poëtes sont également à plaindre, également malheureux!

S'il faut tout vous dire, j'imagine bien aussi une raison assez bonne à l'impuissance, ou, si vous l'aimez mieux, au silence de nos poëtes. A présent Bonaparte, vu de loin, leur fait peur peut-être, mais je n'imagine pas que c'est là la raison qui les arrête. Ce qui empêche les poëtes de *chanter* (vieux style), c'est l'étrange abus qu'on a fait du nom de Bonaparte et de sa personne, et de son habit, et de son

chapeau, et de sa mort. Vous ne sauriez vous faire idée de ce qu'est devenu le héros, et en combien de pièces ils ont mis son cadavre, moins respectueux que les assassins de Romulus, qui cachèrent sous leurs manteaux les lambeaux palpitants de leur chef, et qui en firent un dieu.

Aussitôt après Juillet, le nom de Bonaparte devint une spéculation. Les théâtres, qui étaient dans le marasme, employèrent leur dernier crédit à acheter un vieux chapeau et une redingote grise. Les premiers Bonaparte qu'on fit voir eurent un succès immense; la spéculation fut énorme. Il n'existe pas de méchant petit théâtre qui n'ait eu son héros à faire torturer chaque soir : comme ces pauvres comédiens ont fait le gros dos! comme ils se sont bourré le nez de prises de tabac! comme ils ont monté à cheval! et que de paroles mémorables ils ont répétées! La parodie a été longue et complète; on s'est rassasié de Bonaparte comme on s'était rassasié de Robespierre! Que voulez-vous que devienne un grand homme chez un peuple qui en fait tout de suite après sa mort la pâture d'un mélodrame? Que peuvent espérer les artistes quand ils assistent aux succès de rapsodies comme celles où Bonaparte a été compromis? Que peuvent penser de nous les étrangers quand ils songent qu'on a donné le rôle de Bonaparte à Mlle Déjazet? Certes,

s'il s'agissait d'un autre homme, le silence des artistes serait peut-être excusable, mais ici il est incroyable; mais ici il s'agit d'une gloire à part dans les gloires du monde; mais ici, si la poésie manque, elle est sans excuse; le héros est assez grand pour être au-dessus même des parodies de théâtre; je ne puis pas donner une plus juste idée de sa grandeur.

Vous autres, Américains, vous comprenez Bonaparte mieux que nous : vous en êtes plus éloignés. Les Arabes le comprennent encore mieux que vous : ses pas sont empreints sur la terre d'Égypte plus que les pas de Josué, qui fit reculer le soleil! Bonaparte au contraire l'a avancé! Je lisais l'autre jour dans un poëte allemand, *Heine,* homme d'une passion germanique et d'un style tout français, l'histoire d'un voyageur, qui m'a paru sublime, et que voici :

Ce voyageur s'en va dans le désert et tombe dans un camp d'Arabes, des Arabes accroupis, haletants sous le soleil, de vrais Arabes! Notre homme, qui ne sait s'il a affaire à des amis ou à des ennemis, s'avance les bras levés au ciel, et, pour saluer dignement ces croyants en guenilles, il s'écria : « Mahomet! Mahomet! »

Grand et digne salut, sans doute, et dont il n'y a pas de peuple qui ne dût être fier. — S'écriât-on

« Jésus-Christ! » en France, ou « Luther! » en Allemagne, je trouve le salut de notre compatriote admirable de tout point.

Mais ce qui est bien plus admirable, c'est la réponse des Arabes, c'est le salut qu'ils ont rendu au Français. Figurez-vous qu'à ce cri de « Mahomet! » les Arabes se sont dressés tout debout, et qu'ils ont levé les deux mains vers le ciel en criant : « Bonaparte! Bonaparte! »

Si vous m'aviez demandé tout simplement : *Où est la poésie?* sans me dire : *où est la poésie en France?* je vous aurais répondu : « La voici! »

Mais laissons l'histoire et les anecdotes; revenons à mon conte, à mon roman des premières pages. Je ne finis pas ma dissertation littéraire, qui m'ennuie; j'aime mieux achever mon roman, qui m'amuse. Nous avons laissé nos deux jeunes gens sur la grande route, cherchant la France. Arrivés à une certaine auberge, ils s'arrêtent pour prendre quelque repos. L'auberge est pauvre, le pain est dur, il n'y a qu'une table dans la salle basse : ils se mettent à la même table et ils boivent du même vin. — Il se regardent, ils se trouvent beaux, ils se parlent. Naturellement ils se vantent : ils sont si ignorants et si jeunes!

« Tel que vous me voyez, dit l'un, en redingote

grise et en vieilles bottes, je suis empereur des Français et roi d'Italie, par le sacre de mon père et le serment de mes sujets!

— Tel que vous me voyez, dit l'autre, en habit vert et en petit chapeau, je suis roi de France et de Navarre, par le serment des sujets de mes pères et par le sacre de Clovis! »

Alors le vin leur parut bon, et chacun d'eux but à la santé de l'autre, sans jalousie et sans fierté, bien que chacun d'eux eût le droit d'avoir un peu d'orgueil!

En même temps, un autre prince passait sur la route, un beau jeune homme blond, bien fait et spirituel, joyeux compagnon quand il faut l'être, fait et né pour être au niveau de toutes les fortunes. On lui dit que, dans tel cabaret, un empereur des Français et un roi de France dînaient avec du fromage, du vin frelaté et du pain noir. Notre jeune homme fut curieux de voir dîner ensemble l'empereur des Français et le roi de France; il entra au cabaret.

« Sire, leur dit-il, saluant l'un et l'autre, sire, vous êtes empereur des Français, et vous, sire, roi de France; mon père est roi des Français : il réunit l'empereur et le roi. Voulez-vous me permettre de dîner avec vous? »

Il se mit à table. Tous trois furent joyeux, comme

s'ils avaient su au juste ce que c'est qu'une couronne dans ce siècle. Chacun fut l'homme de son temps, l'un guerrier, l'autre croyant, le troisième flottant entre les deux principes, et les trouvant fort séduisants tour à tour. Après le repas, chacun paya son écot : ils repartirent du côté de la France, l'un à pied, l'autre à pied, le troisième à cheval, comme un vrai fils de roi.

« Voulez-vous que je vous prête un cheval? disait-il aux deux autres.

— Non pas, disaient les autres : nous sommes trop pressés d'arriver. »

A quoi le duc d'Orléans répondit en bon et joyeux camarade :

« Allume ton cigare à mon cigare, Reichstadt. Il y a une madone à saluer là-bas, Bordeaux! Bon voyage, mes cousins, et bonne chance! Voyez-vous, à pied ou à cheval, celui de nous qui entrera le premier en France, c'est le premier à qui la France dira : « Entrez! »

Et ils se séparèrent, quand d'Orléans revint sur ses pas et leur dit gravement :

« Toi, Napoléon, et toi, Henri, je vous pardonne de n'être plus, toi roi de France, et toi empereur des Français... »

Mais à quels rêves s'emporte mon esprit! à quels accidents je m'arrête! Quelle histoire cela eût fait,

si ces trois jeunes gens qui agitent le monde, représentants de trois idées, tous trois représentants jeunes, tout neufs, pleins de loyauté, étaient venus parmi nous, leurs contemporains et leurs égaux, pour discuter loyalement ces immenses questions de passé et d'avenir, également incomplètes et insolubles sous l'Empire, sous la Restauration et sous la révolution de Juillet!

Mais le destin n'a pas voulu que cette solution importante fût remise à des cœurs jeunes et neufs; il a brusquement enlevé de l'arène un des trois champions qui devaient entrer dans la lice: Napoléon II n'est plus! Retirez-vous, jeunes gens, vous n'êtes plus dans la question; et vous, peuples, jetez en l'air une médaille à l'effigie de César ou de Pompée: pile ou face? César ou Pompée! la République ou l'Empire? le hasard en décidera.

LE CACHEMIRE

Histoire morale.

LE JOUR DE FÊTE DU SULTAN.

Il y a de cela assez longtemps. La Turquie était tranquille. La marmite des janissaires n'avait pas été renversée. Le grand étendard de Mahomet reposait tranquillement dans la mosquée, aussi bien que tant d'autres reliques précieuses. Les Grecs étaient doux comme des moutons; et celui qui aurait prédit au Grand Sultan qu'un beau jour le *Pilote* annoncerait l'incendie de Constantinople et l'invasion du sérail aurait été étranglé comme un juif.

Dans ce temps-là aussi, selon l'antique usage, la fête du Sublime Sultan ne se passait pas sans que les grands de l'empire vinssent déposer au pied du trône leurs présents et leurs hommages. Chacun se

baissait aussi bas que terre, chacun donnait ce qu'il pouvait. Le faquir apportait des reliques; le janissaire, la tête de quelque visir; le derviche, des indulgences plénières; le marchand, de l'or et des parfums. C'était un amas incroyable de choses précieuses telles qu'on n'en voit que dans les *Mille et une Nuits*. C'était de l'ambre, du musc, des perles, de l'or, des chameaux, des éléphants, de l'eau pour le teint, un troupeau de femmes et autres bagatelles sur lesquelles le Sultan, ce jour-là, ne daignait pas jeter les yeux. Un Tartare lui offrit une cuisse de jument assaisonnée à la mode du pays, qui fit venir l'eau à la bouche de Sa Hautesse.

Son cousin le roi de Circassie lui envoya douze coqs qui n'étaient plus des coqs, et le délicat empereur repoussa avec dégoût cette volaille mutilée.

En revanche il reçut avec grande joie douze jeunes seigneurs propre à être faits eunuques, que lui envoyait la cour de Perse, qui dans ce temps-là ne menaçait pas la Russie.

« C'est bien dommage! disaient tout bas les kennchenny à l'aspect de ces jeunes hommes; mais le menaçant korrhas du chef des eunuques leur imposait silence. Or un korrhas est aux seigneurs de la Sublime Porte ce qu'est une épée, chez nous, à beaucoup de héros d'antichambre : un instrument qui fait plus de bruit que de mal. Une kennchenny

est, en Orient, ce que sont ou ce que voudraient être toutes les femmes de l'Europe. Un eunuque est, comme chacun sait, un mari, à quelque chose près. C'est l'épouvantail salutaire moyennant lequel, et soixante pieds de muraille, toutes les femmes étaient chastes dans les États du Grand Seigneur, avant l'introduction de l'exercice à la française.

Tous les présents étaient épuisés et le sublime Sultan allait se retirer, quand soudain un Arabe du désert perce la foule. Le sourire du dédain est sur ses lèvres; il tient à la main un tissu précieux.

« Seigneur, dit-il, que Ta Hautesse ne s'abaisse pas à des présents indignes d'elle. Ce ne sera pas en vain que tu nous auras permis de lever la dîme sur les caravanes du désert. Je t'apporte au nom de mes frères un présent qui surpasse tout ce que tu viens de recevoir. Moi-même j'ai tué l'esclave qui, depuis le royaume de Cachemire, avait traversé tant de plaines et de montagnes pour enrichir ton empire. C'est à toi seul qu'il appartient d'orner ta tête de ce tissu précieux. » A ces mots, l'Arabe place le châle superbe aux pieds du Sultan et disparaît.

A la vue du magnifique tissu, le respectueux silence de l'assemblée fait place au tumulte; on se précipite pour admirer la merveille dont s'étonne le Sultan lui-même, mais les gardes attentifs écartent la foule sans coup férir, excepté cinq à six

têtes, et le lendemain le *Moniteur* de Constantinople raconta à qui voulut le croire que Sa Hautesse s'était mêlée à ses sujets, qu'elle avait daigné recevoir leurs présents et que son bon peuple s'était bien diverti.

Telle fut la fête. Ses résultats furent les mêmes que pour toutes celles dont les grands seigneurs de tous les pays comblent leurs sujets. Les faquirs eurent de l'argent et du pouvoir; les nobles, des honneurs; le peuple, rien. Grâce au kouly, le Sultan, pour cette fois, se retira satisfait.

Que si vous croyez qu'un kouly soit un homme préposé aux douanes de Constantinople, ou un receveur général, ou bien l'intendant des loteries impériales, ou encore le chef des contributions indirectes, ou autre chose semblable, vous vous trompez étrangement : c'est tout simplement un chef de voleurs patenté.

LE SÉRAIL.

Chacun s'amuse comme il peut, et, avec une centaine de femmes, toutes les lunes sont de miel; d'ailleurs nous avons vu des princes très-honnêtes se faire un jeu d'abattre des têtes d'un seul coup, et d'autres, qui n'étaient pas des Turcs, se faire des collections de crustacés femelles dans leur parc, ce

qui paraissait très-naturel. Les uns, ne pouvant avoir plusieurs épouses, vu la religion, prenaient le parti de les faire condamner à mort par leur parlement, vu la justice. Les autres, se doutant après coup qu'ils étaient les amants de filles plus que nubiles, faisaient faire par leur chancelier une défense formelle aux vierges qui ne l'étaient pas de se présenter devant eux, sous peine de mort : ce qui est plus cruel encore que la conduite de notre Sultan ; car le bon prince, connaissant le naturel de la femme, ne lui demandait de la vertu que quand elle était entre quatre murs. Il était même si peu jaloux du droit d'antécession que la chronique scandaleuse raconte qu'il avait établi pour les virginités trop vierges une charge importante, qui est à l'amour ce qu'un prospectus est aux œuvres complètes de nos auteurs modernes, ce que l'avant-garde est à une armée, ce qu'une belle affiche en grosses lettres fut toujours aux dîners à prix fixe, la condition *sine qua non* du succès.

« Diable du *sine qua non!* » dira peut-être, en me lisant, le pauvre mari de la sentimentale Hortense. « A quoi bon le *sine qua non?* » s'écriera avec son gros rire l'épais trésorier d'une vestale d'opéra. « Tu n'as pas eu besoin de *sine qua non,* mon cher », dit en minaudant cette petite dame aux mains blanches qui épousa, six ans avant la quarantaine, le prési-

dent de ma ville natale. « Qu'est-ce que le *sine qua non!* » se demande en baissant les yeux la jeune fille qui nous lit à la dérobée? « Vive le *sine qua non!* » s'écrient toutes les femme..... Et voilà comme un mot latin devient proverbe.

Notez bien pourtant que je déteste l'allusion et que j'ai surtout en horreur cette manière de divaguer et de n'entrer jamais dans son sujet, bonne tout au plus pour un journal politique. C'est pour cela que les plus beaux romans de sir Water Scott me paraissent trop longs de trois volumes quand il y en a quatre. C'est par la même raison que j'arrive toujours au cinquième acte d'une tragédie; que je ne lis jamais ni le *Journal de Paris* ni la *Gazette,* et que je cours aux coulisses de l'Opéra quand je cherche un cœur qui réponde aux battements du mien. Je ne suis pas non plus de ces auteurs qui, à chaque page, vous parlent d'eux ou de leurs petits chiens, ou de leur servante; écrivains plaintifs toujours accusant le sort ou leur sensibilité personnelle, qui, pour se donner une tournure de philosophe, ne se font pas mettre en prison sans nous avertir qu'ils emportent Charron et Sénèque, qu'ils n'ont jamais lus. Tant d'affectation ne va pas à un auteur, à moins qu'on ne soit un grand homme, et jusqu'à présent il n'y a que quelques amis intimes, le lendemain d'une première représentation ou la

veille de l'apparition de leurs vers moraux, qui m'aient avoué que j'en valais bien un autre. Qu'ils reçoivent ici tout le tribut de ma reconnaissance !

« Mais le sérail ! quand donc en parlerez-vous ?— Le sérail ! ami lecteur, prenez ce chapitre-ci pour la préface, et nous verrons ensuite à vous ouvrir la porte du sérail, qui d'ailleurs n'existe plus. »

CACHEMIRIENNE.

C'était alors la mode, en Turquie, de faire des vers en prose, et les poëtes de l'endroit, charmés de l'innovation, usaient largement de la liberté grande, comme on peut le voir dans l'*Almanach des Muses* de l'époque. Bien plus, par un effort de génie non moins étonnant, on avait substitué aux titres banaux de *Vers choisis*, de *Poésies dérobées à l'amitié,* de *Mon portefeuille,* de *Poésies fugitives, diverses, morales* ou *badines,* et autres dénominations aussi usées, les beaux titres d'*Hellespontines,* de *Mauresques,* de *Barbaresques,* et ainsi de suite, selon les cas. Or, pendant que notre Sultan, que nous ne perdons pas de vue, indécis sur le choix, ou bien attendant, comme le héron, qu'appétit lui fût venu, fumait sentimentalement sa pipe. Sa troupe chantante lui chantait justement une chanson de circonstance, improvisée par un

des aïeux del signor Sgricci, qui, comme le *componium*, improvise depuis vingt ans la même chose. Voici au reste la traduction fidèle de cette *Cachemirienne*, qui nous a été donnée par l'interprète du noble Sidi-Mamouth, lors de sa fameuse conversation en arabe sur la place de Grève à Paris.

Le Chœur.—Il est fait pour la tête noble du Sultan, le tissu précieux du royaume de Cachemire.

Une Voix. — Cachemire! douce vallée couverte jadis par les eaux d'un fleuve immense, tu naquis pour faire connaître à l'Orient la fraîcheur et le repos. Mais plus que le repos, plus que la fraîcheur, l'Orient estime tes tissus mystérieux.

Le Chœur.—Il est fait pour la tête du noble Sultan, le tissu précieux du royaume de Cachemire.

Une Voix. — Ah! quelle main la première sut joindre avec tant d'art le fil des toisons? qui enseigna aux filles de Cachemire à retracer les astres sur une simple toile? qui put surtout donner tant de vie et de légèrete à ses couleurs?

Le Chœur.—Il est fait pour la tête du noble Sultan, le tissu précieux du royaume de Cachemire.

Une Voix. — On dit que, tiré du sein de sa mère avant le temps, le timide agneau donne ses molles toisons avant d'avoir vu le jour, et qu'elles seules sont dignes de s'étendre sous la main des jeunes vierges du royaume de Cachemire.

Une Voix. — Heureuse vallée ! quelle est grande la gloire du voile qui sort de ton sein ! Longtemps il occupa les jeunes beautés ; elles se plurent à fixer sur le frêle tissu les images les plus gracieuses, elles le couvrirent de la couleur et de l'odeur des fleurs suaves de la montagne ; elles pleurèrent quand il fallut quitter le compagnon fidèle de leurs jeux, le témoin de leurs amours.

Le Chœur. — Il est fait...

Mais le noble Sultan ne voulut pas en entendre davantage. On a beau être Turc et Grand Seigneur, ce n'est pas sans un certain effet qu'on voit autour de soi mille femmes charmantes, qu'on suit de l'œil leurs aimables contours, quand à chaque instant on se dit : *C'est elle !* Enfin, indécis, le Sultan détache le superbe cachemire qui entourait sa tête, et le jette au milieu de la troupe folâtre. Moins grande est la précipitation de l'employé qui court au-devant de son chef, d'une coquette qui convole en secondes noces, de M. l'abbé Guillon quand il fait brûler Rousseau et Voltaire, que celle du sérail pour avoir le cachemire, gage certain de l'amour du Sultan. Cependant le Sultan était dans l'ivresse. Cette ardeur inaccoutumée l'étonnait : « Comme je suis aimé ! » pensait-il en lui-même... Hélas ! on n'en voulait qu'à son turban !

Ainsi, si l'on veut comparer les grandes choses aux petites, le Grand Turc à ses humbles sujettes, et nos Françaises aux concubines du Grand Turc, tel époux d'une femme à la mode s'étonne d'un surcroît d'amour dans sa chaste moitié, tel amant reçoit une lettre pleine de tendresse et de passion, qui ne voient pas qu'on n'en veut qu'à leur turban, et ainsi de suite dans toutes les possibilités de la coquetterie des femmes.

Une jeune et spirituelle princesse de notre époque disait, à propos des sottes flatteries d'un grand seigneur : « Je crois qu'il en veut à mon fromage. » Diderot avait dit avant elle : « Prenez garde à votre feuille de figuier. » Que de belles idées se ressemblent dans le domaine de la pensée!

Grande et belle réflexion ! C'est cependant ainsi qu'ont été composés nombre de livres, je dis des plus huppés : l'*Esprit des lois*, les *Tragédies* et les *Contes* de Voltaire, les *Compensations* d'Azaïs, livre prodigieux, tout surpris de se trouver en pareille compagnie.

GÉNÉALOGIE.

Un savant a recueilli dix-sept manières différentes d'écrire le nom de Gengis-Khan, et, par une analogie qu'un faiseur de panégyriques ne

manquerait pas de saisir, il se trouve qu'à peine veut-on parler des produits de l'Orient, on est arrêté dès le premier pas. En effet, comment écrire le mot châle? Rien de certain sur le nom comme sur la création de ces tissus incompréhensibles. C'est tour à tour *châle*, *châl*, *schal*, *schale*, *schall*, et l'écrivain, au milieu de tant de variantes, s'arrête aussi étonné que l'est tout lecteur attentif et studieux qui, lisant l'histoire dans l'*almanach*, ne comprend pas comment il se fait que tant d'hommes, à des époques si rapprochées, aient eu tour à tour et par le changement d'une syllabe le nom d'un républicain, d'un courtisan, d'un Anglais, d'un Allemand, enfin d'un noble de l'ancien ou du nouveau régime, selon l'époque. Heureux les noms souples qui peuvent ainsi prendre toutes les formes! quoique souvent ils jettent dans un grand embarras l'historien, qui ne sait auquel entendre! Le talent, dans de telles occurrences, est de ne pas s'inquiéter, et de poursuivre sa route en racontant la généalogie de son héros. Mais, hélas! de qui faire descendre le mien? Le mouton, le chameau, la chèvre, se présentent et réclament hautement l'honneur d'avoir commencé l'arbre généalogique; le procès est encore pendant après deux siècles et demi. Plusieurs savants se sont rangés sous chacune de ces bannières; les révérends pères qui ont

Ainsi, si l'on veut comparer les grandes choses aux petites, le Grand Turc à ses humbles sujettes, et nos Françaises aux concubines du Grand Turc, tel époux d'une femme à la mode s'étonne d'un surcroît d'amour dans sa chaste moitié, tel amant reçoit une lettre pleine de tendresse et de passion, qui ne voient pas qu'on n'en veut qu'à leur turban, et ainsi de suite dans toutes les possibilités de la coquetterie des femmes.

Une jeune et spirituelle princesse de notre époque disait, à propos des sottes flatteries d'un grand seigneur : « Je crois qu'il en veut à mon fromage. » Diderot avait dit avant elle : « Prenez garde à votre feuille de figuier. » Que de belles idées se ressemblent dans le domaine de la pensée!

Grande et belle réflexion! C'est cependant ainsi qu'ont été composés nombre de livres, je dis des plus huppés : l'*Esprit des lois*, les *Tragédies* et les *Contes* de Voltaire, les *Compensations* d'Azaïs, livre prodigieux, tout surpris de se trouver en pareille compagnie.

GÉNÉALOGIE.

Un savant a recueilli dix-sept manières différentes d'écrire le nom de Gengis-Khan, et, par une analogie qu'un faiseur de panégyriques ne

manquerait pas de saisir, il se trouve qu'à peine veut-on parler des produits de l'Orient, on est arrêté dès le premier pas. En effet, comment écrire le mot châle? Rien de certain sur le nom comme sur la création de ces tissus incompréhensibles. C'est tour à tour *châle*, *châl*, *schal*, *schale*, *schall*, et l'écrivain, au milieu de tant de variantes, s'arrête aussi étonné que l'est tout lecteur attentif et studieux qui, lisant l'histoire dans l'*almanach*, ne comprend pas comment il se fait que tant d'hommes, à des époques si rapprochées, aient eu tour à tour et par le changement d'une syllabe le nom d'un républicain, d'un courtisan, d'un Anglais, d'un Allemand, enfin d'un noble de l'ancien ou du nouveau régime, selon l'époque. Heureux les noms souples qui peuvent ainsi prendre toutes les formes! quoique souvent ils jettent dans un grand embarras l'historien, qui ne sait auquel entendre! Le talent, dans de telles occurrences, est de ne pas s'inquiéter, et de poursuivre sa route en racontant la généalogie de son héros. Mais, hélas! de qui faire descendre le mien? Le mouton, le chameau, la chèvre, se présentent et réclament hautement l'honneur d'avoir commencé l'arbre généalogique; le procès est encore pendant après deux siècles et demi. Plusieurs savants se sont rangés sous chacune de ces bannières; les révérends pères qui ont

voyagé dans le Cachemire sont pour les moutons; plusieurs voyageurs sont pour les chèvres; les plus hardis se font les représentants des droits du chameau. Mais cette polémique n'a fait qu'augmenter les incertitudes de l'histoire, et l'origine comme le nom du châle est un doute que le temps ne fait qu'agrandir.

Tous les commencements sont couverts d'un voile. On ignore qui fonda la plupart des royaumes de la terre. Des incrédules ont prétendu qu'Ésope et Romulus n'avaient jamais existé. Il n'y a de bien sûr que le commencement du monde, la pomme et le péché d'Adam, la tour de Babel et le crime de Caïn; tout le reste est incertitude.

C'est ainsi qu'on ignore l'origine de cet art par lequel la laine vint suppléer aux peaux de bêtes, dont nos premiers parents couvraient leur nudité. Huet, évêque d'Avranches, qui faisait une dissertation sur le paradis, comme Lefranc de Pompignan, évêque de je ne sais où, en faisait une sur l'ambroisie et le nectar, voulant, comme nous, chercher l'origine de l'art du tisserand, remonte jusqu'à Jacob et lui en attribue l'honneur, parce que ce grand patriarche, qui lava les pieds des anges et fit un enfant à sa femme à l'âge de cent et tant d'années, pour que les figures fussent accomplies, s'était écrié dans un moment de poésie :

« J'étais brûlé par la chaleur et transi par le froid. » La preuve en est que Job, de sainte et patiente mémoire, qui, assis sur son fumier, s'amusait à chanter des psaumes, compare la rapidité de sa vie à la navette du tisserand ; et, pour surcroît d'autorités, se joignent à ces grands hommes *Noemi*, sœur de *Tubalcaïn ; Mama-Oella* au Pérou, l'impératrice *Jao* à la Chine, *Isis*, *Minerve*, *Arachné*, et autres femmes plus ou moins célèbres qui viennent concurremment avec Monseigneur Huet nous prouver que le tissage se perd dans la nuit des temps.

« Ouvrez, Madame la Présidente, la bible de Saci, que vous trouverez au dernier rayon de la bibliothèque de Monsieur. Secouez ce livre poudreux, et vous verrez la *Genèse*, chap. XXXVIII, ver. 28 ; l'*Exode*, ch. XXIII, ver. 4, ch. XXXV, ver. 6 ; *Daniel*, chap. V, ver. 29 ; *les Juges*, ch. VIII, ver. 26 ; *Jérémie*, ch. X, ver. 9 ; *Ézéchiel*, ch. XXVII, tirer leurs plus belles comparaisons de la laine teinte en rouge, ce qui prouve qu'il y en avait de leur temps. Ou bien, si l'in-folio vous fait peur, demandez au jeune et modeste élève de rhétorique qui en ce moment est assis près de vous, tout tremblant malgré le soin que vous prenez de le rassurer, demandez-lui ce qu'en disent Homère au quatrième chant de l'*Iliade* ; Apollonius de Rhodes dans son poëme des *Argonautes*, liv. I, vers 50 ;

eut le premier la galante idée d'établir un sénat de femmes. Tout cela n'est rien sans doute comparé au précieux tissu qui parait, sans le cacher, le sein de Cléopâtre, lorsque cette reine eut une entrevue avec César, après la mort de Pompée. Que de voiles tiennent une place dans l'histoire et dans les souvenirs des hommes! Andromaque, Mathilde, reine d'Angleterre, Pénélope, faisaient des voiles de leurs mains royales; Dieu, sur le mont Sinaï, s'occupait des voiles qui devaient parer son temple; ce voile se déchira du haut en bas lorsque le Fils de Dieu rendit le dernier soupir. Partout, dans tous les temps, l'art du tisserand se mêle à toutes les pompes de la religion, à toutes les inventions du poëte, aux banquets comme aux sépultures des conquérants. Les plus grands historiens en ont parlé et lui ont attribué nombre d'histoires merveilleuses et aussi croyables les unes que les autres. Si j'étais une de nos beautés à la mode, j'apprendrais l'histoire de ces cachemires, et, forte de ma science, je ne craindrais plus les apostrophes d'un époux. « Madame, à quoi bon mettre tant d'argent à un vêtement que vous devez laisser dans l'antichambre? — Monsieur, si je le laisse dans l'antichambre, c'est qu'en effet, rien n'est plus commun. Thamar, qui n'était, après tout, qu'une Juive, en avait un si grand qu'elle

put se faire violer par Judas sans en être reconnue. Ruth, qui n'était qu'une glaneuse, en avait un autre dans lequel elle renferma les six boisseaux que Booz, son prétendu, lui avait donnés la veille du jour où elle alla le trouver dans la grange qui lui servait de chambre à coucher, et vous m'avouerez que de tels cachemires étaient bien plus beaux que les miens, qui ne me seraient bons à rien si je voulais m'en servir comme ces dames. Vous faites beaucoup de bruit pour une vingtaine de mille francs qu'il m'en coûte par an, et vous ne savez pas qu'en Perse il y avait une province entière assignée à la reine pour l'achat de ses cachemires, une autre pour ses dentelles, une autre, sans doute, pour son rouge et ses mouches, ce qui prouve que vous avez grand tort de vous plaindre. Lisez, Monsieur, lisez la *Genèse*, et vous verrez, dans le *Pentateuque*, qu'Abimèbe, roi de Gérara, rendant à Abraham sa femme Sara, telle ou à peu près qu'il l'avait enlevée, lui donna, par-dessus le marché, un grand nombre de bêtes à cornes et mille pièces d'argent qui valaient plus de seize cents francs, pour acheter un cachemire à sa prisonnière, tant il avait été touché de ses mérites. Enfin lisez, dans la traduction, les *Guêpes*, d'Aristophane, où Délicléon, fils de Philocléon, dit à son père : « Si vous étiez allé à Sardes, vous

« sauriez que cette étoffe vient d'Ecbatane et de « Suze, où elle se fabrique à grands frais. Vous dé- « daignez un manteau, et pourtant il y entre un « talent de laine. » Or, comme vous ne savez pas ce que c'est que le talent, vous apprendrez avec plaisir qu'il valait cinquante-quatre mille francs de notre monnaie. Mais je suis bien bonne de tant me tourmenter pour convertir un incrédule qui me refuse le vêtement. — J'ai une femme bien instruite! se dit en soupirant M. Lecomte. Au diable le pédant qui lui a appris tout cela! »

L'ETCAN.

C'était, à dire vrai, une curieuse vallée que la vallée de Cachemire. Si je faisais un livre en règle, ce serait le cas d'attaquer la description *a capite ad calcem*, et de faire en prose élégante le cadastre du pays; mais le philosophe n'aime pas à s'arrêter sur d'aussi faibles accessoires. Qu'il suffise d'apprendre à ceux qui comptent la France pour quelque chose qu'en cherchant bien, on trouvera dans cette vallée si peu connue dix mille villes, cent mille villages et trois fois soixante-quatorze mille fois mille maisons, comme je l'ai lu moi-même dans l'Ayen Akberg, historien très-véridique, le Lacretelle de l'endroit.

Une spéculation à faire, et qui se fera quelque jour, ce serait de porter dans ce beau pays l'impôt sur les portes et fenêtres. Au reste, on a déjà parlé d'y transplanter les frères ignorantins, les jésuites et quelques échantillons choisis de l'Académie. Heureuse contrée! quel dommage que tu sois aussi inaccessible au vulgaire que le boudoir de Chloé au pauvre diable qui n'a en partage que de l'esprit, de la figure et beaucoup d'amour! A peine sorti de cette terre fortunée, le noble cachemire fut la proie d'un brigand; hier encore, il était sur les fraîches épaules d'une odalisque; aujourd'hui, il se vend à l'encan impérial.

« A mille roupies le cheval du noble Sultan! — Six mille! dit un flatteur. — Six mille cinq cents! s'écrie un agent de surveillance. — Dix mille! dit tout bas un surnuméraire aux gabelles qui voudrait monter en grade. — Adjugé! » crie l'aigre fausset du commissaire-priseur. « A cinq cents roupies la pipe de Sa Hautesse! — Vingt mille! » ajoute un juif encore tout meurtri de la bastonnade du matin.

« Le chef des croyants demande trois mille roupies de la belle Mirza aux yeux bleus, la favorite de son cœur! — J'en offre six mille! » s'écrie le chef des eunuques. Et il s'en alla aussi content qu'un libraire qui aurait trouvé quelque œuvre inédite de M. Jouy.

« Trente mille sequins le balai sacré de la grande mosquée !... Personne ne dit mot? A dix mille! à cinq! à trois ducats! — Donnez-le-moi pour l'amour du prophète, dit un vieux derviche qui passait. — Adjugé! » dit gravement le commissaire-priseur.

Ainsi de suite pour les moindres ustensiles. Le crieur public allait enfin produire, à son tour, le superbe cachemire; mais le commissaire du palais, le flattant de la main, lui dit un mot à l'oreille; le crieur cria : *La séance est levée!* Et le lendemain le noble tissu, qui conservait encore les formes charmantes du beau corps qui l'avait porté, était bien loin des rives de Stamboul. C'est ainsi que se faisait un encan l'an de l'Hégire 1252.

LA FOIRE DE MACARIEFF.

Le cachemire, après bien des traverses, arriva enfin à Macarieff. Vous, belle dame qui me lisez, je suis sûr que toute votre géographie ne vous dira pas ce que c'est que Macarieff. C'est pourtant une ville célèbre dans le journal de Moscou, par le grand nombre de marchands qui s'y rendent tous les ans à la Saint-Dunstan, qui est la Saint-Michel de l'endroit. Placé sur le Volga, à la moitié de son cours, comme M. de Villèle entre ses deux collègues, ce village qui, dans le principe, n'était pas

même sur la carte, est devenu en peu de temps un des entrepôts les plus formidables des productions de toutes les parties du monde. Là sont confondus les Russes de toutes les provinces, depuis Yakoucks jusqu'à Wilna. Les Tartares de toutes les hordes, les Thowaches, les Tchérémisses, les Kalmoucks, les Kirghiz, les Bouckariens, les Géorgiens, les Hindous et autres peuples aussi célèbres, s'y rendent en foule, attirés par l'espoir du butin. La bonne foi, l'équité, la franchise, le désintéressement, président à cette fête comme à toutes celles des peuples policés de l'Europe. On y vend du poivre, du camphre, du gingembre, de la canelle, des clous de girofle, du musc, de l'ambre, des perruques, de la dentelle, des gants, des meubles d'or et d'argent, des châles surtout, en un mot tous les objets de première nécessité pour des hommes civilisés. Moyennant un droit pour l'entrée, un droit pour la vente, un droit pour l'achat, un droit pour l'entrepôt, un présent volontaire qu'on est obligé de faire au chef de la ville, qui en rend quelque chose au gouverneur, le commerce y est libre et franc de tout impôt. Les marchands, qui sont tous honnêtes gens, ont un aussi grand fonds de méfiance que de probité pour le moins, et mettent d'ordinaire la plus scrupuleuse exactitude à accomplir leur mission, qui est de vendre au

plus haut prix et d'acheter au plus bas. Quand le marchand turc arriva, son premier soin fut de chercher un lieu sûr pour le précieux fardeau qu'il avait à vendre; il s'enquit ensuite d'un honnête courtier qu'il trouva facilement, et, prenant enfin l'air et le ton d'un homme sûr de sa marchandise, il attendit de pied ferme un acheteur. Le châle était trop beau pour qu'il ne s'en présentât pas. Comme le vendredi était un mauvais jour, le samedi la veille du dimanche, le dimanche un jour de repos, le lundi lendemain du dimanche, où les esprits pourraient encore se ressentir des fumées du vin, on choisit le mardi pour l'accomplissement de cette solennité.

Ainsi, l'avarice et l'inconséquence de l'homme se ressemblent sur tous les points du globe, et c'est pour les plus grandes futilités que se prennent les plus grandes précautions. On achète un livre sur l'éloge du *Journal de Paris* ou de la *Gazette;* on prend une femme de la main de M. Brunet, et l'on place ses fonds à la Loterie royale. Cinquante francs de plus font un jésuite d'un honnête homme, et d'un historien un biographe. Peuple crédule, jouet du premier charlatan qui fait un livre ou qui dit la bonne fortune! Faut-il acheter une pierrerie, un tissu de laine, il examine, il compare, il calcule; il n'ose se fier à lui-même, il

appelle à son secours des experts. Il dit, quand le marché est conclu : *J'aurais mieux fait de prendre l'autre.* Oh ! les hommes !

Et les femmes ! mettez à leur doigt une de ces pierres précieuses, jetez-leur un de ces tissus... Mais, qu'ai-je dit ? Ai-je donc oublié qu'elles ont fait une réputation à Legouvé et qu'elles ont fouetté Eschyle en plein théâtre ?

LE TRAITÉ.

Cela me rappelle un bon mot de M. de Richelieu, qui se connaissait en vertu. Une grande dame ne concevait pas comment il y avait tant de femmes qui pussent vendre pour un écu, à tout le monde, ce qu'on devait donner pour rien à son amant. « Mais, Madame, reprit Richelieu, si on vous offrait un louis ? — Ah ! l'horreur ! — Cent louis ? — Fi donc ! — Mille louis ? — Mon cher duc, pour qui me prenez-vous ? — Cent mille livres ? — Alors, dit la dame... — Je tiens ma Phryné, » s'écria le duc. Il en avait tenu à meilleur marché.

Cependant notre marchand, l'acheteur, les courtiers, les témoins, sont réunis dans une espèce de caveau pour la vente du cachemire. Avez-vous vu quelquefois deux femmes du haut rang dispu-

ter pour la préséance, un ministre remettant le portefeuille, un jésuite saluant M. de Montlosier, ou M. Perrier jouant un rôle d'amoureux? Eh bien, moins grandes sont les contorsions de ces messieurs que les contorsions respectives de l'acheteur et du vendeur. A la première offrande directe de l'acheteur, le vendeur se lève et s'en va. Il saute comme un possédé, il se lamente comme un rabbin; c'est le ton plaintif de Mlle Fay, l'œil mouillé de Mlle Falcoz, les lamentations de Lemonnier. Alors les courtiers le poursuivent, ils prennent sa main, ils la mettent de force dans la main de l'acheteur; et cet honnête marchand, tout à l'heure si récalcitrant, dit le oui fatal d'aussi bonne grâce que le dirait demain plus d'une nubilité femelle qui ne le dira jamais. A la fin, tous les assistants se jettent à genoux pour remercier leur fétiche chacun à sa manière.

Sur le même tapis étaient réunis des Hindous, adorateurs de Brama et du Gange; des Tatars, adorateurs de Mahomet, et tous de différentes sectes; un Kalmouck, qui portait à la garde-robe du grand Lama ses adorations et ses hommages; deux Parsis, adorateurs du feu; un Maure, qui avait l'air de ne rien croire; enfin un catholique grec, un romain, un luthérien, un janséniste et un jésuite, qui tous firent la même prière.

« Grand Dieu, conserve aux femmes de l'Europe le même amour pour la parure, le luxe, la mollesse et l'oisiveté! Fais qu'elles soient toujours coquettes, infidèles, afin qu'elles aiment toujours les futilités qui nous enrichissent, et que nous soyons toujours vendeurs, acheteurs, courtiers, interprètes, témoins, et tes pieux serviteurs, ô toi qui es le seul vrai Dieu auprès duquel les autres dieux ne sont rien! »

SAINT-PÉTERSBOURG.

Les cordes ne manquaient pas en ce temps-là à Saint-Pétersbourg; une honnête czarine en avait trouvé de fort longues pour monsieur son époux, et en avait conservé une assez décente brassée pour messieurs ses sujets. C'était du reste un spectacle satisfaisant : d'une part, une cour brillante de grands seigneurs, de belles dames aux mains blanches, des favoris, des généraux, des grands-croix, des flatteurs, des cuisiniers; et, d'autre part, un peuple soumis et des paysans qui n'étaient vraiment bons à rien. Quiconque eût dit alors à la czarine qu'un de ces animaux aurait un jour la valeur d'un cheval ou d'un bœuf l'eût étrangement étonnée. A cette cour, tout était sujet d'admiration et de stupeur; un soulier arrivé de France, une perruque à trois

marteaux, une culotte avec ses accessoires, du rouge virginal et une toque à la mariée, auraient suffi pour ôter le sommeil aux plus grands personnages de l'empire. C'était aussi le temps des grandes fortunes : plus d'un pâtissier devint ministre, plus d'un marmiton fut fait général ; on vit des coiffeurs exciter autant de rivalités qu'un bureau de tabac ou de loterie ; et Bernardin de Saint-Pierre, à ce que dit son biographe, aurait pu, s'il eût voulu, couper l'herbe sous le pied à Potemkin et au comte Orloff.

Quand donc apparut le cachemire à cette cour brillante, quand l'impératrice apparut à ses sujets plus fière de sa nouvelle parure que de sa couronne, il n'y eut pas dans la ville une femme sensible, une amante délicate, une veuve inconsolable, qui ne cherchât dans son cœur un honnête moyen d'être parée comme l'était la souveraine.

« Mon mari, disait l'une, n'a qu'à vendre une centaine de paysans qui ne lui servent à rien. — A quoi bon, disait l'autre, l'avoir fait nommer ministre si je ne viens pas à bout d'en obtenir un cachemire? — L'évêque de Saint-Macaire me veut du bien, disait une troisième; qui sait si par son moyen...? — Je dirai au comte Orloff, murmurait une innocente... »

Mais qu'est-ce que c'était que ce comte Orloff? « Eh! Madame, que ne me demandez-vous ce

que c'était que Leicester, ou bien encore Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguard et Quélus? Bref, la jeune personne ayant parlé audit comte Orloff, eut dans la quinzaine le cachemire tant désiré; elle le donna à la femme d'un gros financier qui lui avait promis un mari; le financier le donna à la maîtresse du gouverneur, qui elle-même en fit présent à M. Lafleur, ancien tambour des pompiers à Paris, et maître de chapelle à Saint-Pétersbourg. L'honnête Lafleur envoya le cachemire à une de ses anciennes maîtresses, Mme la comtesse de ***. Mme la comtesse embrassa tendrement le présent de son cher Lafleur, fit quelques éclats de rire bien provinciaux, comme c'était de mode alors, et, ne sachant que faire de cette bizarre draperie, parce qu'en France on ne s'en servait pas encore, elle étendit proprement le cachemire dans sa chambre à coucher, pour ne pas réveiller monsieur son époux, dont l'appartement était auprès du sien.

PARIS.

Oui, Madame, le premier cachemire qui ait été porté dans la grande allée des Tuileries avait servi de tapis de pied. C'est encore là une de ces grandes vicissitudes de la fortune, qui a voulu que tant

d'empereurs aient été voleurs de grands chemins, et tant de papes savetiers, avant de porter la couronne ou la tiare. L'impératrice de toutes les Russies, Catherine, avait été fille de cabaret, et la reine de France, Maintenon, s'était estimée heureuse de devenir Mme Scarron. Prenez donc, belle dame, mon histoire en patience, et plutôt que de vous apitoyer sur le sort du beau cachemire ainsi foulé aux pieds, voyez-le pénétrer en France au bruit du canon d'Arcole, rester vainqueur des préjugés qui l'arrêtaient dans son essor, et ouvrit enfin une nouvelle branche à la coquetterie des femmes, une nouvelle source aux impositions du fisc, une cause inconnue aux complaintes des maris. Ce fut, en France, une fureur qui dure encore pour ce vêtement inconnu. Déjà toute la cour était pourvue; déjà quelques financières qui, à force d'argent, marchaient à côté de mesdames les maréchales, s'étaient affublées du nouveau vêtement, qu'à peine la province en avait entendu parler. Un concert de louanges s'élevait de toutes parts. C'est une parure si élégante, si commode! Par son moyen on pouvait si facilement être vue et, si facilement, ne l'être pas! Quand il n'y a personne ou quelqu'un sans conséquence, un petit cousin, par exemple, il est permis de se mettre à son aise; quelqu'un arrive-t-il? zeste! on jette le cachemire sur ses

épaules, et la décence a repris tous ses droits. D'ailleurs, quel vêtement dessinait une taille élégante avec plus de perfection? Et puis, il coûtait si cher! ses couleurs étaient si vives! il venait de si loin! En un mot, ce fut, pendant plus d'un mois, une ivresse générale. Pendant plus d'un mois, les plus élégantes Parisiennes de l'époque, qui sont toutes de respectables dames aujourd'hui, ne s'occupèrent qu'à comparer, qu'à critiquer, qu'à demander, qu'à échanger, qu'à gagner des cachemires. Pour le cachemire furent négligés également et le confesseur, et l'amant, et l'amie intime, et l'Opéra et, en un mot, tout ce qui fait le bonheur d'une femme à la mode. Les hommes, singes maladroits des travers du beau sexe, se mirent à le copier dans cette nouvelle manie : c'étaient des odes, des stances, des bouquets, des méditations plus ou moins poétiques, selon que l'auteur avait un Richelet de la bonne édition; c'étaient des discours, des histoires, des recherches, des réflexions philosophiques et morales, et jusqu'à des bouts-rimés. Tous ces chefs-d'œuvre de circonstance, qui sont à présent avec les œuvres complètes des plus beaux génies de nos jours, eurent dans le temps une vogue incroyable, et firent de fort belles réputations qui n'en valent pas mieux aujourd'hui.

En même temps l'Académie, qui se hâte joujours

lentement, préparait l'éloge du nouveau venu, et, selon sa coutume, renvoyait le prix à la deuxième année; système économique sans lequel le testament Montyon ne suffirait pas. Enfin, de progrès en progrès, s'élevait dans la France une question importante qui, comme toutes celles qui intéressent le repos des peuples, fut d'abord agitée sourdement et finit par devenir l'objet d'une polémique générale.

QUESTION.

Voici la fameuse question qui se débattait alors, et qui depuis fut résolue affirmativement : « Une femme du peuple peut-elle avoir un cachemire? »

Cela me rappelle ce paysan qui, voyant passer la reine de France, demandait à son compère si les reines étaient faites comme sa femme.

Étrange question en vérité!

Pas si étrange! Il n'y a pas fort longtemps que l'Europe entière l'adressait à Bergami.

1826.

MANIFESTE

DE LA JEUNE LITTÉRATURE

RÉPONSE A M. NISARD.

PERMETTEZ-MOI, mon cher Nisard, de répondre comme il convient à votre éloquente et chaleureuse philippique contre la *littérature facile*. Vous m'en avez fait le représentant, à mes risques et périls; c'est un honneur que j'accepte avec toutes ses conséquences. Me voilà donc tout prêt à jouter avec vous, le rude jouteur; me voici, moi, vêtu à la légère, contre vous, armé de pied en cap; me voici, pauvre vélite de l'armée littéraire, contre vous, qui êtes placé dans la réserve; moi, déjà tout hâlé par le soleil de la presse, tout froissé dans la mêlée, haletant et

blessé, et tout saignant, contre vous, jeune homme, vous, homme fort, homme de sang-froid, qui vous hasardez rarement à combattre, qui vous contentez de faire une brutale sortie de temps à autre, et qui rentrez ensuite prudemment dans vos murs. Mais, quoi qu'il en soit, le gant est jeté de part et d'autre; je ramasse votre gantelet de fer; venez ramasser le frêle gant jaune serin que j'emprunte, tout exprès pour vous le jeter, à la plus jolie femme de France; me voici tout prêt à frapper votre rondache de cette lance courtoise dont vous vous êtes moqué avec tant de grâce et d'esprit.

Mon Dieu! quand j'y pense, vous avez eu grande raison de venir réveiller en sursaut la littérature endormie. Comme vous, je sentais depuis longtemps que l'engourdissement était général. Vous avez bien choisi votre moment, cher Nisard, pour faire votre sortie dans le camp ennemi. Tout dormait; les conteurs dormaient dans leur tente et sur leurs contes, les romanciers dormaient à côté de leurs feux éteints et sous leurs romans; les auteurs dramatiques se reposaient de leurs crimes de tous genres, et leur bonne dague dormait à leur côté. La sentinelle dormait; moi aussi, je dormais, moi, la sentinelle avancée de toute cette armée légère : nous dormions tous, non pas dans les délices de Capoue, mais dans l'oisiveté du

camp. Et, en effet, que peut-elle faire encore, l'armée littéraire? Elle a tout dévasté sur son passage; elle a recueilli dans son chemin tout ce qu'elle a rencontré; le conte, le drame, l'histoire, le roman, le moyen âge, le dix-septième siècle, la Régence, la Terreur, l'Empire, la Restauration, les grands hommes, les grands crimes, les petits vices, tout y a passé! L'armée littéraire a suivi l'exemple de toute grande armée; après avoir pillé le palais, elle a pillé la chaumière, elle a mangé jusqu'au chaume du toit, elle a fait place nette; elle dormait, n'ayant plus rien à conquérir, plus rien à dévorer sur son chemin.

Tout à coup, vous êtes venu dans le camp, vous avez sonné de la trompette, vous avez tiré votre longue épée, vous avez frappé à droite et à gauche, vous nous avez dit à tous : « Ah! lâches que vous êtes, vous vous êtes amusés à faire des romans, vos femmes ont perdu leur temps à faire des contes, vous vous êtes faits les grands juges des vaudevilles de votre temps! Ah! lâches que vous êtes, à présent que vous avez dit tout ce que vous aviez à dire, vous dormez! N'aviez-vous donc rien de mieux à faire que des histoires à dormir debout? » Et puis vous voilà reprenant votre épée à deux mains et frappant comme don Quichotte sans crier gare! Par pitié cependant, écoutez-nous!

Nous l'avouons. Oui, nous avons fait de la littérature facile; oui, nous avons jeté au vent les précieux trésors de l'âme, la pensée qui est l'âme du style, le style qui est le coloris de la pensée; oui, nous avons raconté à qui voulait l'entendre le premier battement de notre cœur; oui, nous avons gaspillé toute notre jeunesse poétique au hasard : en voici! en voilà! qui en veut encore? Oui, comme Chérubin, nous avons embrassé au hasard toutes les femmes, Suzette, Fanchon, madame la comtesse, la vieille Marceline elle-même, à défaut de Suzon. Or, nous savons très-bien qu'en littérature comme dans la vie réelle, le rôle de Chérubin est le plus difficile de tous à soutenir longtemps; Figaro, dans l'œuvre de Beaumarchais, respire, agit et parle pendant trois longs drames; le joli page ne paraît que dans quelques scènes, et puis Beaumarchais le tue comme on tue un enfant précoce qui s'est fait homme dix années avant les autres. Ainsi avons-nous fait, nous, l'avant-garde de la littérature facile. Nous avons été précoce, il faut l'avouer. Nous avons senti, pensé et surtout écrit de bonne heure. J. J. Rousseau avait deux fois notre âge avant d'écrire sa première page de prose. Oui, nous avons mené la vie des Chérubins du style; mais, à présent, est-ce à dire qu'on se doive débarrasser de nous, comme Beau-

marchais s'est débarrassé de son page, en le faisant tuer derrière une haie? Est-ce à dire que nous devions céder la place et nous retirer, vieillard de vingt-huit à trente ans, sous les arcades discrètes et silencieuses de quelque académie nouvelle qu'on fondera tout exprès pour nous servir d'Invalides et d'hôpital?

Voilà, mon cher Nisard, où est toute la question.

Car nous, la littérature facile, nous n'avons pas à répondre à cette autre question : « Pourquoi faites-vous de la littérature facile? » Vous savez très-bien qu'en littérature, comme en bien d'autres choses, on ne fait que ce qu'on peut! Heureux encore ceux qui ne font que ce qu'ils peuvent faire! Heureux Voltaire quand il fait un conte et non pas une comédie! C'était là, j'espère, un homme de littérature facile! Comme il va, comme il va toujours! comme il jette sur son chemin tout ce qui l'embarrasse : vers, prose, lettres, épigrammes, tragédies, histoire, poëme épique, poëme burlesque, conte; oui, des contes! Romans; oui, des romans! Prospectus; oui, des prospectus! il en a fait, et J. J. Rousseau aussi en a fait, et d'Alembert aussi en a fait un, le prospectus tant admiré de l'Encyclopédie; ce même d'Alembert qui avait tiré, un jour, cent écus de son libraire, et à qui sa

femme disait en soupirant : « Quoi! monsieur d'Alembert, vous avez eu le courage de prendre les cent écus de ce pauvre homme! » Vous avez donc tort de dire du mal des prospectus.

Bien certainement, mon cher Nisard, vous n'avez pas entendu nous demander, à nous, littérature facile, pourquoi nous faisions de la littérature facile. La question eût été indiscrète. C'était demander au XVIIe siècle pourquoi il plaçait le sonnet au niveau du poëme épique; c'était demander à Montesquieu pourquoi il a fait ses *Lettres persanes,* et le *Temple de Gnide;* à J. J. Rousseau pourquoi il a rimé des épîtres; c'était rejeter tout d'un coup dans le même néant tant de charmants écrivains, les chefs de la littérature facile, dont la France s'honore à bon titre, Gresset, Bachaumont, Chapelle, Marmontel, Marivaux surtout, ce chef d'école, et tant d'autres. Mme de Sévigné n'a-t-elle pas écrit de la littérature facile? Et Molière lui-même ne disait-il pas qu'il n'avait pas le temps d'écrire en vers aussi bien que Racine? Molière ne faisait-il pas de la littérature facile? Croyez-vous ensuite que le temps fasse quelque chose à l'affaire? Et puis quel sens donnez-vous à ce mot, tout nouveau pour nous et pour vous aussi peut-être, la *littérature facile?* Entendez-vous, par ce mot *littérature facile,* cette littérature

d'un seul jet où vous ne sentez nul effort, où tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne; où la transition arrive facile et souple comme la pensée; où l'expression est naturelle, simple, abondante? En ce cas, quoi de plus *facile* qu'une fable de La Fontaine? Il mettait trois mois à l'écrire. Ou bien, si vous entendez par littérature facile l'improvisation ardente, passionnée, échevelée, des époques où la liberté de la presse règne en souveraine, comment avez-vous pu faire un crime aux victimes littéraires de ces époques sans modèles dans les annales littéraires du passé, de leur dévouement sans bornes et de leur abnégation complète à ce que vous appelez la littérature facile, à ce qui est, en effet, le besoin le plus réel, la nécessité la plus absolue de notre temps?

Non, non, je le sais, telle n'a pas été votre pensée. Non, jamais vous n'avez voulu faire un crime à Voltaire de sa verve inépuisable, à Diderot de sa prodigieuse fécondité. Pauvre Diderot! il improvisait jusqu'à des sermons pour l'Église catholique! Encore moins ferez-vous un crime à notre époque de cette activité dévorante qui fait que, tous les jours, il faut que la France trouve à son lever autant d'idées toutes broyées que de pain tout cuit à digérer; non, vous n'avez pas voulu mettre en cause le passé littéraire, que vous res-

pectez, que vous aimez, que vous savez par cœur, que vous défendez avec tant d'intelligence et de respect; encore moins avez-vous eu dessein de crier haro sur la presse périodique, dont vous êtes l'enfant, dont vous êtes la création et la créature, par qui vous êtes tout ce que vous êtes, par qui vous serez tout ce que vous serez un jour. La presse périodique, notre gloire, notre fortune, notre force, notre bien-aimée nourrice, *alma nutrix,* comme vous diriez; il faut donc, avant d'entrer dans notre défense, que nous définissions bien avec vous ce que vous entendez par ce mot *littérature facile,* et à quels hommes s'adresse votre colère. Je vais entrer franchement dans la question.

Avouez-le, homme difficile, dans cette double excommunication que vous avez fulminée, un pied sur la *Revue de Paris,* l'autre sur le *National,* vous, le colosse de Rhodes littéraire, qui avez fait passer entre vos jambes la littérature facile, vous avez voulu dire tout simplement ceci : Il nous est importun, c'est-à-dire il est importun à la France, à tout le monde, de voir la littérature actuelle aux mains d'une douzaine d'hommes plus ou moins; ces hommes sont toujours les mêmes; ces hommes se suivent les uns les autres, sans être les mêmes ni les uns ni les autres; ces hommes font toute la littérature de leur époque, ce sont eux

seuls qui produisent; il n'y a d'imprimeurs en France que pour eux, il n'y a de libraires que pour eux, il n'y a d'acheteurs que pour eux; ils ont une facilité désolante; ils produisent, ils produisent, ils produisent toujours. Et, là-dessus, vous les avez signalés, ces hommes, sans dire leurs noms : Charles Nodier, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Balzac, Alfred de Vigny, le bibliophile Jacob; tous enfin, tous ceux qui ont été applaudis au théâtre, à la lecture; tous ceux qui ont amusé quelque peu leur époque; tous les hommes qui, depuis huit ans, portent les ardeurs du jour; des hommes tous jeunes encore, des hommes dont chacun a son public, qui, avant-hier encore, se croyaient un avenir, et à qui vous venez de fermer tout avenir, vous, l'ennemi de la littérature facile. Si bien que le deuil est grand dans notre armée; et, depuis ce jour, chacun s'examine et s'interroge, chacun se demande : « Est-ce bien moi? est-ce bien vous? est-ce bien lui? » On repasse lentement les idées qu'on croyait encore avoir; on se demande avec inquiétude : « Où sommes-nous? où allons-nous? » En vérité, mon cher Nisard, l'archevêque de Grenade lui-même, après avoir renvoyé Gil Blas, en lui souhaitant un peu plus de goût à l'avenir, n'a pas été plus em-

barrassé, rentré dans son cabinet, que nous ne le sommes tous après avoir lu votre manifeste contre la littérature facile. « Peut-être que Gil Blas a raison! » se sera dit l'archevêque de Grenade.

Et que deviendrions-nous, nous autres, si vous alliez avoir raison, mon cher Nisard?

A ce propos, — car ceci n'est pas un plaidoyer pour répondre à un autre plaidoyer, c'est encore moins une attaque pour répondre à une autre attaque, et d'ailleurs vous avez été trop souvent pour moi le plus indulgent des critiques et le meilleur des amis pour que je l'oublie un seul instant, — ne pensez-vous pas comme moi que cette réponse de Gil Blas, tant admirée, n'est en effet qu'une brutalité inutile? Que monseigneur l'archevêque de Grenade fasse ou non de bonnes homélies, qu'importe à M. Gil Blas? Pourquoi donc venir troubler méchamment la quiétude du digne archevêque? pourquoi chagriner si mal à propos ce bon maître qui lui veut tant de bien? Voyez le malheur! Cet effronté Gil Blas, ce picaros, qui n'a pas dit un mot de vérité dans sa vie, n'a-t-il pas bien choisi son moment pour être vrai? Pour avoir été vrai mal à propos, il a jeté la désolation dans l'âme de son bienfaiteur, qui ne se confiait à lui avec tant d'abandon que pour en être flatté. Mais laissons là Gil Blas, laissons là monseigneur et ses homélies;

revenons à nous autres, faiseurs d'homélies d'un autre genre, que tu n'as pas ménagés, Nisard, que tu n'avais aucune raison de ménager.

Ainsi donc, et de gaieté de cœur, tu viens de te séparer d'un seul coup de la littérature facile, c'est-à-dire de la littérature vivante; ainsi tu viens de dire étourdiment adieu au petit nombre d'intelligences actives qui soient encore en travail! Ainsi tu vas être forcé de chercher une chose qui doit être bien fatigante à trouver et bien ennuyeuse quand on l'a trouvée, la littérature difficile! Mais où est-elle, cette littérature à part qui a pour toi tant de charmes? où la fait-on? qui la fabrique? et, quand elle est fabriquée, qu'en fait-on? Ah! tu veux de la littérature difficile! ah! tu veux passer sur le ventre à tous ceux qui écrivent pour trouver quelque chose qui ne soit pas Nodier, Victor Hugo, Dumas, de Vigny et les autres! Ah! tu veux, ingrat que nous regardions comme notre confrère, faire scission avec nous, et nous renier comme l'apôtre, en disant : « Je ne connais pas ces hommes! » Eh bien, va-t'en! fuis nos rangs! quitte-nous, nous la littérature facile! va-t'en faire du sanscrit au Collége de France; va-t'en étudier les hiéroglyphes sous le dernier des Champollion; cours à cette exposition de pots cassés que M. Raoul Rochette, le conservateur des médailles, appelle ses

leçons d'archéologie; fais de l'hébreu, fais du grec, fais de la science; travaille aux choses difficiles et inutiles, travaille, misérable, pour que personne ne t'en sache gré, pour que ta vie se consume dans d'arides travaux qui ne t'apprendront rien ou que peu de chose, pour que tu sentes toi-même, au plus fort de ton travail, que toutes ces sciences inutiles ne profitent à rien, ni à ton esprit, ni à ton cœur! N'importe, malheureux, travaille, pour que ton nom soit renfermé dans les sombres murs du Collége de France; travaille pour que ni la femme qui passe, ni la jeune fille qui te voit passer, ni l'ardent jeune homme qui sort du collége, n'aient pour toi ni une sympathie, ni un regard, ni un sourire; travaille pour vivre toute ta vie, non pas du pain que tu gagneras, mais du pain que te donnera l'Institut ou le ministre de l'Intérieur! Ah! tu veux de la littérature difficile! ah! ton lot ne te satisfait pas! ah! tu trouves que c'est être trop heureux que de vivre comme tu vis, comme nous vivons tous; être libre, indépendant, joyeux; faire toutes ses malices sans être méchant, s'abandonner à l'heure présente, à la joie présente, à la tristesse présente; obéir à tous les mouvements de son cœur, à toutes les passions de son cœur; être vrai, être redouté, être aimé à outrance, bien plus, être détesté à outrance; avoir sous sa main son journal qui

vous prend votre pensée toute chaude, votre gaieté toute vierge encore, votre douleur tout humide; avoir sous sa main son livre qui grandit, qui grandit à vue d'œil; dire à la foule tout ce qu'on veut, tout ce qu'on sent, tout ce qu'on sait, le dire à tout le monde; voir le monde qui fait des avances, et retirer la main; savoir qu'il s'occupe de vous et ne pas s'occuper de lui; être au-dessus de la foule, plus haut, plus libre, plus heureux et plus riche que le roi; faire, en un mot, de la littérature facile! Voilà ce que tu refuses! Eh bien, va-t'en! va-t'en faire des notes pour les *Variorum* de feu M. Lemaire; va-t'en écrire des traductions à vingt-cinq francs la feuille pour M. Panckoucke, va-t'en, va-t'en, paria! tu n'es plus des nôtres, tu n'es plus notre frère, tu n'es plus le facile bohémien qui improvisait, mollement couché au soleil, sous l'ombre du hêtre; tu es un savant, un annotateur, un homme à palmes vertes, en un mot tout ce qu'on n'est plus. Malheureux et infortuné! tu commenceras comme finit Charles Nodier; tu seras de l'Institut, et encore de l'Académie des inscriptions, à côté de M. Raoul!

J'ai tort, Nisard; je m'emporte : raisonnons. Mon premier feu jeté, — car c'est là une des habitudes de la littérature facile de dire tout d'abord ce qu'elle a sur le cœur, sauf à déduire ses raisonne-

ments ensuite, — vous verrez, j'espère, que, si la littérature facile manque d'esprit, elle ne manque pas de logique, ce grand apanage de la littérature difficile, qui a si peu besoin d'esprit.

Ainsi votre *factum* se divise en deux points : il attaque les ouvrages d'abord, les auteurs ensuite. La première chose qui vous tombe sous la main, c'est le roman. Vous trouvez le roman une chose insipide; je le pense comme vous : on en fait, dites-vous, de misérables depuis tantôt deux ans, j'en conviens; mais est-ce une raison pour ne pas reconnaître que nous devons de beaux livres aux romanciers modernes? Quel beau livre, *Notre-Dame de Paris!* quel grand style! *Notre-Dame de Paris* est un roman de l'an passé. Quel joli petit livre, *Stello,* coquet, plaintif, ardent, moqueur, littéraire! *Stello* est un roman de l'an passé. Quel roman intéressant et dramatique, à tout prendre, *la Peau de chagrin!* C'est un roman de l'année passée. Quel récit complet, intéressant, spirituel, moqueur, récit de longue haleine s'il en fut, *la Vigie de Koat-Ven* d'Eugène Sue! C'est un livre de cette année, un livre d'hier. N'avez-vous pas trouvé aussi que M. Frédéric Soulié avait fait un beau et noble roman cette année, *les Deux Cadavres?* Dame! ce sont là de bonnes preuves, ce sont là des livres. Il faut bien les payer par une foule

d'imitations graveleuses ou insipides; ce n'est même pas les payer trop cher. Je vous assure qu'en ceci vous avez fait une injuste confusion. Vous confondez les livres originaux avec les imitateurs. Ce sont ceux qui imitent, ceux qui copient, qui font de la littérature facile comme vous l'entendez. Pourquoi donc voulez-vous que le chef de file soit responsable de ceux qui marchent après lui, et pourquoi voulez-vous punir *Notre-Dame de Paris,* par exemple, des plates et sottes imitations qu'elle a produites? Au contraire, il me semble que c'est un grand éloge pour un livre, de voir toute cette myriade d'imitations et de copies qui se dressent tout à coup pour lui faire cortége, et qui s'éteignent comme s'éteint l'enthousiasme de la foule, après avoir poussé son cri!

Après le roman, vous attaquez le conte. Vous avez eu raison encore. C'est une grande misère, le conte. Je ne trouve pas que vous ayez encore assez dit combien c'était une chose d'un immense ennui. Mais il en est du conte comme du roman : parce que la tourbe des conteurs est immense, parce qu'elle élève des montagnes de volumes et nous fatigue de ses inventions mesquines, est-ce là une raison de les proscrire en masse à l'exemple du bon lieutenant Godard? Vous parlez de M. Bouilly, mon cher Nisard; mais ne trouvez-vous pas que

vous êtes trop cruel, ou bien ne trouvez-vous pas que vous êtes maladroit de rappeler un des plus grands services de la littérature facile que vous attaquez, en prononçant le nom des hommes dont cette littérature nous a débarrassés à jamais? Non, heureusement, il n'y a rien de commun entre M. Bouilly et les conteurs de nos jours. Que pensez-vous donc des contes de Léon Gozlan, ce jeune homme qui ne doit pas être encore usé, même pour vous? Et des contes de Michel Raymond, cet ouvrier que j'ai connu quand il était encore à son atelier? Et que vous semble des contes de Mérimée, cette charmante et élégante manière de faire de la comédie et du sarcasme? Et comment trouvez-vous surtout les bons contes de Balzac? Ceux-là sont vifs, animés, bien commencés, bien intrigués. Trouvez-vous, même en remontant plus haut que M. Bouilly, un conte plus intéressant que la première partie de l'*Histoire des Treize?* Prenez garde à ce que vous faites, mon cher Nisard! Il faut qu'il y ait des gens malencontreux qui aient déjà donné le même conseil que vous à M. de Balzac. Depuis quelque temps, M. de Balzac a renoncé à la *littérature facile :* il ne fait plus de contes, il ne fait plus que des romans! et quels romans! des romans d'économie politique! Il met en romans les chapitres de La Bruyère et de Mercier; il fait de

la littérature difficile en un mot. Le public ne le reconnaît plus, il lui crie en vain d'un ton dolent : « Monsieur de Balzac, faites-nous donc un de ces beaux contes que vous faisiez si bien, s'il vous plaît ! »

Vous êtes donc injuste pour le conte comme vous l'étiez pour le roman. Le conte n'est pas tombé si bas qu'il n'ait produit d'excellentes pages. Je crois même, sauf meilleur avis, que roman et conte ont gagné quelque chose à être faits de nos jours. Cherchez au loin ! Que trouvez-vous en fait de romans, en fait de contes ? Les romans de l'abbé Prévost, n'est-ce pas ? et les contes de Marmontel ; car les contes de Voltaire sont de véritables et admirables satires. Mais ne pensez-vous pas que c'est être aussi bien dur que de vouloir prouver à ce que vous appelez la *littérature facile* qu'elle ne sait même pas faire les choses les plus faciles, pas même écrire un roman, pas même faire un conte ?

Quant à ce qui regarde les femmes, sur lesquelles votre colère tombe dru comme la grêle, il me semble que vous les maltraitez bien fort, ces pauvres femmes. Depuis le dernier anathème de Lebrun, le poëte, celui qu'on appelait Lebrun-Pindare, tout exprès sans doute pour vous mettre de mauvaise humeur, je ne crois pas que les femmes aient été aussi maltraitées qu'elles l'ont été dans

votre philippique. Comment donc! les femmes elles-mêmes font de la littérature facile? Et, là-dessus, vous entrez en colère. Mais quelle littérature voulez-vous qu'elles fassent, sinon la littérature facile et la plus facile de toutes? Ne savez-vous pas qu'en ces sortes de choses un peu de galanterie est nécessaire? M'en voulez-vous beaucoup pour avoir loué les *Heures du soir* quelque part? Croyez-vous que les femmes littéraires d'autrefois aient été d'une littérature plus difficile? Avez-vous été dupe, par hasard, de Mme Deshoulières, de Mme de Tencin, de Mlle de La Fayette, et autres renommées féminines? Pourquoi donc voulez-vous que notre siècle soit moins indulgent pour le beau sexe (je dis *beau sexe* pour vous faire enrager quelque peu), et pourquoi lui défendez-vous de fabriquer, à notre exemple, son roman ou son drame? En ceci encore vous avez tort; d'autant plus tort que, dans ce rapide anathème contre les femmes, vous avez oublié de dire que, cette année même, avant-hier, tout à l'heure, venait de se révéler et d'éclater tout à coup une femme dont les deux premiers romans sont des chefs-d'œuvre. O mon passionné critique, comment avez-vous pu oublier si vite ces deux sœurs jumelles, *Indiana* et *Valentine?* Et même, on peut en parler entre hommes, comment n'avez-vous pas rendu justice au style de *Lélia? Lélia,* cette horrible

et dégoûtante création, mais riche d'un si magnifique style! Je sais bien que vous pourrez vous tirer de cette difficulté en me soutenant que l'auteur d'*Indiana,* de *Valentine,* de *Lélia,* n'est ni un homme, ni une femme : *discrimen obscurum*, comme dit Horace, et j'avoue que, cette fois, je serais bien près d'être de votre avis.

Voici donc que vous êtes déjà convaincu de trois grandes injustices dans votre grand manifeste contre la littérature facile :

1° Votre mot nouveau, la *littérature facile,* n'est pas assez défini; c'est un mot vague, un mot injuste en ce qu'il enveloppe dans le même blâme tous les auteurs contemporains; c'est un mot incomplet en ce qu'il ne regarde que les intérêts matériels de la littérature du jour; c'est un mot vide, si vous l'employez pour définir la littérature courante, celle qui nous occupe tous, la seule qui nous amuse, la seule qui attire l'attention publique, la seule que demandent les libraires, la seule qui se soit fait jour, même à travers une révolution.

2° Votre attaque est injuste : car, au lieu de se contenter d'immoler les copies, elle immole les originaux; au lieu de frapper les copistes, elle frappe les modèles. Votre colère ne fait abstraction de personne; tout le monde y passe, l'homme de talent et son copiste qui n'en a pas, le livre admiré par

le public et le livre que le public a sifflé. Vous êtes plus cruel que Sganarelle : Sganarelle convenait qu'il y avait fagots et fagots, vous ne voulez pas convenir, vous, qu'il y a livres et livres, romanciers et romanciers, conteurs et conteurs!

3° Votre partialité contre les femmes est évidente. Vous avez oublié de mentionner comme correctif à vos reproches la femme qui écrit le mieux de nos jours, femme ou homme, parmi les hommes comme parmi les femmes. Mais je suis bien niais de défendre les femmes contre vous, Nisard; elles sauront bien se défendre elles-mêmes; seulement, croyez mon conseil, vous qui êtes un grand voyageur, vous le peintre des Pyrénées, qui en savez tous les orages, qui en avez gravi les sommets les plus escarpés, ne vous hasardez pas de sitôt sur le mont Rhodope.

Les trois points de la question étant parfaitement éclaircis, il me resterait à défendre le drame contre vous. Mais, comme c'est là mon pain, mon devoir et mon bonheur de tous les jours, attaquer le drame qui se fait aujourd'hui, me prosterner devant Shakespeare et ramper humblement jusqu'aux pieds de Molière pour baiser la divine poussière de son soulier, je n'irai pas réfuter contre vous ce que j'ai dit si souvent et tout seul. Donc, je dis comme vous : le drame moderne est mauvais. C'est, la

plupart du temps, un horrible cauchemar, un sanglant mensonge qui n'est même pas raconté en français; voilà ce que je dis toute l'année; mais plus que vous je suis juste. Il est juste, en effet, à propos de drame, de reconnaître tout ce qu'ont fait quelques hommes que vous auriez pu louer en passant, ne fût-ce que comme un à-propos de bonne compagnie : M. Scribe, par exemple, qui a tué la haute comédie, mais qui, grâce à tant de riens charmants, est l'homme qui a le plus amusé notre époque. Et même, avant M. Scribe, il fallait louer Alexandre Dumas d'avoir fait *Henri III, Christine, Antony,* la *Tour de Nesle, Richard Darlington;* il fallait prévoir, car vous n'êtes pas un de ces critiques novices qui ne savent rien prévoir et qui servent en voulant nuire, il fallait prévoir les deux derniers actes d'*Angèle;* certes, ce ne sont pas là des compositions qui se doivent oublier quand on parle de drame. Ces drames, tels qu'ils sont, sont encore à part dans la jeune école. J'aimerais mieux avoir fait le plus mauvais drame de la littérature facile que la tragédie la plus admirée de la littérature difficile de l'Empire. Vous reprochez aux poëtes dramatiques le sang qu'ils répandent; aimez-vous mieux le poison que Crébillon prodigue? Vous parlez de l'audace du drame moderne; eh bien! si cette audace, poussée à bout, doit pro-

duire enfin un chef-d'œuvre, aurez-vous la force de vous en plaindre? Le drame en est aux vagissements, dites-vous? C'est peut-être parce qu'il enfante! Laissez-le donc enfanter librement, et n'allez pas mordre le sein de sa nourrice, c'est un lait qui pourrait vous porter malheur!

Vraiment, vraiment, plus j'avance dans ma réplique, plus je trouve que vous êtes injuste et cruel. Vous voyez que je vous suis pas à pas, que je ne passe pas un de vos arguments sous silence, que j'ai une réponse à toutes vos questions, à toutes vos plaintes. Que si, après avoir jugé vos jugements sur les trois genres, le roman, le conte, le drame, je vous ai prouvé que vous étiez au moins ingrat de ne pas vous souvenir des bonnes choses que vous aviez déjà; au moins impatient de désespérer sitôt de littérateurs qui n'ont pas trente ans, qu'arriverait-il si j'en appelais de vos jugements sur les personnes? C'est pour le coup que votre mauvaise humeur vous emporte trop loin. C'est en vain que vous avez soin de ne pas nommer vos victimes, toutes vos victimes se sont nommées. Que doivent-ils penser tous ces hommes qui commencent et dont les commencements sont si honorables en voyant que vous désespérez de leur avenir? Victor Hugo tout le premier. Il a fait de belles odes, vous en convenez; il a été grand

écrivain et grand poëte, il a soulevé chez nous mille questions d'art et de poésie, vous l'avouez, et, parce qu'il lui a plu de porter la poésie sur la scène, parce qu'il a voulu traîner sur le théâtre les idées terribles qui l'obsédaient dans ses romans, voici que vous creusez la fosse du poëte, voici que vous lui répétez la seule phrase latine qu'aient jamais sue par cœur les littérateurs de l'Empire : *Sit tibi terra levis!* Victor Hugo enterré dans ses drames! Mais la chose est impossible! Ce serait le jeune Macchabée enseveli sous son éléphant! Victor Hugo est plus fort que Macchabée, il se dégagera de l'animal qui l'étouffe, il renoncera à cette nature de théâtre qui n'est pas la sienne, il comprendra que le théâtre a des limites, pendant que sa passion, à lui, Victor Hugo, n'a pas de limites. Victor Hugo mort et enterré sous *Marie Tudor!* mais vous n'y pensez pas, Nisard! mais vous n'avez pas pu dire cela sans terreur! Et que deviendrions-nous, nous autres, si M. Hugo était déjà épuisé par la littérature facile? S'il était épuisé, nous serions morts, nous autres, les vers seraient déjà à nos cadavres. Non, non, il n'est pas mort, le grand poëte; il y en a même qui prétendent que sa croissance n'est pas entière encore. Creusez donc sa tombe si vous voulez, notre sinistre fossoyeur, mais faites-la vaste et profonde, plus pro-

fonde que celle d'Yorick. Puis, quand elle sera faite, laissez-la ouverte : si elle ne sert pas à Victor Hugo, elle servira à une douzaine de ses satellites en littérature facile; vous viendrez ensuite, vous prendrez la pelle, et vous rejetterez la terre des deux côtés sur tous ces morts que vous aurez tués avant le temps. Un *De profundis,* s'il vous plaît!

Ainsi sont traités par vous tous ceux qui écrivent : vous ne donnez de trêve à personne, vous ne faites de quartier à personne. A vous entendre, l'un écrit trop peu, et il se perd; un autre *fabrique* beaucoup trop, et il se perd. Il n'y a pas jusqu'à cet honnête et consciencieux bibliophile Jacob que vous n'accusiez, bien à tort, de *noyer sa précieuse érudition dans un lavage de petits détails.* Pauvre et savant bibliophile! qui lui eût dit qu'on lui ferait un crime d'une chose qui lui a tant coûté, l'eût bien étonné, sur ma parole! Mais ne voyez-vous pas, cruel Nisard, à ce propos, une autre grande cause de vos injustices? Vous accusez les maîtres de la littérature facile, vous leur reprochez tous leurs écarts, et vous ne songez pas à accuser le public. Pourquoi laisser le public en paix, pendant que vous agitez de fond en comble le monde littéraire? Le public, voyez-vous, est en ceci le vrai coupable; c'est le public, tout autant

que les auteurs, qui fait ses romans, ses contes et ses drames. C'est le public qui a jeté sur les vers de Dorat la poussière des papillons, et qui a trempé sa plume dans l'arc-en-ciel; c'est le public qui a forcé Molière, le père du *Misanthrope,* de reconnaître Scapin pour un de ses bâtards, et de l'envelopper dans un sac; c'est le public qui a farci nos romans de tant d'adultères que vous ne comprenez pas et qui vous font justement horreur, à vous, l'heureux et nouveau marié d'une chaste jeune fille d'Angleterre; c'est enfin le public qui a voulu que le bon, l'excellent bibliophile, mêlât sa science à l'action d'un roman futile; si le bibliophile n'eût pas fait son roman, adieu sa science! on n'eût pas voulu pour rien de sa science. Le bonhomme, qui y voit clair, a compris cela mieux que vous. Il a suivi le vieux précepte, il a imbibé de miel les bords du vase, il a caché le serpent sous les fleurs, il a été grivois, malicieux et fou, et peu farouche, afin d'avoir le droit d'être savant en public. Il ne faut donc pas lui en vouloir, à cet honnête homme de bibliophile : il a fait de son mieux, il a fait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait faire. M. Alexis Monteil, un autre savant, avait suivi le même chemin que le bibliophile Jacob, et s'en était bien trouvé. Voilà cependant où en sont réduits tous les hommes de la littéra-

ture difficile qui veulent être lus quelque peu! C'est bien la peine d'être savant pour être forcé de laisser sa science sur le seuil de la renommée! Enfin, que d'exemples je pourrais vous citer, Nisard, qui vous feraient rentrer en vous-même! Je n'en veux qu'un. Vous avez lu l'*Histoire de Charles-Édouard* : c'est un livre consciencieux, bien fait, plein d'intérêt, un livre qui tient éminemment à la littérature difficile; et bien, un littérateur *facile* a fait un roman de l'histoire de Charles-Édouard, et le public a couru au roman, qui est insupportable, tout autant qu'il avait couru à l'histoire, qui est excellente! Ne parlez donc pas de votre littérature difficile à des gens du métier comme moi?

Faisons mieux; faites mieux, Nisard : reconnaissez avec moi qu'il n'y a point de littérature facile, point de littérature difficile; il y a de la bonne, il y a de la mauvaise littérature, voilà tout. Il y a, il est vrai une littérature pour tous les jours : une littérature improvisée qui arrive à tous facile, rieuse, sans prétention, peu doctorale, peu systématique, aimable et bonne fille qui ne veut que vous plaire, qui pour vous plaire jettera quelquefois son bonnet au vent; elle s'abandonne au premier venu qui lui fera volontiers le sacrifice de sa robe nuptiale, mais jamais elle ne trahira sa

langue maternelle. Je compare cette littérature courante, cette improvisation de toutes les heures, à l'héroïne d'un roman de l'abbé Prévost, à Manon Lescaut. Vive la Manon Lescaut littéraire! Elle allait entrer au couvent pour y mener une vie sérieuse; à la porte du couvent elle rencontre un beau jeune homme : adieu la vie sérieuse! Vive Dieu! Manon, vous vous jetez dans de beaux désordres; et que dira votre grand-père? Mais la Manon littéraire ne pense pas à son grand-père, elle pense aux beaux jeunes seigneurs qui la trouvent belle; elle pense aux folles joies de la nuit, aux mystères du jour, à ce hasard bienveillant qui est son dieu; elle pense à être heureuse, à être libre, à être riche, à être aimée! Honni soit qui jettera la première pierre à l'aimable Manon! Malédiction sur le vieillard transi qui la dénonce au préfet de police pour une charmante trahison de plus qu'elle aura faite, l'aimable fille! Et voilà justement ce que vous avez fait, Nisard! Vous vous êtes conduit en amant transi avec la bonne et folâtre Manon; vous l'avez dénoncée à l'indignation publique, ce terrible préfet de police; vous l'avez condamnée à la déportation, la fille de joie littéraire! Fi! Nisard, cela est honteux d'être si cruel! Revenez donc sur votre premier arrêt, monseigneur! laissez-vous fléchir! écoutez-nous, ne

chassez pas la littérature facile. Que fera Paris sans elle? La littérature facile est la littérature des oisifs, qui aiment à lire sans fatigue; des difficiles, qui aiment à lire sans juger; des parvenus, qui aiment à lire sans efforts; des femmes, qui aiment à lire sans se fatiguer à retenir des faits et des dates; cette littérature-là est vraiment la littérature facile; c'est surtout d'elle qu'on pourrait dire ce que dit Cicéron des belles-lettres : elle va à la ville, elle nous suit à la campagne, elle nous distrait à la maison, elle nous occupe au dehors, elle est le délassement du jeune âge et la distraction, sinon la consolation, de la vieillesse. Pourquoi, je vous prie, en vouloir si fort à cette littérature de tous à la portée de tous? pourquoi donc sacrifier l'aimable et facile grisette à l'ennuyeuse pruderie des grandes dames? Elle est complaisante, celle-là; elle veut ce que vous voulez, elle dit ce que vous dites; vous l'appelez, elle vient; vous la rejetez, elle s'en va; vous l'interrogez, elle répond. Cruel Nisard, vous êtes le premier, j'imagine, qui se soit jamais emporté contre cette facile littérature.

Laissez-la vivre de sa vie, laissez-la mourir de sa belle mort et laissez-la renaître demain; après-demain, vous passerez, et elle ne sera plus; le cabinet de lecture l'attend, le salon la demande; du salon, elle ira à la mansarde; de la mansarde, à

la loge du portier; elle est le lien de la grande dame et de la grisette, elle unit le petit monde au grand monde. La littérature facile! mon Dieu! mais elle a été le rêve des plus grands génies, mais tout leur effort a tendu à cela: devenir populaires. Il n'y a pas de grand homme qui ne lui ait sacrifié quelque chose. Aspasie appelait cela très-élégamment *sacrifier aux grâces*. Vous auriez été moins sévère pour la littérature facile, mon cher Nisard, si vous vous étiez rappelé Anacréon dans la Grèce au bon temps, Horace au beau temps d'Auguste, l'Arioste en Italie, Addison en Angleterre, Voltaire partout, et une foule d'autres écrivains faciles... que vous connaissez mieux que moi.

Mais, pour être simple et souple, abondante et sans façon, à la portée de tous, cette littérature de tous les jours, cette littérature facile, comme vous dites, n'est pas tellement facile qu'elle soit tout d'abord à la portée du premier écrivain venu. Il me semble, au contraire, que ce sera un des éloges que la postérité fera à notre époque, d'avoir trouvé d'un coup tant de jeunes, ardents et infatigables écrivains pour suffire à toutes les exigences du moment. Vous attaquez la littérature facile! mais songez donc à tout ce qu'elle occupe, à tout ce qu'elle produit! Depuis le grand journal qui traite des grands intérêts de la politique, qui défend, qui

attaque, qui détruit ou qui fonde, jusqu'au petit journal, malin, frondeur, sceptique, cruel, harceleur, sans frein, une épigramme vivante, comme l'autre est un conseil vivant; depuis la Revue savante, philosophique, qui voyage au loin, jusqu'à la Revue de la ville, qui s'occupe de nos mœurs, de nos poëtes, de nos écrivains, de nos chefs-d'œuvre du jour; depuis le pamphlet sanglant et cruel, qui, sous prétexte de parler de modes, se livre à des personnalités plus que royales, jusqu'au journal des petits enfants, qui se fait petit avec eux, et parle leur langage, et s'occupe de leurs petits chagrins, de leurs joies naïves; depuis le gros dictionnaire où tout s'entasse, jusqu'au petit livre qui résume en quelques chapitres toutes les sciences; depuis l'encyclopédie jusqu'au prospectus, depuis le livre de luxe jusqu'au *Magasin* à deux sous; en un mot, tout ce que la grande France dépense d'idées, de style, d'instruction, d'intérêt, d'oisiveté, de passion, d'émotions de tout genre, tout cela est de la littérature facile. Or tout cela, avouez-le, tout cela use chaque jour plus de style, plus d'idées, plus de talent qu'on n'en a jamais usé dans les beaux temps de la littérature difficile, quand on ne savait lire qu'à Paris dans toute la France, et qu'à la Cour dans tout Paris!

Que vous seriez bien surpris si tout à coup elle

s'écroulait à votre premier souffle, cette littérature, notre besoin de tous les jours! J'ai grande envie que nous en fassions l'essai. Eh bien! j'y consens, revenons à cette grande fosse que vous creusiez tout à l'heure; fais-la vaste et profonde; nous allons, comme les femmes grecques, danser en rond, et nous jeter les uns après les autres dans l'abîme. C'en est fait, nous voilà morts! Nous y sommes tous, grands et petits, tous morts, tous ensevelis dans nos romans, dans nos contes, dans nos feuilletons, froid et triste linceul! Vous allez me trouver bien vaniteux, Nisard! mais, je vous prie, dans ce profond silence de la littérature facile, quelles voix se feront entendre? Dès demain, il faudra servir à la France sa portion de chaque jour; dès demain, en se réveillant, la France demandera à son lever ses journaux, grands et petits, les petits journaux avant les grands; elle demandera ses romans, ses contes, ses livres, ses prospectus, ses revues et ses drames; il faudra donc, pour suffire à cet immense besoin de chaque jour, nous dans la tombe, tirer de leur sépulcre, de leur académie veux-je dire, les anciens faiseurs de littérature difficile. Vous voyez d'ici le désordre : ils reviendront à petits pas, comme les ombres de *Robert le Diable*, tous les faiseurs émérites de la littérature impossible. C'en est fait, Dumas est

absent du théâtre, l'auteur de *Pertinax* y remonte, et dès demain on reprend sa dernière tragédie, jouée une fois par Mlle Duchesnois; Victor Hugo est absent, l'ode revient à M. Campenon; Scribe est dans ses terres, revient M. Alexandre Duval pour faire la comédie; l'opéra passe de M. Mélesville à M. Étienne, ce grand homme d'État qui a fait le *Rossignol;* la *Revue de Paris* s'éclipse, son enveloppe feuille-morte pâlit, et la voilà remplacée par le *Mercure de France;* la charade, le logogryphe, la pièce de vers, l'épître, l'allusion, la fable politique, les notices, les petites biographies, la comédie en cinq actes, la tragédie en cinq actes, le poëme descriptif, le poëme épique en prose, les colins d'opéra-comique, tout le gros esprit, toutes les grâces stupides, tout l'Empire, tout l'Institut, tous ces grands messieurs à travers lesquels nous avons passé avec tant de peine, tout cela revient, danse et tourne, chante et souffle, déclame et glousse sur la tombe de la littérature que vous venez d'enterrer à jamais, vous, implacable et imprévoyant Nisard!

Et à la place de nos romans, à la place de nos contes, à la place de nos drames (je vous aime encore assez pour vous crier : « Prenez garde, Nisard! rangez-vous! »), voici les histoires de M. Bouilly, les contes de M. Ducray-Duminil, les mélodrames

de M. Caigniez, et les romans de M. Pigault-Lebrun. Juste Ciel!

Ah! vraiment, avant de venir exhaler votre fureur contre la littérature en masse, vous auriez dû y penser à deux fois. Vous avez agi, dans votre mauvaise humeur, comme s'il y avait derrière nous une littérature toute prête à nous remplacer, si la littérature moderne était enlevée. Jusqu'à présent, en effet, un siècle littéraire est venu après un autre siècle. Corneille est tout près de Racine, Racine n'est pas loin de Voltaire; une génération littéraire touche à une autre génération littéraire; mais la littérature moderne, la littérature *facile,* elle ne tient à rien, elle n'a rien derrière elle, personne ne l'a précédée dans la carrière; elle est venue seule et par elle-même, elle s'est faite tout ce qu'elle est. Victor Hugo n'a personne derrière lui, Alexandre Dumas personne. Au lieu d'avoir été les continuateurs des poëtes et des prosateurs leurs devanciers, les poëtes et les prosateurs de nos jours ont deviné l'art, ils l'ont fait ce qu'il est, ils en ont posé les règles; personne ne leur a rien enseigné, ils ont tout deviné, le présent et l'avenir, quelques-uns même le passé. Bien plus, ils ont été forcés de coudoyer brutalement, pour parvenir, tout ce qui faisait ce qu'on appelait de l'art avant eux; si bien que, si vous les ôtez du monde, le

monde, qui s'est hâté d'oublier leurs devanciers, ne saura plus à quelle littérature se vouer. Otez la jeune école littéraire de la France, croyez-vous que vous trouverez, derrière cette jeune école, même des restes de prosateurs, même des restes de poëtes? Vous trouverez un abîme, l'empereur! et derrière l'empereur, 89, autre abîme qui sépare notre génération littéraire du XVIIIe siècle, ce grand, puissant, spirituel et philosophique moment de la pensée humaine, si violemment et à jamais interrompu pour la France, et que l'Allemagne seule a pu continuer.

Donc, malgré vous, il faut vous soumettre à cette littérature qui s'est faite toute seul; bien mieux, il faut lui savoir gré de ses efforts, et reconnaître que si elle a quelque chose de trop hâté, c'est la faute du temps, et non pas la faute des jeunes écrivains. Nous aussi, nous avons supporté les grandes conscriptions de l'Empire; quand la vieille garde a manqué, l'Empire a mis sur le dos des conscrits l'uniforme de sa garde. Il en a été ainsi pour nous; à défaut de vieux combattants, notre époque de bataille a été singulièrement avancée par la disette des hommes, et maintenant que nous sommes déjà de la vieille garde littéraire, il y aurait injustice à ne pas reconnaître notre vingt-huitième année, florissante et verte sous le bonnet à poil des vieux

grognards. Voilà pourtant ce que vous avez fait, cher Nisard. Vous êtes venu prendre, dans la mêlée, ceux qui se battaient encore; et ceux qui étaient restés en chemin, vous les avez épargnés. Quoi donc! vous attaquez ceux qui écrivent, vous jetez vos foudres sur la littérature agissante, et vous ne parlez pas des littérateurs qui ont cédé la place! Voyez ce que vous faites: vous immolez sans pitié ceux qui produisent, et vous laissez en paix ceux qui se sont arrêtés! Par exemple, celui-ci, qui était un habile faiseur de jolies comédies, et qui s'est laissé faire sous-préfet à Saint-Denis; celui-ci, qui était un satirique écrivain de comédie politique, et qui s'est coupé en deux, si bien qu'une partie de ce spirituel De Fongeray est administrateur des haras, pendant que l'autre partie administre la division des Beaux-Arts; cet autre était double aussi, il faisait de la satire politique, il avait une rime pour tous les noms, un nom pour toutes les rimes; il a déposé sa virulente satire on ne peut dire à quel seuil, et il est allé chacun de son côté, on ne sait où. Il y en avait un qui était historien et grand historien, fougueux et entêté jeune homme, il s'est fait ministre, et il a laissé ses œuvres inachevées pour achever l'arc de l'Étoile, cette œuvre à mille corps, sans une seule tête, plus horrible que le monstre d'Horace. Que vous dirai-je?

Les noms de ceux qui se sont arrêtés en chemin sont innombrables. Une moitié de l'ancien *Globe*, par exemple, a jeté aux orties le bonnet doctoral et la robe du professeur pour prendre l'habit brodé et le pantalon blanc galonné d'or du Conseil d'État; d'autres se sont arrêtés par ennui : celui-ci s'est enfoncé dans un bureau, et vous demanderiez vingt fois Clara Gazul, que vous ne sauriez où la trouver, la piquante comédienne espagnole. Celui-là, fantasque jeune homme, jette au public un beau livre tout parfumé de moyen âge, *les Mauvais Garçons,* et, à peine son livre imprimé, il laisse son livre à ses destinées et il va pendant trois ans en Orient, en Grèce, partout, remuer des pierres et chercher des fièvres. Ainsi a fait M. de Lamartine qui s'est retiré du monde poétique et qui est allé à la Chambre des députés en passant par l'Égypte, où il a laissé sa fille, inappréciable trésor, anneau sans prix de l'homme le plus heureux du monde, que la mer de sable ne lui rendra jamais. Qui encore? J'en ai oublié beaucoup qui se sont arrêtés après avoir marché; sans compter ceux qui ont changé de chemin tout à coup, et que la politique a choisis comme les plus forts : Armand Carrel, qui était évidemment destiné à écrire l'histoire, le meilleur élève de Tacite, et qui est devenu un journaliste! Saint-Marc Girardin, cet ingénieux,

ce grand écrivain si rempli de bon sens et de verve, homme docte et homme d'esprit. Il a longtemps balancé pour savoir s'il ne serait pas des nôtres. Sans doute il aura eu peur de tout ce qu'il fallait produire. Alors il a pris deux chaires en Sorbonne : la chaire de M. Guizot, cet autre historien qui a changé de route, lui aussi, et la chaire d'un homme qui est mort et qui s'était arrêté depuis longtemps. Voilà, ou je me trompe fort, un tableau très-exact des pertes irréparables qu'a faites déjà la littérature contemporaine. Elle a perdu, ou à peu près, M. de Châteaubriant, poëte dont la gloire est déjà à moitié enveloppée de cette ombre formidable à laquelle rien n'échappe de nos jours, et dont vous voudriez nous faire peur, insensé, comme si nous ne savions pas bien que la question d'Hamlet, *être ou n'être pas,* n'est une question pour personne aujourd'hui !

D'où je conclus, car il est temps de conclure, qu'il y a injustice à reprocher aujourd'hui à ceux qui travaillent de travailler trop d'abord, et de travailler seuls ensuite. S'ils travaillent seuls, à qui la faute? La faute en est à ceux qui n'écrivent plus, à ceux qui n'écrivent pas encore. On ne dira pas que les rangs sont serrés, que tout accès est fermé; au contraire, les rangs sont ouverts, les portes sont ouvertes : entre qui veut ! Quant à l'autre reproche,

produire trop, vous avez beau dire que les libraires ne veulent plus acheter de livres : offrez un livre, même un livre de littérature difficile, à un libraire, vous verrez si le libraire vous refusera. Vous avez beau dire que la prose est à vil prix : demandez à Gosselin, demandez au directeur de la *Revue de Paris,* à quel prix est la prose ; et, d'ailleurs, je voudrais bien voir quelle figure vous feriez si, pour votre chaleureux manifeste contre la littérature facile, le caissier de la *Revue* venait vous dire à la fin du mois : « Vous savez, Monsieur, que, vu l'abondance de la bonne prose, nous vous retenons vingt-cinq pour cent ? » L'argument serait *ad hominem,* j'imagine, à moins que vous ne prétendiez que parce que vous ne travaillez qu'à vos heures, parce que vous allez à la campagne respirer l'air du printemps, parce que les Pyrénées vous abritent de leur ombre poétique contre les chaleurs de l'été, parce que vous allez vous adosser, en hiver, contre les arènes de Nîmes ou d'Arles, toujours éclairées d'un soleil tempéré ; parce que vous êtes un heureux de ce monde qui commandez à vos passions, qui ne jetez rien au hasard, qui êtes sage et qui avez pu l'être, vous ne prétendiez être mieux traité que nous dont la porte est ouverte nuit et jour, qui sommes à notre tâche à toute heure, à toute saison ; nous, malheureux, qui avons demandé à notre

plume, à notre tête, à notre cœur, à notre sang, tout ce qu'il faut pour satisfaire à une jeunesse ardente, impétueuse, emportée, remplie de passions grandes et petites, mais honnête, indépendante, et qui aimerait mille fois mieux faire un mauvais livre qu'une mauvaise action. Certainement, ce n'est pas ainsi que vous raisonnez, mon cher Nisard!

Mais c'est ce que je dis à tous? car voyez l'avantage de la littérature que vous méprisez, ingrat! depuis huit jours on parle de vous, et beaucoup! Qu'est-il? et que veut-il? et pourquoi tant d'humeur? que demande-t-il? Moi, je dis à tous ce que je sais : que vous êtes le plus loyal et le plus aimable des hommes, un peu triste, mais bon et humain ; morose, mais point envieux ; homme d'étude et homme de style, mais d'un esprit chagrin, ce qui ôte à votre style un peu des grâces de la jeunesse pour lui donner la teinte plus sombre de l'âge mûr. Voilà ce que je dis et voilà ce que je pense, et je pense aussi, mais je ne le dis pas, que, cette fois, il faut que l'hiver du Midi vous ait cruellement manqué pour vous avoir fait immoler tout d'un coup et sans exception toute votre époque littéraire. Comment n'avez-vous pas vu, en effet, qu'outre l'injustice, il y avait maladresse à venir ainsi tomber sur la littérature de 1828 à 1833, après la *Revue d'Édimbourg*, après la *Revue de Genève*, après la

Gazette d'Augsbourg! Qui le croirait? vous, le Nisard du *National*, vous voilà l'allié de M. de Metternich! Or, voici pourquoi encore je vous ai répondu si longuement : c'est qu'en répondant à vous, je répondais en même temps aux étrangers qui n'écrivent pas si bien que vous, heureux si, dans cette réponse que j'aurais faite moins longue si j'avais pu, je suis parvenu à vous convaincre sans vous blesser, à nous défendre sans vous attaquer, enfin à persuader à tous ceux qui nous lisent et qui vous ont lu qu'en ces sortes de disputes comme en toutes les autres, on fait mieux ses affaires par soi-même que par des tiers.

Quant à ce qui m'est personnel et à la mort subite que vous me prédisez, permettez que je n'accepte pas votre augure. Je suis une espèce de vieillard encore vert, et, pour peu que mon bonnet de nuit contienne d'idées, comme vous dites, il reste plus d'idées à mon bonnet chaque matin que de cheveux arrachés à ma tête. Je sens, malgré vous, que sous cette cendre il y a du feu, et de la vigueur sous cet épuisement. Il est vrai que j'écris beaucoup; mais la folle du logis n'est pas tellement fatiguée qu'elle ne revienne le soir au colombier à mon premier appel; et puis je ne suis pas comme vous, je ne méprise pas la province. La province est co ur de cassation des jugements de Paris. La

province juge avec son esprit et avec son instinct, pendant que Paris juge avec son esprit tout seul; la province a douze heures par jour à donner à chaque gloire nouvelle, onze heures et demie de plus que Paris. Grand merci donc! Puisque vous me laissez la province, mon lot est noble et beau, et convenez que j'ai bien à faire et terriblement à écrire encore avant d'avoir fait passer un seul mot sous les yeux des trente-neuf millions de Français qui composent ce jury souverain que vous méprisez si fort: la province. Il y a longtemps qu'on l'a dit, et on le dira malgré vous longtemps encore, la province a des sourires qui sont bien tendres, et ses regards sont de doux regards. Laissez-moi donc rechercher ses sourires et ses regards. Vous n'en voulez pas, tant mieux pour moi! c'est une chance de plus pour que je les obtienne. Voilà toute mon ambition, Nisard, vivre pour la province : donc, laissez-moi vivre inconnu ici, connu là-bas. Ne vous mettez pas devant mon soleil de province; je vous le prêterai pour la santé de votre corps, laissez-le-moi pour le salut de mon esprit. Vous voyez que je ne suis pas si malheureux que vous dites, puisque j'ai l'esprit de mon état et de mon âge. Vous voyez que vous avez tort de me plaindre, puisque je préfère le présent à l'avenir, la province à Paris, partant le bonheur à la gloire. Cessez donc,

farouche Mac-Briar, d'avancer l'aiguille de l'horloge littéraire qui doit sonner pour moi l'heure de la littérature difficile. Je ne crois pas que l'instant soit venu encore. J'attendrai. Et, quand je n'aurai plus une idée à moi, quand je sentirai qu'il n'y a plus de coloris à mon style, plus rien d'imprévu à ma pensée; quand je n'aurai plus rien dans le cœur ni dans l'esprit, quand j'aurai oublié mes belles études des langues, que j'ai refaites, vous le savez, avec un soin dont vous ne me savez pas assez de gré, alors il sera temps, selon votre conseil, de faire de la littérature difficile ou d'aller planter *mes choux à Biron*. Mais, à présent, il n'est pas temps encore. Ma terre de Biron est bien pauvre, elle n'est que belle. Mon voisin le Rhône m'en enlève chaque année une parcelle; il faut que je la répare, il faut que je relève le toit où vécut ma mère et que m'a laissé mon père; il faut que je ramasse ici assez de livres et de sagesse, et d'amour, et de bonheur, pour les porter là-bas. Bien plus, il me faut un chemin de fer pour me porter là-bas, moi, mon amour, mon bonheur, ma sagesse et mes livres! Or, voyez comme je suis incorrigible! quand bien même je serais enfoncé jusqu'au front dans la littérature difficile, je n'emporterais pas le *Tacite* de M. Panckoucke ni aucune des traductions Panckoucke, pâle et insipide remaniement des traductions pré-

cédentes, et que vous nous vantez comme des chefs-d'œuvre. Vous savez bien ce qu'il en est, de ces chefs-d'œuvre, Nisard !

Mais, de bonne foi, voudriez-vous, même avec moi, homme de littérature facile, entreprendre une polémique à ce sujet? Vous êtes très-persuadé que ce livre *pieux,* comme vous dites, est le plus triste et le plus nul des livres. Un livre pieux ! mais c'est la plus indigeste compilation qui se puisse produire ! Comme ces malheureuses traductions ont gâté votre cause ! Vous faites deux articles. Dans le premier, vous nous dites : *A bas la littérature facile !* Dans le second, vous criez : *Vivent les traductions !* Dans le premier, vous nous reprochez *de ne pas lire les modèles;* dans le second, vous nous dites : Lisez, non pas *les histoires* de Tacite, mais lisez les histoires de M. Panckoucke ; lisez, non pas Horace, mais lisez l'Horace d'une douzaine de prosateurs qui se sont attelés à cet homme charmant, à ce satirique si bienveillant et si moqueur, qui rirait fort sans doute s'il pouvait voir l'habit d'Arlequin dont on l'habille. O Nisard ! Nisard ! faire des traductions sur des traductions, s'atteler douze pour faire une traduction d'Horace, vendre des traductions ou vanter des traductions, est-ce donc là ce que vous appelez de la littérature difficile ?

Encore une fois, ne m'en voulez pas; aimez-moi comme toujours; ne m'envoyez pas de sitôt au Prytanée : je n'aime pas le brouet noir, et nous sommes trop loin de l'Eurotas. Encore une fois, abandonnez-moi à ma littérature facile; rassurez-vous sur mon avenir : vous savez que je suis à l'abri, s'il en fut. D'une part, j'ai renoncé pour toujours à la grande littérature, et, d'autre part, je me suis creusé un grand trou au *Journal des Débats,* position difficile à emporter, facile à défendre. Là, je suis comme le roseau qui dit aux passants, quelque vent qui souffle : *Le roi Midas a des oreilles d'âne!* Vous pouvez passer auprès du fragile roseau tant qu'il vous plaira, et sans danger pour vous, Nisard!

L'ACRE BAISER

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(1826)

Je voudrais bien savoir, dit un des convives, ce que signifie *âcre baiser,* dans la *Nouvelle Héloïse.* Il y a tantôt huit jours que je me creuse la tête pour y comprendre quelque chose, sans que j'en puisse venir à bout. »

A cette question indiscrète, voilà mainte douairière qui redresse fièrement la tête; voilà plus d'une jeune fille qui sourit *in petto,* plus d'un jeune homme qui se consulte pour savoir ce qu'il faut répondre et dire au juste ce que signifie *âcre baiser.*

« *Acre baiser,* s'écrie à la fin un jeune officier en regardant malicieusement une très-jolie femme de la compagnie, *âcre baiser !* Parbleu ! cela se devine,

c'est un baiser brûlant, un baiser de feu, un baiser qui laisse des traces que rien ne peut effacer..... »

Ici la jeune femme, sous prétexte de s'essuyer la bouche, porta son mouchoir à ses lèvres et l'y retint toute la soirée.

« Je crois, répondit un homme d'un esprit fort exercé, mais de sens assez rébarbatif, que ce mot *âcre baiser* ne signifie autre chose que cette sensation bizarre que nous éprouvons en mordant un fruit vert : on veut à la fois et on ne veut pas y toucher ; c'est une de ces dégustations ambiguës dont l'ambiguïté fait tout le charme. Voilà du moins l'effet que produisit sur moi certain baiser, l'unique que j'aie jamais dérobé, et j'avoue que je suis encore à savoir si l'âcreté de cette saveur nouvelle était plus agréable que fâcheuse. »

A cette dissertation tant soit peu philosophique, voilà toutes nos femmes qui rient aux éclats en avançant des lèvres plus ou moins vermeilles, selon l'époque où elles commencèrent à donner quelque âcreté à leur baiser. Il y en avait dans la foule de fort vives, bien arrondies, bien relevées par des dents blanches comme l'ivoire, lèvres parfumées s'il en fut, et si fraîches, si douces au seul aspect, qu'on n'eût pu jamais imaginer qu'il se trouverait un homme assez philosophe pour les comparer à une prune sauvage ou à une pomme verte.

Il faut dire que notre philosophe fut un peu confondu. Il se promit en lui-même de faire une nouvelle expérience et d'écrire ensuite une belle dissertation où il prouverait *mordicus* l'identité de la saveur pomme verte avec la saveur baiser. Il y avait là un jésuite (hélas! dites-moi où il n'y en a pas).

« Messieurs, dit le drôle en baissant son œil terne et gris, il me semble que, si l'on peut disputer sur des sujets si profanes, votre discernement n'est pas dans la bonne route... Selon moi, *âcre baiser* signifie un baiser impur, un baiser de réprouvé, ou bien que le sujet n'avait pas fait sa barbe ce jour-là. »

On hua le jésuite à bouche que veux-tu. Plusieurs jeunes filles qui écoutaient attentivement allaient aussi dire leur mot, mais leurs mamans leur imposèrent silence. Il y eut quelques femmes d'esprit qui se moquèrent tout bas de tant de gens qui voulaient analyser une chose toute de sensation. Un élève de philosophie tant soit peu niais cita à ce propos une phrase ridicule de son professeur Maugras : « Les fleurs de rhétorique se fanent en tombant sur des triangles et des carrés. »

Cependant M. Lafleur, après avoir desservi, était retourné à l'office, où, selon l'usage, il fit part à ses confrères mâles et femelles du sujet de la conver-

sation, et leur proposa la solution du problème. Mlle Justine voulait ceci, Mlle Flore voulait cela, maître Comtois ne savait qu'en dire, quand soudain se lève M. Picard, le lecteur de la troupe, homme de sens, grand amateur du *Drapeau blanc,* du *Journal de Paris* et de l'*Opinion,* un des pourvoyeurs en chef du *Casque* pour la charade.

« Pardieu! dit M. Picard, il faut avouer que ces maîtres sont de grands niais et que tout est renversé dans ce bas monde! *Acre baiser*! voilà bien la peine de tant chercher! Cela veut dire que la demoiselle avait l'haleine forte..., et voilà tout. »

O Saint-Preux! ô Julie! ô Rousseau! ô âmes sensibles! ô gens de goût! ô amants de toutes les conditions! voilà l'histoire de toutes les disputes de l'esprit humain!... Un sage élève la question, des gens d'esprit la discutent, et c'est un cuistre qui la résout!

M. L'ABBÉ GUILLON

(1826)

Si j'avais l'honneur d'être un des familiers de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Paris (hélas! pauvres mortels à vastes désirs, de quelles illusions ne sommes-nous pas capables!), à la première nouvelle que j'aurais eue de la défense faite à M. l'abbé Guillon de se présenter à l'Académie française, je serais descendu de ma retraite, j'aurais fendu la foule des courtisans, je me serais placé en face de Sa Grandeur, et, bien sûr de n'accomplir que le devoir d'un bon et loyal serviteur, je lui aurais parlé en ces termes :

« Monseigneur, on vous a étrangement trompé. On a prétendu que, de votre autorité privée, au moment où les portes de l'Académie française s'ouvraient pour M. l'abbé Guillon, vous lui aviez dé-

fendu, comme son évêque, d'accepter une récompense dont vous le saviez si digne. Cette calomnie, qui n'était d'abord qu'une rumeur légère, a grandi sourdement; à présent elle est partout; on en parle à la Cour, à la ville; on en parle à l'Université, dont M. l'abbé Guillon est un des membres distingués; dans l'Église, qui devait partager l'honneur décerné à l'un de ses soutiens les plus zélés. On dit même, Monseigneur, que cette nouvelle, toute fausse qu'elle est, est parvenue dès l'abord aux oreilles de l'un de nos princes, qui espérait voir M. l'abbé Guillon au fauteuil académique, et dont la bienfaisante influence n'a jamais rencontré une seule contradiction dans l'opinion publique, dont il est adoré.

« Moins il y avait de causes apparentes à votre conduite, et plus on a voulu en trouver. Je vous affligerais trop si je vous disait tout ce qu'on s'est imaginé là-dessus. Ce qui a été dit de plus invraisemblable et de plus juste, à mon avis, c'est que M. Villar, à qui devait succéder M. l'abbé Guillon, était un de ces membres nombreux du clergé français qui, dans des temps de trouble, prêtèrent un serment que l'Église a blâmé, et vous ne vouliez pas, disait-on, que l'éloge d'un évêque constitutionnel fût prononcé par un prêtre, dont la vie, dans les temps les plus difficiles, fut un

exemple glorieux de ce que pouvait être un homme de bien qui, au milieu de tant de factions et de tant de changements divers, se souvint toujours de ce qu'il devait à la noble mission dont il était chargé.

« A Dieu ne plaise, Monseigneur, que je veuille ici entrer en lice avec vous sur un sujet diversement débattu. Vous savez mieux qu'un autre combien il est périlleux de remettre en question tant de points douteux que le roi législateur avait décidés. Seulement permettez-moi de vous faire observer qu'en faisant l'éloge de M. Villar, c'est surtout l'éloge de l'académicien qu'on doit faire. Certes, ce serait une tâche périlleuse s'il fallait tout louer dans la vie d'un homme, par cela seulement qu'il est de l'Académie. S'il m'en souvient bien, ce fut un évêque qui succéda à Marivaux, à Marivaux dont le théâtre, dont quelques romans frivoles faisaient toute la gloire. Eh bien, Monseigneur, croyez-vous que le noble prélat s'attacha aux nombreux écarts du génie de Marivaux? Non. Il ne loua que ce qui était louable, et, après avoir rendu justice à cette grâce inimitable, à ces aperçus fins et ingénieux, à ce sentiment délicat des convenances qui distinguaient son prédécesseur, il passa sous silence le *Paysan parvenu* et le fameux chapitre, et n'eut pas l'air de l'avoir lu plus que

vous et moi. Je pourrais vous citer mille traits semblables. Le discours de M. de Châteaubriant, votre chevaleresque et noble confrère, succédant à Chénier, le plus âcre et le plus injuste de ses détracteurs, et votre discours même, Monseigneur, quand pour la première fois vous parûtes au sein de l'Académie charmée, sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de décence, de goût, dont on se souviendra toujours.

« D'ailleurs, Monseigneur, il serait inutile de vous le dissimuler, la nomination de M. l'abbé Guillon est devenue nécessaire aujourd'hui. L'Académie la veut pour échapper à l'ironie qui la poursuit depuis longtemps; vous-même vous devez la désirer avec ardeur, pour prouver la fausseté des bruits qu'on a fait courir, pour prouver que vous aussi vous ne mêlez pas la politique à la littérature. La politique, Monseigneur, a tout flétri de nos jours. Elle a divisé les citoyens d'une même ville, les enfants de la même famille; elle a corrompu les plus belles productions de l'imagination et de la pensée; elle a jeté le trouble dans le sanctuaire; enfin c'est à elle que nous devons tant de réputations bâtardes, tant de puissances littéraires usurpées, tant d'absurdités révoltantes, depuis les histoires de M. Durozoir jusqu'aux œuvres complètes de M. de Jouy. »

Ainsi me conduirais-je vis-à-vis Monseigneur l'archevêque de Paris. Sa Grandeur m'écouterait sans impatience, elle s'avouerait à elle-même que j'ai raison, que je suis un homme d'honneur qui ne le trompe pas; huit jours après, M. l'abbé Guillon serait de l'Académie, et moi..... comme c'est l'usage, je serais disgracié.

LES

AUTEURS DU XIXe SIÈCLE

(1826)

UTEUR est un nom générique qui peut, comme toutes les autres professions, signifier du bon et du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile et de l'agréable ou du fatras et du rebut. Ainsi M. de Châteaubriant, M. Laromiguière, M. de Bonald, M. de Jouy, M. Armand Séville, sont des auteurs.

Ce nom est si indistinctement prononcé qu'on dira dans la même phrase : l'auteur de *la nature*, l'auteur de *l'Histoire des ducs de Bourgogne,* ou des *Contes aux enfants de France,* ou bien encore l'auteur de la *Civilité puérile et honnête.*

Les bons auteurs doivent se défier de trois choses : du titre, de l'épître dédicatoire et de la préface ;

les autres doivent se défier d'une quatrième : c'est d'écrire.

Quant au titre, si un auteur a la faiblesse d'y mettre son nom (ce qui est souvent très-dangereux), il faut du moins que ce soit dans une forme modeste. Nous ne voulons pas voir imprimé : *Brochure, par M. le vicomte de Châteaubriant, pair de France, ministre d'État, ancien secrétaire d'État au département des Relations extérieures, grand officier de la Légion d'honneur,* etc., etc. Si vous voulez absolument dire ce que vous êtes, mettez tout simplement : *par M. de Châteaubriant, de l'Académie française, de la Société philosophique,* ou quelque chose d'équivalent.

L'épître dédicatoire est souvent un hors-d'œuvre de l'auteur pour avoir du pain.

C'est pitié de voir le grand Corneille dédier *Cinna* à un financier en termes pompeux, et ce financier payer par un *Je vous remercie* le plus grand honneur qui puisse arriver à un homme de son espèce. Il y a de nos jours mille dédicaces finissant par *très-fidèle sujet* et commençant par *Sire*, auxquelles on n'a changé que l'adresse, sans que les auteurs en aient été moins estimés.

Les préfaces sont un autre écueil. « Le *moi* est haïssable, » disait Pascal. Ne parlez de vous qu'autant qu'il en sera besoin, et surtout gardez-vous

de me dire que vous êtes né tel jour, que vous avez épousé mademoiselle une telle, dont vous n'avez eu qu'à vous louer, et qu'enfin le gouvernement, pour prix de vos talents, vous a totalement oublié. Tout cela n'est pas votre livre, et vous n'êtes que ridicule en voulant vous faire intéressant.

Gardez-vous surtout comme du feu de vous faire graver ou lithographier en tête de votre recueil : c'est le fait d'un sot qui s'imagine que la postérité sera bien aise de savoir au juste quelle figure il portait. Il n'y a qu'un portrait de Bourdaloue, qui fut fait après sa mort. *Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée me font présumer que.....* Rayez tout cela, il n'y a pas de suffrages illustres pour une pièce oubliée.

Je crois avoir trouvé la véritable tragédie politique. Vous êtes un ignorant, une perruque n'est pas de la politique, et, avant vous, les tragédies de Corneille ont été l'expression vivante et toujours vraie des passions et des mœurs de son époque. Tant pis pour ceux qui vous ont cru sur parole, vous n'avez rien créé ; les circonstances ont tout fait pour vous, et, s'il vous fallait commencer aujourd'hui, votre nom n'aurait pas été pendant plus de six mois celui d'un génie.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, et mille critiques épluchent ces écrits faméliques,

dans l'intention aussi d'avoir du pain. Tous ces gens-là vont, le jeudi, demander au commissaire de police la permission de vendre leurs biographies ou leurs ouvrages moraux. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas, parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. Ils s'en retournent avec une permission tacite de débiter leurs historiettes, ou leurs diatribes jésuitiques, ou leurs romans traduits de l'anglais. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils escomptent son billet pour cinq écus. Six mois après, le billet est protesté; ils vont cinq ans à Sainte-Pélagie..... Et cela s'appelle des auteurs!

On aurait peine à compter de nos jours vingt auteurs véritables, c'est-à-dire qui aient été éloignés de toute coterie, qui aient fait eux-mêmes leurs ouvrages et qui n'aient pas songé à leurs œuvres complètes.

On cite, on commente, on corrige, on lit, on blâme, on loue; mais on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

UN

RÊVE ACADÉMIQUE

.... Longique perit labor irritus anni.

VIRGILE.

Il était minuit. Par un ciel rayonnant d'étoiles, dans le grand silence, aux bruits du fleuve emporté vers l'Océan, entre les deux lions de granit dont la gueule ouverte jette avec tant d'effort un mince filet d'eau, image parlante de la poésie aux abois, il me sembla que soudain les portes de l'Institut étaient ouvertes, et que des voix confuses m'appelaient sous les voûtes solennelles de l'Académie française, au milieu d'une assemblée indulgente et sympathique.

Alors, prenant mon courage à deux mains,

j'improvisai mon discours de réception, mêlé parfois d'un murmure approbateur.

Messieurs,

Je commencerai par vous rendre humblement mes actions de grâces, d'abord de m'avoir choisi pour être un des vôtres; en second lieu, de confier à mon peu d'éloquence la suprême louange du dernier né des grands poëtes de l'an de grâce 1830, M. le comte Alfred de Vigny. Non pas que vous ayez mesuré, cette fois, le mérite et le talent du nouveau venu aux grandes choses qu'il avait à dire, mais parce qu'en effet j'étais à vos yeux le témoin le plus fidèle et le plus ancien des heures fécondes où la poésie moderne accomplissait ses plus rares merveilles. Après une longue et bienveillante délibération, vous avez arrêté qu'il était juste et prudent de me confier le résumé du récit même que j'ai fait toute ma vie, arrivant, sans y manquer même un seul jour dans l'espace de quarante années (quarante ans de zèle et de travail, Messieurs!), juste au moment où le drame allait commencer.

Arrivé le premier, je sortais le dernier de l'arène ouverte à toutes les intelligences, et le lendemain je racontais fidèlement, honnêtement, personne

ici ne pourrait me démentir, les grands efforts de ces esprits rares et charmants, parmi lesquels l'illustre auteur d'*Éloa* et de *Chatterton* tenait une place glorieuse et choisie. Et vous avez bien fait, Messieurs, si vous vouliez un historien fidèle, attentif et plein de respect, même dans son blâme, de choisir l'écrivain qui n'a pas quitté les sentiers des nouveaux maîtres. Il dirait volontiers que leur vie est la sienne; ils sont du même âge.

Une fois que le grand roi demandait à Despréaux : « Quel âge avez-vous, Despréaux? — Sire, je vins au monde une heure avant Votre Majesté, pour raconter les merveilles de son règne. »

En ce moment, le plus beau de ma vie, où pour moi tout s'achève, où, grâce à vos bontés reconnaissantes, voilà ma récompense atteinte après tant de labeurs, je me souviens (on dirait que c'était hier) de la froide matinée d'hiver par laquelle je quittais mon père et ma mère (ô chers absents de cette heure glorieuse!), hélas! pour ne plus les revoir qu'au lit de mort. Le vent était glacé, le ciel couvert; le Rhône, notre fleuve bien-aimé, ce *diantre* de Rhône (un mot de Mme de Sévigné), jetait sur la rive désolée sa vapeur et sa colère. Arrivés aux quatre acacias gémissant sous la brise, à certain coude que fait l'onde orageuse, nous nous arrêtâmes tous les trois. Ma mère, in-

capable d'aller plus loin, me tenait dans ses bras sans mot dire; mon père, immobile et silencieux; mais que d'éloquence en ce silence, et que de sages conseils!

« Mon enfant, m'eût-il dit de sa voix prophétique, on vous envoie, encore bien jeune, à Paris, la ville des grandeurs et des miracles. Vous la verrez bientôt, cette Athènes vantée, légitime berceau des chefs-d'œuvre, le séjour enchanteur des plus grands esprits et des plus belles renommées de ce bas monde. Après tant d'orages, que la France a dignement supportés, la royauté légitime nous a rendu la paix de la France avec l'Europe, avec l'éloquence, avec la liberté, avec tous les beaux-arts de la paix. Soyez sans crainte, on a besoin, là-bas, de jeunesse et d'intelligence. Il s'agit de tout reconstruire, au milieu de tant de ruines. Allez, et bon courage! En ce lieu splendide, vous apprendrez par quels sentiers les hommes habiles vont à la fortune, et les hommes heureux à la renommée. A chaque pas vous rencontrerez les souvenirs féconds des temps et des empires qui ne sont plus, et, dans l'étonnement de tant de gloire mêlée à tant de misère, vous puiserez une confiance illimitée aux prospérités de l'avenir. Allez, mon fils, soyez studieux et soyez honnête homme, et vous rencontrerez peu d'obstacles, au milieu de ce nou-

vel univers, fondé sur la bienveillance des vieillards lassés de tout, même de l'espérance, et sur l'activité des jeunes gens destinés à porter un fardeau qui nous est déjà lourd. Alors vous pourrez étudier, et de très-près, mais que Dieu vous en garde, les passions et les ambitions de la grande cité, orgueil, exemple, émulation de l'Europe. Alors vous approcherez de plain-pied les renommées naissantes, les poëtes du nouvel Olympe et les historiens inspirés du génie et de l'éloquence ardente de la Révolution française. En même temps vous serez un des juges du camp, comme un sage et modeste comparse de toutes les grandes batailles qui vont se livrer, éloquentes et superbes, à la Sorbonne, au Collége de France, à l'Académie, à la Chambre des députés, au Luxembourg, à Notre-Dame de Paris, dans la chaire éloquente et renouvelée où prêchait le grand Bossuet.

« Partout l'invention, l'ardeur à bien faire, l'effort généreux des chercheurs de nouveaux mondes; partout les nouveaux venus, poussés par la conquête : au Théâtre-Français, à l'Opéra, dans les écoles, dans la presse ardente et souveraine de chaque jour. Écoute, admire, obéis, contemple, espère! et si quelque parcelle de cet esprit, errant dans la nue à l'heure où nous sommes, t'échoit en partage, apprends, ô mon fils, à t'en bien ser-

vir !... » Voilà comment il m'eût parlé sans doute, et moi je compris tous les conseils, dirai-je aussi les prières? enfermés dans son dernier regard.

Voilà comment je vins à Paris, et je ne crois pas que jamais se soit présentée au jeune homme ambitieux des grands spectacles une plus belle occasion de conquérir les droits de cité dans une ville capitale. Athènes, au temps de Périclès, n'était pas plus impatiente d'activité, de nouveauté, de chefs-d'œuvre éclos d'hier; elle honorait les anciens poëtes par habitude; elle attendait les nouveaux venus avec une impatience ineffable. Athènes, non plus que Paris, n'a jamais porté patiemment la lassitude et la vieillesse des poëtes. La France en ceci est semblable à l'ancienne Grèce : elle a besoin de ses jeux olympiques; elle veut voir de ses yeux, elle veut couronner de ses mains les vainqueurs de la guerre et les vainqueurs de la paix; elle veut toucher aux soldats des Perses pour les combattre, aux mages de l'Orient pour les comprendre. Un instant, peut-être, elle va se contenter de bâtir, de forger, de semer, de creuser, de fabriquer, de voyager... Soudain, lasse et comme honteuse de cette vile fortune, elle s'arrête pour applaudir aux terreurs de Sophocle, aux larmes d'Euripide, ou pour couronner Hérodote, le père de l'histoire, donnant le signal à un fils plus

grand que lui. Le jeune Thucydide pleurait de joie aux récits du vieillard : « Tu es heureux, disait Hérodote au père du jeune Thucydide, tu es heureux, car ton fils aime la gloire. » C'est le nom que nos anciens donnaient à la vertu.

Eh bien ! même au temps de Périclès, quand le Lycée et le Portique étaient dans toute leur éloquente floraison, la cité de Minerve ne comptait pas de plus grands maîtres que notre immortelle Sorbonne, épouvantée et charmée aux leçons des trois instituteurs de la génération nouvelle, obéissant librement à l'inspiration qui les poussait : éclat, véhémence et bon sens !

L'un, qui était un maître orateur, un Athénien, nous parlait, à la façon d'un inspiré, des grands écrivains d'Athènes, de Rome et de Paris. Il allait, par mille sentiers connus de lui seul, de Démosthènes à Bossuet, de Sophocle à Corneille, et du divin Virgile au divin Racine. Il s'enivrait avec nous, ses disciples, des bruits enchanteurs et des grâces correctes de la langue savante. Autour de cette chaire inspirée, aux bruits plus durables que les bruits mêmes de la tribune, il nous tenait émus, passionnés, attentifs. Il attirait à ses doctes leçons les plus fermes intelligences, tantôt M. Royer-Collard, tantôt le général Foy, M. de Châteaubriant lui-même... Ainsi, dans les

Églogues de Virgile, un dieu s'arrête aux chansons du berger.

Le lendemain venait le jour de l'intrépide, austère et superbe historien. Ces jeunes âmes que son confrère attirait à lui d'une façon clémente, il les prenait violemment, et les faisait entrer de plain-pied dans l'histoire. Il y avait dans cet orateur (même à la tribune il n'a trouvé qu'un rival !) des prières, des plaintes, des affirmations, des menaces, des promesses, qui faisaient trembler jusqu'en ses fondements l'antique Sorbonne. Il parlait non pas pour narrer, mais pour convaincre, et, la preuve à la main, il nous poussait dans les plus rares vérités.

Et l'*autre* enfin, le troisième, nourri du miel de l'Hymette. Il venait en droite ligne du cap Sunium ; il assistait aux banquets où Socrate, à ses convives, enseignait une âme immortelle. Intelligence, esprit, domination. Et si vaillante et hardie était sa parole ! Un jour, que l'attention de ce petit peuple semblait languir, soudain il s'arrête et s'écrie : « Eh bien ! non, nous n'avons pas été battus à Waterloo ! » *Nous n'avons pas été battus à Waterloo !* Jugez, Messieurs, de la joie immense et de l'applaudissement universel. Et nous, alors, de nous lever en criant : *Victoire !* et des palmes dans les mains, des couronnes sur nos fronts :

« Vive à jamais la France! Elle a gagné la bataille de Waterloo! » Ainsi, nous avons été les premiers à déchirer les traités de 1815, dont les lambeaux misérables sont devenus le jouet des quatre vents du ciel.

Et les autres, nos maîtres bienveillants, qui nous révélaient si tendrement cet ancien monde, *habité par une race de génies que le genre humain ne produira plus.* Ainsi nous parlait, déjà consumé par la fièvre qui devait l'emporter si vite, le philosophe Jouffroy. Nous allions à sa suite; il nous montrait la Thessalie et la Doride, une douce vallée arrosée du Céphyse; il nous disait l'Arcadie et tous les grands noms, l'honneur des grands poëmes : Argos, Corinthe entre ses deux mers, et Trézène, et Sparte, et l'Élide. Il nous expliquait ces républiques de seigneurs : Argos, Épidaure, Égine; il allait ainsi, fidèle, enthousiaste et grand poëte, en tous ces souvenirs qui étaient pour nous, jeunes gens, une fête ineffable, jusqu'à ce qu'enfin il rencontrât, dans ses improvisations et dans ses respects, la ville de Minerve, Athènes, et cette histoire arrangée à la façon d'un poëme épique, où l'on découvrirait tant de grands hommes et tant d'illustres histoires que l'*Iliade* et l'*Odyssée* en seraient éblouies.

Quel bonheur à l'entendre expliquer la royauté

abolie, Dracon vaincu, Solon digne descendant de Codrus, Salamine perdue et reprise, Épiménide encourageant les Athéniens, et la religion mystérieuse de la politique se mêlant aux dogmes sacrés! Quoi encore? la misère des paysans, l'assemblée du peuple et les majestés de la justice! Enfin l'esclavage, une force! et plus tard une plaie, arrivant à son heure, à son tour. Ces terribles questions ne sont pas encore résolues, mais que nous étions fiers de les entrevoir et de les comprendre! O les heures fécondes! les passions contenues! les rumeurs vivantes de nos libertés à venir! Jamais rencontre pareille d'esprits si divers et si charmants, d'éloquence plus entraînante unie à plus de bon sens, de respect pour le passé et d'espérances pour l'avenir; jamais jouteurs plus jeunes en un champ de bataille plus semé de progrès, de dangers et de révoltes! Or, tout ce drame, à trois ans de 1830, à vingt pas de votre tombe, illustre et terrible cardinal de Richelieu, notre éminent fondateur!

Parfois, au sortir de ces grandes leçons, nous cherchions, dans l'ombre où se plaisait son doux génie, un grand philosophe appelé M. de La Romiguière. Il se tenait caché dans un coin de la bibliothèque où peu de gens savaient le découvrir; à ses côtés vous eussiez vu, plongé dans les plus

vieux livres, Alexis Monteil, l'auteur de l'*Histoire des Français des divers États;* l'Académie aura bien souvent regretté ses injustices envers ce maître historien, perdu dans un cimetière de village! Enfin, c'était, de toutes parts, un bruit immense, un murmure énorme, une espérance infinie. On pressentait le grand jour aux premières clartés de la nouvelle aurore... Silence! et prêtons l'oreille à la nouvelle génération!

En ces temps fabuleux, tout vivait et combattait; tout agissait, espérait, rêvait. Ceux-là mouraient qui n'avaient plus de tâche ici-bas; ils mouraient désespérés de ne pas assister à l'enfantement de tant d'œuvres et d'aventures que le genre humain pressentait en germe. Ils n'étaient plus nécessaires dans ce mouvement sympathique des faits et des idées. Qu'ils fussent vieux avant l'âge, ou qu'ils fussent en effet accablés sous le poids des années, ces braves gens déblayaient, par leur mort, le nouveau chemin des lettres, de la philosophie et de la politique; et les nouveaux suivaient sans regrets ces funérailles. La jeunesse (elle est sans pitié!) trouvait déjà que M. de Châteaubriant, dans tout l'éclat de sa gloire (un des vôtres[1] l'appelait naguère un grand *journaliste*),

1. M. Saint-Marc Girardin.

était un vieillard; elle obéissait à des passions, à des colères, à des paradoxes sans limites. — Jeunesse éclatante et pétulante, active et féconde; on dirait, à la voir resplendir sur ces fronts inspirés, les rayons tordus avec lesquels le dieu forgeron forgeait les foudres de Jupiter. Ces poëtes naissants, dont le nom circule ici-même, et que vous cherchez du regard, près de vous, loin de vous, de la Seine à l'Océan, représentaient un énorme entassement, sans forme et sans fin, d'extases, d'ambitions, de délires, de misères, d'espérances, de désespoirs. Les uns et les autres avaient la fièvre, et, poussés par l'émeute intérieure, ils s'abandonnaient sans retenue et sans frein à ces tumultes, à ces délires, à cette abondance inépuisable, et dans le plus merveilleux pêle-mêle : odes et chansons, antiennes et fanfares, élégies, tragédies et romans cyclopéens.

Ces hommes superbes, impatients du joug, produisaient aujourd'hui, demain, toujours. Figurez-vous, dans ma ville natale, une de ces grandes machines obéissant à la vapeur, qui leur fait accomplir à chaque minute un miracle; seulement il faut supposer que la machine est folle, et qu'elle va toujours fabriquant à la fois le ruban de soie et le sabre d'acier, la gaze et la tôle... elle serait tout ensemble une forge, un orgue, un métier.

Cette jeunesse épique était une ardente fournaise où tous les éléments, conjurés l'un par l'autre, se contrariaient, se heurtaient, se brisaient, se confondaient dans cette écume, et si bien qu'à la fin de chaque jour apparaissaient toutes sortes de produits inattendus : pamphlets, comédies, chansons, romans, chartes, évangiles, gouvernements... Dans ce tohu-bohu de tentatives, d'essais, de préfaces, de théories, de réthoriques; dans ce pandémonium inspiré, tout allait, venait, hurlait, doutait, croyait, criait, affirmait avec une bonne foi, une raillerie, une autorité, une omnipotence incroyables; et ni frein, ni règle, ni commencement, ni milieu, ni rien qui fût semblable à quoi que ce soit dans les choses connues, réglées, acceptées, divinisées. Tout bouillait et bouillonnait au grand feu de ces émancipés de la veille. On n'entendait dans cette foule, intrépide et digne fille d'Encelade ou du géant Adamastor, que le bruit des sceptres, le choc des couronnes. On se saluait de ces mots fatidiques : « Tu seras roi, Macbeth ! » Celui-là était dieu qui voulait être dieu.

Et toujours, sans cesse et sans fin, ces conquérants sonnaient la charge en soufflant de toutes leurs forces, d'un poumon généreux, dans leurs grandes trompettes d'airain, qui faisaient un bruit

à ne pas entendre le tonnerre. Eh ! quoi d'étrange? ils avaient pris sa foudre à Jupiter.

C'est pourquoi les vrais critiques (au dire de Platon ils sont frères des poëtes) ne sauraient trop s'étonner qu'à la fin, et par la force irrésistible de la logique, ornement et gardienne de tous les Parnasses, ces révoltés se soient imposé à eux-mêmes la règle et le frein. Après bien des tentatives impuissantes, des espérances trompées, ils ont compris que pour réussir dans ces grands arts dont le bon sens est le maître, et dont l'ordre est la première loi, il faut posséder la toute-puissance, avec la volonté. « Avant la mer, avant la terre, avant ce grand tout qui recouvre le ciel, il y avait... le chaos. »

Ceci soit dit à la louange impérissable du comte Alfred de Vigny : tout de suite il s'est échappé du chaos, tout de suite il a compris le bonheur de l'ordre et le charme ingénu du bon sens. Sa première œuvre échappe à toutes les œuvres d'alentour par je ne sais quelle élégante simplicité. La peine et le travail se font sentir même dans ses pages les plus faciles; il sait que la lime est un outil comparable à la plume; il se méfie (il a raison) des pages qui coûtent peu, des vers faits trop vite, des compositions du hasard. Même à sa façon de tenir la plume, on voit qu'il a tenu l'épée,

et comme il savait commander, il avait appris à obéir !

Lui et M. de Lamartine, ils appartenaient à une race de soldats royalistes. Ils avaient pris le mousquet à l'heure où le roi Louis XVIII composait sa maison militaire ; l'un et l'autre ils avaient monté la garde au palais de Saint-Cloud, sous les fenêtres du roi, et nous ne saurons pas de monarque ici-bas, en comptant tous les rois de toutes les monarchies, qui ait pu se vanter d'avoir été gardé par deux poëtes semblables à l'auteur des *Méditations poétiques*, au digne traducteur d'*Othello*.

Dormez, sire ; à votre porte heureuse veille sur votre sommeil un cortége infini, charmant, de passions, de poëmes, de parfums, de tendresses, de beautés ineffables. Dormez, sire, et si vous entendez quelque chant mélodieux pénétrer sous les voûtes royales, ne dites pas : C'est l'alouette ou c'est le rossignol !... C'est mieux que l'alouette et le rossignol, c'est un poëte inspiré de toutes les muses de la jeunesse et de l'amour, qui va donner à votre règne une auréole, à votre siècle une couronne, une louange éternelle à votre nom !

Un jour que passait dans la rue un de ces conquérants couverts de gloire à qui rien ne résiste, une jeune femme, à travers la foule, accourut, et, regardant le héros face à face, elle lui dit d'une voix

sérieuse : « Ah ! Monseigneur ! pardonnez-moi, mais, avant de mourir, j'ai voulu voir, de mes yeux, un héros vivant ! » Cette dame était juste et faisait bien. Un héros vivant ! un poëte vivant ! Comptez donc, Messieurs, combien nous en avons vus de nos jours, et combien nous en voyons encore ! Ceux qui ne sont plus ont laissé leur exemple et leur souvenir ; ceux qui restent nous encouragent et nous approuvent. En ce moment nous nous rappelons ces beaux vers du poëte, un de ces grands écrivains dont la définition est sans réplique [1] :

« Laissez-moi vous le montrer tel que je voudrais le peindre et tel que je le vois, le grand poëte. Il dédaigne les sentiers frayés ; il aurait honte de s'abreuver à la source commune ; son vers n'est pas cette vulgaire monnaie exposée à toute empreinte banale : âme libre d'envie, exempte d'amertume, elle aime les retraites sacrées, elle se plaît aux doux loisirs ; elle s'abreuve aux flots de vos fontaines, chastes nymphes d'Aonie ! »

1. *Sed vatem egregium, cui non sit publica vena,*
Qui nihil expositum soleat deducere, nec qui
Communi feriat carmen triviale moneta !
Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantum,
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus silvarum, aptusque bibendis
Fontibus Aonidum.

Dieu soit loué! ces grands génies ne meurent pas pour leurs contemporains. Chaque jour encore une voix fraîche et jeune chante aux étoiles charmées les poëmes du jeune homme, Alfred de Musset. Le comte Alfred de Vigny, même au fond de ce cercueil ouvert avant l'heure, ne saurait tout entier disparaître; il est resté là, sous nos yeux, et je le vois encore, tel qu'il était, vivant et souffrant, patient et souriant, tel que j'eus l'honneur de le saluer, trois jours avant sa mort. Je lui fus conduit par son fils adoptif; il nous attendait sur son lit de repos; il s'était enveloppé dans son manteau militaire, et sa noble tête, où toutes les douleurs étaient empreintes, faisait face au portrait de Regnard, peint par Largillière.

Il était parent de l'auteur des *Folies amoureuses!* Contraste inattendu, ces deux cousins : Regnard, dont le rire a dépassé le rire même de Molière, et c'était trop; Alfred de Vigny, l'auteur des *Consultations du Docteur noir!* Cependant, à l'entendre, à le voir, on n'eût pas dit qu'il allait mourir. Il parlait, en les regrettant, de ses belles années; il nous rappelait les grandes batailles; enfin, le dirai-je? il se souvenait, non pas sans quelque amertume, des cruautés d'un grand seigneur qui lui avait gâté, disait-il, un des plus beaux moments de sa vie. A la fin il nous congé-

dia, espérant bien (c'est lui qui parle) qu'il serait remplacé par le compagnon et le témoin de tous ses labeurs... Je ne l'ai plus revu. Il est mort comme il avait vécu, dans un orgueil silencieux. Le jeune et digne héritier de ses œuvres complètes, le digne confident des poésies, ornement précieux de son tombeau, eut l'honneur de lui fermer les yeux[1].

Quand on ouvrit son testament, on vit que son premier soin avait été de se défendre contre la cruauté des oraisons funèbres; et moi je me rassure en songeant que, par mes déférences, mon admiration et mes respects, je n'ai pas démérité de ce grand poëte et de ce grand prosateur. Il a vécu mécontent de ses œuvres et rêvant un idéal qui s'enfuyait toujours; toujours en lutte avec lui-même, et souvent avec les autres, il représentait mieux que personne deux grandes qualités du dix-neuvième siècle : la pensée et l'action. Agir et penser sont véritablement les deux conditions essentielles de toute initiative et de toute nouveauté.

Seulement il faut prendre garde à ne pas pousser trop loin la pensée et l'action. Modération! c'est le mot d'ordre à qui veut durer longtemps.

1. M. Louis Ratisbonne, le traducteur du Dante, a reçu en effet la plus noble et la plus glorieuse part de l'héritage du feu comte Alfred de Vigny.

De cette sagesse et de cette prudence, nous avons eu de grands exemples dans notre siècle : Casimir Delavigne et Béranger, Gœthe et Walter Scott. « Comment faut-il s'y prendre, disait Gœthe, un de ces modérés, pour se connaître soi-même? — Il faut bien agir, se répondait-il à lui-même. Fais ton devoir, tu sauras ce que tu vaux et ce que tu renfermes ! » Il disait aussi : « Gardez-vous d'exagérer votre activité ; toute activité sans relâche se dénoue par la banqueroute, tout ce qui affranchit l'esprit sans nous rendre maîtres de nous-mêmes est pernicieux... Il faut que l'art soit la règle de l'imagination pour qu'elle se transforme en poésie. Rien de plus terrible que l'imagination privée de goût. »

Avant tout, c'était sa gloire, le comte Alfred de Vigny était un écrivain sérieux ; il en avait toute la modestie. Il méprisait la popularité à bon marché, la gloire au rabais ; il ne voulait pas de hâte au succès ; il disait avec l'un des vôtres, M. le marquis de Saint-Aulaire, *qu'il ne faut pas entrer par effraction dans le temple de la gloire*. Artiste amoureux de son œuvre, inquiet et patient, pour rien au monde il n'eût consenti à se séparer de ses chères créations, tant qu'il ne les sentait pas arrivées à la perfection qu'il avait rêvée. Un pareil homme est, de nos jours, un oiseau rare. Pendant

que ses confrères s'abandonnent au tapage, il cherche le silence et la solitude; en vain autour de lui les impatients se produisent, se fatiguent, soulevant autour d'eux la poussière, l'écume et la fumée,... il se cache, se fait humble et petit; il rêve, il médite, il songe, il meurt, cherchant encore une certaine perfection qui s'en va, fuyant toujours. « Hélas! disait-il en songeant à son maître, à Shakespeare, il a gardé pour lui tout le secret que j'envie, à savoir, le secret de la *gaieté qui pleure et des larmes qui rient.* » Sa grande fête était de s'incliner devant ses maîtres; il avait souvent à la bouche cette belle parole d'un ancien : « Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre! »

Aux premiers jours de sa jeunesse, il avait souvent chanté ces beaux vers de Joseph Delorme en faveur du Cénacle :

> Oui, le siècle est à nous!
> Il est à vous ; chantez, ô voix harmonieuses,
> Et des humains bientôt les foules envieuses
> Tomberont à genoux.

Hélas! que la jeunesse est peu de chose, et surtout la jeunesse des poëtes! Aux premiers jours du printemps, elle s'empare hardiment de l'humanité tout entière. Elle pousse à la gloire; elle

agrandit le devoir ; elle est la foi et l'espérance ; il faut l'aimer, il faut la craindre ; elle a des récompenses sans bornes, elle a des châtiments sans limites, puis, soudain, le nuage et l'ombre... Et pourtant, quoi de mieux, avec la poésie, la jeunesse ? Ardente à vivre, à produire, elle accroche son fil doré, comme fait le ver à soie, à la première branche, et tant qu'elle a de la soie, elle file, appelant à la parure de sa bien-aimée toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : le bleu de l'espérance, le blanc de la jeunesse, le violet de la courtoisie, l'incarnat de la bonne grâce ! O jeunesse enamourée ! elle croit filer, en sa poésie, un manteau pour la fée...; elle file un suaire ! Elle croit réchauffer un agneau, elle réchauffe une couleuvre. Elle est semblable à la Fortune, dans la tragédie latine, semant ses faveurs à l'aveugle :

Spargitque manu
Munera cæca, pejora favens.

Son plus beau voile enfin n'est qu'un linceul.

Mais c'est le privilége de la poésie : elle est immortelle. Elle peut vieillir dans la nation présente ; inévitablement, elle verra l'avenir. Ainsi, Messieurs, dans ces retours si fréquents du silence et du bruit, les grands artistes se consolent :

Consolez-vous, vous êtes immortels !

Seul, le petit artiste est à plaindre; l'écrivain de peu de chose a peut-être un instant d'éclat; mais sitôt que son heure a sonné, pas un ne se souvient qu'il a vécu. Après les heures volages, une seule chance heureuse reste au plus habile de ces diseurs de rien sonores! C'est de rencontrer quelque glorieux piédestal dans votre Panthéon, sur lequel vous lui permettiez d'écrire un instant son nom, moins durable que l'airain.

Voilà pourquoi je m'estime un homme heureux et bien récompensé d'avoir parlé chez vous, maîtres vénérés, d'un poëte honorable entre tous, rare et charmant. Si j'ai manqué de modestie en rêvant un pareil honneur, je n'ai pas manqué de prudence. Prenez garde! avancez à pas lents, vous marchez sur des sables mouvants, vous foulez des cendres qui recèlent un incendie; enfin, rappelez-vous ce que disait Cicéron à son digne Atticus: « Nous ne mangerons pas cette année encore des figues de Tusculum. » Voilà ce qu'on me disait de toute part, chacun pressentant quelque triumvirat formidable.

Eh! pourquoi, répondais-je à ces trembleurs, pourquoi voulez-vous, mes amis, que je tombe en ces abîmes? Je suis vieux; je suis au bout de ma course, et j'attends ma récompense; elle me viendra, j'en suis sûr, de tous les lettrés mes confrères,

de tous ceux qui savent la peine et le labeur littéraire, la prudence et l'attention sur soi-même, et comme il faut veiller, jusqu'à la fin des derniers jours, sur sa moindre parole. A peine écrite irrévocablement, la voilà partie on ne sait où ; et si vous avez, une seule fois, commis un grave attentat contre la justice et le devoir, si vous avez refusé vos louanges les plus sincères à toutes les choses révérées des honnêtes gens, ne parlez pas de récompense ; et, courbant la tête, entrez, malheureux, dans le gouffre honteux des vanités et des chimères dont Milton a parlé... *Inania regna.*

Au contraire, si tu as été fidèle à toutes les amours de ta jeunesse, et si ta fidélité, dégagée même de la reconnaissance, est une fidélité d'instinct ; si ta vie et tes œuvres parlent pour toi [1], pourquoi donc redouter le moment de la justice ? Et qui donc voudrait, parmi tous ces hommes qui t'ont vu à l'œuvre, et qui seraient les premiers à te rendre un vrai témoignage, attrister le jour qui te revient ? Non, non, c'est impossible ! Ils t'ont vu, dans leur voie, essuyer la poussière de ton front ; ils t'ont vu, dans leur gloire, applau-

1. *L'Ane mort, le Chemin de traverse, la Religieuse de Toulouse, les Gaîtés champêtres, Histoire de la Littérature dramatique, les Petits Bonheurs, Rameau ;* hier encore *La Poésie et l'Éloquence au temps des Césars ; Horace* enfin.

dir à leur fortune, et plus d'une fois ont-ils reconnu à leur suite l'écrivain de si petites choses qui semblait trop heureux de les signaler après la victoire, et de les pleurer dans leur défaite. — Certes, si quelqu'un d'eux, un seul, avait de ta petite œuvre un mauvais souvenir, tu serais le malavisé de t'exposer à ses rancunes; mais quand ils en sont tous à reconnaître à quel point tu leur fus un ami dévoué, désintéressé, fidèle à ce qu'ils ont aimé et défendu, pourquoi donc hésiter à leur dire : « A votre tour, aidez-moi? »

Grâce à vous, Messieurs, mes terreurs sont dissipées; vos bontés et vos souvenirs m'ont ouvert ces portes de fer, après quarante ans de travail. Ainsi le bon Sedaine, accablé de fatigue, et tremblant, lui aussi, sur la vanité de ses travaux, implorait vos ancêtres : « Permettez, leur disait-il, que mon cercueil traverse au moins la cour du Louvre! » Il fut accepté tout d'une voix; un seul d'entre vous, un saint évêque, en eut quelque regret, mais il fut bien vite apaisé. Plus tard, M. de Vigny, le poëte que nous pleurons, vint en aide à la fille de ce bon Sedaine, et lui fit une vieillesse honorable. Ainsi, vous avez permis que je fusse un instant le collègue heureux et glorifié de ces maîtres dont je parlais tout à l'heure. Vous avez permis que je fusse assis aux côtés de ces grands

historiens de France et d'Angleterre, à côté du traducteur d'Horace, du successeur de Buffon et de l'héritier de Royer-Collard. Je montrerai désormais, sur le plus beau rang de ma bibliothèque, mes deux confrères : *le Vase étrusque*, et *les États de Blois,* et tous ces grands orateurs, l'honneur de la tribune moderne : M. Dupin, M. le duc de Broglie et M. Berryer ! Soyez les bien remerciés ! vous avez donné à mon humble demeure un rayon tout nouveau ; vous avez jeté sur mes vieux livres, charmants compagnons d'une vie heureuse et studieuse, un éclat qui doit les suivre, au moment où, l'homme étant mort, ces vieux amis s'en vont chercher l'abri d'un nouveau maître. O mes chers confrères et mes juges, soyez loués aussi pour tant de grâces et de faveurs !

L'un des plus grands écrivains de cette Académie et du grand siècle, au temps du duc de Noailles et de Mme de Maintenon, La Bruyère, après son discours de réception resté célèbre : « On dira, disait-il, que je viens encore d'écrire un *caractère.* » A plus forte raison l'on dira, Messieurs, après ce discours, trop long sans doute, que je viens d'écrire un feuilleton. J'accepte avec un certain orgueil cette honorable censure ! A Dieu ne plaise, en effet, que je te renie un seul instant, ô ma chère création ! mon bon camarade, ami des beaux

jours, espérance et consolation des jours mauvais! Tu n'as jamais manqué, dans ton ombre et dans ton petit bruit, de pitié pour les vaincus, de respect pour l'exilé, d'encouragements au jeune homme et de louanges à toutes les honnêtes pensées, à tous les illustres courages! A Dieu ne plaise, et même en cette illustre circonstance, que je te renie un seul instant, esprit que j'avais, humble talent cultivé avec tant de soin, infatigable écho de mes pensées les plus cachées, léger dialogue auquel ont répondu, de tous les côtés du monde intelligent, les esprits futiles, je le veux bien, mais les esprits restés fidèles à la poésie, aux chefs-d'œuvre, à l'artiste, à l'écrivain!

Plus d'un, même au premier rang de ceux qui t'écoutent, ô mon fidèle ami, se rappellera jusqu'à la fin que toi et moi nous assistions à leur première victoire. Tu naquis sous les yeux des deux Bertin; Saint-Marc Girardin et M. de Sacy, tes deux camarades, t'ont reconnu comme un des combattants des longues batailles; les deux frères, M. Scribe et M. Legouvé, esprits rares et charmants, t'appelaient leur ami. Que de belles journées, toi et moi, nous avons passées! Te rappelles-tu le jour où François Ponsard, petit-fils de Corneille, nous apporta sa *Lucrèce*, et le soir où le jeune Émile Augier, tout brillant de sa naissante

fortune, fit représenter la *Ciguë!* et cette autre journée, entre toutes favorables, où Jules Sandeau nous demandait si nous étions contents de *Mlle de la Seiglière*, la digne sœur de *Mariana* et du *Docteur Herbault?* Ami feuilleton, quel orgueil, quand nous avons proclamé, reine entre toutes les filles de Racine, cette enfant de génie appelée Mlle Rachel! Tu as le droit d'appeler *ma fille* la grande Adélaïde Ristori. Quelle bataille: *Hernani!* quel triomphe: *Marion Delorme!* Voilà des fêtes! voilà des souvenirs! En remontant plus haut, nous rencontrons l'héroïque histoire de la campagne de 1812 *et du géant qui ne laissait après lui d'autre héritier que le genre humain,* disait M. de Salvandy, mon illustre confrère. Enfin, dominant toutes ces renommées et toutes ces gloires, de la hauteur énergique de ses quatre-vingt-sept ans, nous saluons le poëte tragique et le fabuliste inimitable, éloquence mêlée de satire, esprit qui rit et qui mord, un porteur d'épée appelé M. Viennet.

Si tu parles d'épée et de valeur, sois brave.

Pardonnez-moi, Messieurs, ce moment de vanité : un peu de vanité est bien permise à l'heure d'un si grand orgueil. La littérature, en son ensemble et dans ses détails, est semblable à quelque grand orchestre où chaque instrument compte, à

commencer par la harpe et le violon, à finir par l'ophicléide et le tambour. Que l'on ait l'honneur d'écrire les grands poëmes, ou bien n'allez pas plus loin que la chanson, encore y faut-il du bon sens et de l'art, parfois même du courage, et voilà le beau moment, je n'ai pas dit la *gloire* du feuilleton.

Frédéric le Grand, qui fut presque un des vôtres, tant il aima Voltaire et d'Alembert, le lendemain d'une grande bataille où son royaume était en jeu, comme il demandait à ses capitaines : « Savez-vous, Messieurs, quel fut le plus brave et le plus hardi de la journée? » Ils répondirent en s'inclinant : « C'est vous, sire! — Oh! bien, reprit le roi, ce n'est pas moi, c'est un petit fifre. Au plus chaud de la bataille, il n'a pas cessé de souffler dans son turlututu. »

Or, Messieurs, le feuilleton et le *turlututu,* c'est même chose. Il ne s'agit, pour mériter le suffrage des grands esprits et les louanges des grands rois, que d'avoir le souffle, un peu de courage et beaucoup d'honneur.....

Quand il eut prononcé son discours de réception, à l'instant même où modestement il pensait avoir conquis tous les suffrages, le faiseur de feuilletons entendit grincer dans leurs gonds ces

portes formidables, avec ces mots sacramentels : Vade retro !

L'horloge de l'Institut sonnait une heure après minuit; les deux lions, la gueule ouverte, avaient épuisé leur filet d'eau; la Seine, au loin grondante, emporta dans le pays des songes et des vanités mes rêves, mon discours et mon feuilleton.

Avril 1865.

A JOSÉPHIN SOULARY

SUR SES SONNETS

Passy, juin 1858.

Je l'ai reçu ce beau volume
Plein d'idée et plein de hasard;
L'ébauchoir, le pinceau, la plume,
Ont fait cette œuvre à la Ronsard.

Ton esprit, sous cette torture,
A jailli vif, leste et sans peur,
Comme ferait une onde pure
Sous le battant de la vapeur.

Sonnet aux paroles pressées,
Sonnet, mystère douloureux,
Où l'art, la rime et les pensées
Subissent un joug rigoureux,

Si tu vaux seul un long poëme,
Si mon Despréaux t'honorait,
Et si Victor Hugo lui-même
En sa jeunesse t'adorait;

Si le rêveur Joseph Delorme,
Enivré de ton clair rayon,
Imposait ta peine et ta forme
A ses amours, à son crayon...

Si l'on a vu l'Académie
Honorer de son laurier vert
Mille sonnets : *A mon amie,*
A l'automne, aux fleurs, à l'hiver,

A Jean qui rit, à Jean qui pleure :
Cantique au gai soleil levant,
Gaîté qui sonne à la belle heure,
Qui va chantant, qui va rêvant...

Concert aux notes fugitives,
Chanson des volages amours,
Rimes galantes ou plaintives,
Élégie, ode, esprit, discours...

Il faut que la critique honore
Le sonnet de grâce enivré,
Le sonnet antique et sonore,
Bien tourné, rimé, torturé,

Que dit aux flots du Rhône austère
Joseph Soulary le chanteur,
Qu'emporte dans son onde claire
La Saône au rivage enchanteur.

Sa muse est jeune, elle est robuste,
Et la folle essaye, en riant,
Une robe étroite et trop juste
Pour son beau sein luxuriant.

« Je n'y saurais entrer! » fait-elle,
Et cependant, de ces beaux plis,
Elle a bientôt paré, la belle,
Son buste et ses contours polis.

Bientôt la voilà dans l'arène ;
Elle a pour arme et pour danger
Au front sa beauté souveraine,
Et dans sa main un dard léger.

Tel le sonnet : il pique, il raille,
Il se grise et rit vaillamment,
Déguenillé, de belle taille,
Et fardé naturellement.

Il dit à l'insecte qui rampe,
Lorsque juin mûrit le sillon :
« Allons, ver luisant, à ta lampe!
A ton orchestre, ami grillon! »

Et toi, fillette qui te creuse
Un nid dans les grands boutons d'or,
Va redemander, oublieuse,
Ta ceinture au jeune Lindor!

Du blé que l'on bat sur son aire,
Un hymne sort, hymne enchanté;
L'épi dit : *Le pauvre est mon frère!*
Et le bon grain dit : *Charité!*

Le long des ruisseaux, sous les branches,
De l'été le rapsode ambré
Chante à l'onde, au saule, aux pervenches,
Au trèfle vert et diapré.

Plus loin, la faneuse rustique
S'enroule au sein du foin nouveau,
Encens de la Cybèle antique
Dont la vapeur monte au cerveau.

Octobre, en ses heures bénignes,
Sourit aux filles, aux garçons :
« Enfants, accourez dans mes vignes
Cueillir d'amoureuses chansons! »

Dans l'âtre où Trilby s'égosille
Quand le nord frappe la forêt,
Voilà mon sonnet qui petille,
Joyeux, sous des flots de vins frais!

Au pauvre attardé dans la neige
Sa porte s'ouvre à deux battants :
« Entre, et prends çà le meilleur siége,
Vieillard, et nargue des autans;

Pardonne-moi si mon partage,
Ami, fut inégal au tien,
Et si, dans le grand héritage,
Ton fragment s'ajoutait au mien!... »

La ruine, objet d'épouvante,
Nous fait incessamment rêver;
Tout meurt sur la terre vivante
Et rien ne peut se relever.

Partout où l'homme, en pleurant, passe,
Le temps, qui le suit à grand pas,
Va jetant l'oubli sur sa trace,
Pour qu'il ne se retourne pas.

Hier la rose était vermeille;
Hier ces lieux étaient plaisants;
Le bonheur est d'hier; la veille
A déjà passé cinquante ans.

Mais quoi! si mon hôtesse est belle,
Si son beau rire est radieux,
Si j'entends sa voix qui m'appelle
Et si son vin est généreux;

Si la main qui remplit mon verre
Est blanche, et fine, et faite au tour;
Si son regard me dit : *Espère!*
Si demain doit être un beau jour...

Soudain, dans sa lumière blonde,
Reparaît gai, content, riant,
Limpide et chantant comme l'onde,
Mon cher sonnet, mon Orient.

La terre est de nouveau fleurie,
Le bois est rempli de secrets,
Le ciel d'étoiles; la prairie
A des gazons si doux, si frais!

On est si bien sous cette haie!
Il a tant de fleurs l'églantier!
Ici l'aubépine est si gaie!
Et si discret est le sentier...

Vain espoir! Nature candide;
Nature au sourire enivrant,
Ces passions, présent splendide,
Ton fils y renonce en pleurant...

Il renonce à la poésie,
Au sonnet doux, chaste et clément.
O tendre et chère fantaisie,
Allons, rentrez dans le néant!

Notre artiste a brisé sa chaîne;
A son art il fait ses adieux :
Chanter ainsi, c'est trop de peine;
Fi de cet art mystérieux!

Il ne veut plus que fête et joie,
Muse folle, au sein peu voilé;
Ambre et jasmin, dentelle et soie,
Tout brocard, et plus rien d'ailé...

Mais cette muse si parée
Est indocile à ses rimeurs;
On la voudrait folle, enivrée...
Elle est maussade, elle est en pleurs...

Plus de printemps, un froid livide;
Pour soleil, des yeux assombris;
Pour toute jeunesse, une ride;
Un jardin sans fleurs, un ciel gris.

C'était bien la peine, ô chimère!
O sonnet! de vous suivre ainsi,
Pour vous laisser, grâce éphémère,
Sitôt... sans vous crier : « Merci! »

A VALÉRY VERNIER

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPITRE INTITULÉE

LA VILLA DE PASSY

Je l'aime bien, mon Louvre en bois,
Fait de solive et de charpente,
A présent que ta voix le chante,
Mon enchanteur; grâce à ta voix,
Mon chaume est or, arbre est ma plante.

Dans mon bassin de six tonneaux,
Je vois jouer les grandes eaux;
Mon poisson rouge est un beau cygne,
Une comète est sur ma vigne;
Et j'entends, ô miracle insigne!
Rossignoler tous mes moineaux.

Voilà bien de ta poésie!
Elle agrandit notre horizon;
Elle ajoute aux fleurs du gazon;
De Margot elle fait Suzon!
Elle est grâce, elle est ambroisie!
Je lui dois montagne et vallon,
Mon Marly, mon grand Trianon,

Et ce piédestal d'Apollon
Que ta main (c'est bien de ton âge)
A posé sous l'ombrage épais
Des vieux chênes, des grands cyprès
Que seul tu vois, et qui jamais
N'entrèrent dans mon ermitage.

Ô magnifique, ô bel esprit!
Voilà toute ma récompense.
Je n'ai pas eu, pour ma constance,
Un petit brin de bienveillance,
Et de fortune et de crédit.

Voilà les rois! Je m'en console.
Les roses de mes deux rosiers,
Les fraises de mes deux fraisiers,
Et les chants de ces doux gosiers
Donnent à l'heure qui s'envole
Je ne sais quel enivrement,
Oubli, repos, enchantement.

Ami des braves gens, et content de moi-même,
Un jardin sans épine, un logis sans remords,
Un cortége affligé quand j'irai chez les morts,
La Muse en donne moins aux poëtes qu'elle aime.

En si petit espace, ô ciel, que de bienfaits!
Un si cher compagnon, tant de grâce et de paix!
Ces rayons, cette fleur, ce rêve, cette branche,
Ce balcon si joyeux, ce toit qui rit et penche,
Ce grand œil bleu sur moi doucement arrêté,
Tout ce beau quart d'arpent pour mon unique usage:
A ces bonheurs, dans leur bonté,
Si les dieux ajoutaient un peu de liberté,
Je n'en voudrais pas davantage.

FIN DES MÉLANGES ET VARIÉTÉS.

TABLE

DU TOME SECOND DES MÉLANGES

	Pages
Une Lecture de *Candide*	1
Pétrone	13
Les Mémoires de Martial, écrits par lui-même	49
L'Apologie d'Apulée	117
La Mort du duc de Reichstadt	141
Le Cachemire, histoire morale	187
Manifeste de la jeune littérature	217
L'Acre Baiser de J. J. Rousseau	261
M. l'Abbé Guillon	265

Pages
Les Auteurs du XIXe siècle. 271
Un Rêve académique. 275
A Joséphin Soulary sur ses sonnets. 305
A Valéry Vernier. 313

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

ŒUVRES DIVERSES DE JULES JANIN

Nous ne publions ni les œuvres complètes de Jules Janin, ni des œuvres *choisies*, dans le sens qu'on attribue généralement à ce mot, qui indique le plus souvent un choix fait sans le concours de l'auteur; mais celles de ses œuvres pour lesquelles il avait le plus marqué sa prédilection. Notre collection est l'accomplissement d'un projet formé du vivant de Jules Janin, et l'exécution d'une de ses dernières volontés.

Les *Œuvres diverses de Jules Janin* se composent de 12 volumes, savoir :

L'Ane mort, précédé de l'*Autobiographie de l'auteur*	1 vol.
Mélanges et Variétés littéraires	2 vol.
Contes et Nouvelles	2 vol.
Correspondance	1 vol.
Critique dramatique	4 vol.
La Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau, suivi de *Nouvelles*	2 vol.
	12 vol.

Outre le tirage ordinaire, il est fait un TIRAGE D'AMATEURS, ainsi composé :

300 exemplaires	sur papier de Hollande à	7 50
25 —	sur papier Whatman à	15 »
25 —	sur papier de Chine à	15 »
350 exemplaires, numérotés.		

Chaque volume est orné d'une Gravure a l'eau-forte par Ed. HÉDOUIN, réservée spécialement pour ce tirage.

Mai 1876.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE.

a39003 0021959226

CE PQ 2311
.J2 1876 VC01/3
C01 JAMIN, JULES OEUVRES DIVE
ACC# 1224215